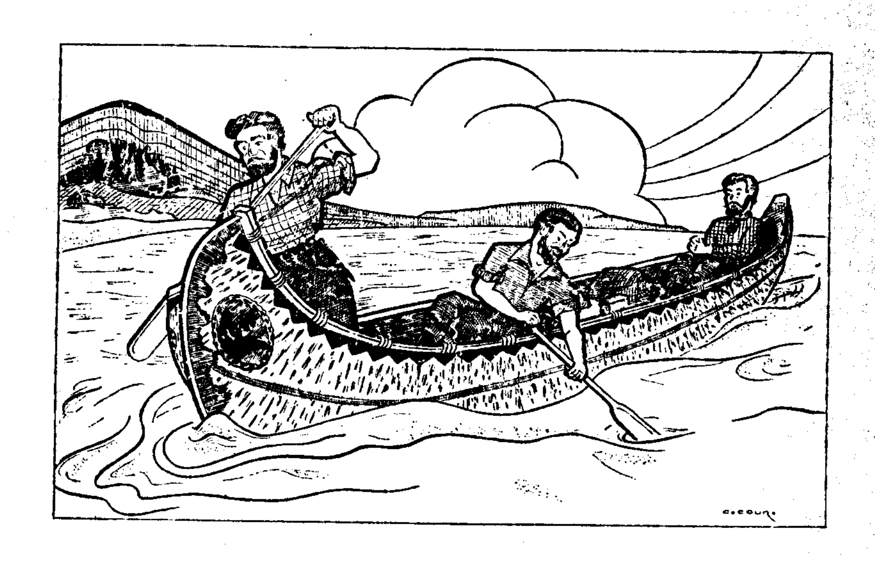
Antoine BERNARD, c.s.v.

# NOS PIONNIERS DE L'OUEST





QUÉBEC
LA SURVIVANCE FRANÇAISE





# Nos pionniers de l'Ouest

## Du même auteur

HISTOIRE DE L'ACADIE

LE DRAME ACADIEN

HISTOIRE DE LA SURVIVANCE ACADIENNE (*ouvrage couronné par l'Académie Française*)

L'ACADIE VIVANTE

LA RENAISSANCE ACADIENNE AU XXe SIÈCLE

LA GASPÉSIE AU SOLEIL (*ouvrage couronné par l'Académie Française*)

COQUILLAGES

VIE DU PÈRE CHAMPAGNEUR

LES CLERCS DE SAINT-VIATEUR AU CANADA, 1847-1897

*En préparation:*

HISTOIRE DE LA LOUISIANE

LES CLERCS DE SAINT-VIATEUR AU CANADA, 1897-1947

*Antoine BERNARD, c.s.v.*

LICENCIÉ EN HISTOIRE (Paris)
DOCTEUR ÈS LETTRES

# NOS PIONNIERS DE L'OUEST

**Le Comité de la Survivance Française**

**Université Laval**

**Québec**

*Imprimi potest:*

Lucien Pagé, C.S.V.,
*Supérieur général,*
*le 23 août 1949.*

*Cum licentia Ordinarii:*

G. E. Granbois, P.A., V.G.

# Joseph Tassé et les "Canadiens de l'Ouest"

Qui mentionne aujourd'hui son nom ? Qui se souvient de lui ? Nos manuels d'histoire littéraire semblent eux-mêmes l'ignorer. Il fut pourtant une promesse et plus qu'une promesse, au temps des Chauveau, des Napoléon Bourassa, des Faucher de Saint-Maurice et des autres ouvriers de la plume qui dominèrent la période 1860-1900.

Il mourut jeune, à quarante-sept ans, sans donner toute la mesure de son talent. Pourtant Joseph Tassé, journaliste, conférencier, député et sénateur, a laissé une œuvre écrite qui commande le respect; car elle reste seule à nous fournir, dans certain domaine de l'histoire, des renseignements de première main. Il fut le méritant historien des *Canadiens de l'Ouest.* C'est le titre même de l'ouvrage en deux volumes qu'il publia à trente ans, en 1878, avec le concours de la « Compagnie d'Imprimerie Canadienne » sise au numéro 222 de la rue Notre-Dame, à Montréal.

Où Joseph Tassé avait-il puisé ce goût de l'histoire exacte ? Où s'était-il taillé une plume d'assez bonne qualité pour l'époque ?

Né à Montréal en 1848, il avait fait ses humanités chez les Clercs de Saint-Viateur, au collège Bourget de Rigaud qu'il fréquenta de 1855 à 1865 (ce collège, fondé en 1850, conserve pieusement un dossier considérable fait de ses travaux d'écolier et de sa correspondance). Parmi les personnes envers qui Joseph Tassé se reconnaît une dette de reconnaissance, au début de ses huit cents pages sur les « Canadiens de l'Ouest », on trouve le nom d'un Clerc de Saint-Viateur, le Père Moïse Marsile, qui fut à Rigaud son professeur de lettres et d'histoire. Passé à Bourbonnais (Illinois)

en 1871, le P. Marsile, qui cultiva les lettres toute sa longue vie, continua de s'intéresser aux travaux de son ancien élève. Il lui fournit d'abondants matériaux en vue de l'ouvrage historique qui vit le jour en 1878.

Tout jeune homme, Joseph Tassé possédait le sens historique et une plume capable de le traduire. On le constate dès les premières lignes de son *Introduction* à l'étude de la « geste » canadienne dans l'Ouest:

« Les Canadiens-Français ont été les pionniers de ce continent. Les premiers ils l'ont parcouru en tous sens alors qu'il n'était qu'une immense solitude, encore dans sa primitive et sauvage beauté. Les premiers ils ont pénétré dans les régions glacées du Pôle; les premiers ils ont traversé les montagnes Rocheuses; les premiers ils ont foulé les sables du désert américain et les plaines fertiles qui bordent le golfe du Mexique. Leur esprit d'aventure les a portés si loin qu'il n'est peut-être pas un ravin de l'Ouest qui n'ait été visité par ces explorateurs intrépides. Les premiers parmi les hommes civilisés, ils ont donné des noms aux lacs, aux fleuves, aux montagnes et aux différents lieux qu'ils ont visités, baptisant ainsi une vaste portion du continent. Ces noms . . . rappelleront toujours que cette terre d'Amérique fut tout d'abord une terre française.»

Mais un problème d'ordre technique se posait à l'esprit de Joseph Tassé. Comment réduire à une œuvre écrite, de format commode, les courses, les travaux, les aventures de milliers de Canadiens répandus sur toute l'étendue d'un continent? Où trouver le motif central, le lien d'unité? Le jeune auteur résout le problème en recourant à la méthode biographique et individuelle. Ses deux volumes, divisés en trente-cinq chapitres, nous présentent la biographie plus ou moins approfondie d'autant de personnages principaux, autour desquels gravitent des compagnons de seconde grandeur.

Voici la liste de ces héros de l'Exploration, dans l'ordre dressé par l'auteur. Pour la transformer en une synthèse

utile, nous ajoutons ici à chaque nom une indication du pays visité et, parfois, exploité ou colonisé:

Charles de Langlade, Wisconsin.
Jean-Baptiste Cadot, Sault-Sainte-Marie, Michigan.
Charles Réaume, Wisconsin.
Jacques Porlier, Wisconsin.
Joseph Rolette (père), Wisconsin.
Salomon Juneau, Wisconsin.
Julien Dubuque, Iowa.
Antoine Leclerc, Iowa (il fut le fondateur de la ville de Davenport).
Jacques Dupéron Baby, Michigan.
Joseph Rainville, Minnesota.
Louis Provençal, Minnesota.
Jean-Baptiste Faribault, Minnesota.
Jean-Baptiste Lefebvre, Wisconsin (il fut le fondateur de la ville de Superior).
Jean-Baptiste Perreault, Sault-Sainte-Marie, Michigan.
Jean-Marie Ducharme, Michigan.
Vital Guérin, Minnesota.
Joseph Rolette (fils), Minnesota.
Jean-Baptiste Mallet, Illinois (il fut le fondateur de la ville de Peoria).
Pierre Ménard, Illinois.
François Ménard, Illinois.
Jean-Baptiste Beaubien, Illinois (il fut le fondateur de Chicago).
Noël Levasseur, Illinois (il fut le fondateur de Bourbonnais).
Joseph Robidou, Missouri (il fut le fondateur de la ville de Saint-Joseph).
Jean-Baptiste Roy, Missouri.
Louis-Vital Baugy, Missouri.
Jacques Fournier, Kansas.
Michel Branamour Ménard, Texas (il fut de la fondation de Galveston).

François-Xavier Aubry, Missouri, Nouveau-Mexique et Californie (il fut le célèbre « courrier »).

Antoine Leroux, Nouveau-Mexique.

Prudent Beaudry, Californie (son nom est resté célèbre à Los Angeles).

Gabriel Franchère, grand voyageur, mort à Saint-Paul, Minnesota.

Pierre Pambrun, Oregon.

Joseph Larocque, Oregon.

Pierre Falcon, Ouest Canadien (il fut le « chansonnier de l'Ouest »).

Louis Riel (père), Ouest Canadien.

Suivre les traces de ces trente-cinq explorateurs et pionniers canadiens, c'est voyager du fleuve Saint-Laurent aux côtes du Pacifique, et des solitudes glacées de la baie d'Hudson aux bayous de la Louisiane: c'est tracer une immense croix sur la carte de l'Amérique du Nord.

Et c'est faire la connaissance de personnages typiques, toujours intéressants, souvent hors de pair. Connaissez-vous Charles Langlade, héros de la Monongahéla (et qui eût pu l'être à Québec, en 1759), pionnier de la Baie Verte et « Père du Wisconsin » ? Que savez-vous de Salomon Juneau, fondateur de la ville de Milwaukee au Wisconsin ? De Julien Dubuque qui a laissé son nom à une ville de l'Iowa ? De Joseph Rolette le père, pionnier de la Prairie-du-Chien au Wisconsin ? De Pierre Chouteau et de Pierre Laclède, fondateurs de la ville de Saint-Louis au Missouri ? De Jean-Baptiste Mallet, fondateur aux Illinois de la ville de Peoria qui s'appela d'abord la « Ville-à-Mallet » ? De Joseph Thibault, pionnier de Beloit au Wisconsin ? De Joseph Rainville fondateur, avec Jean-Baptiste Faribault, de la puissante compagnie de fourrures « Columbia », et dont le nom est resté légendaire dans la région du Lac-Qui-Parle, au Minnesota ? Que savez-vous encore des Guérin, Ménard, Beaubien, Levasseur, Robidou, Fournier, Aubry, Leroux, Beaudry et autres pionniers de première grandeur ?

Et puis, lorsque le nom du fleuve Mackenzie, par exemple, évoque à votre esprit le souvenir admiratif d'un célèbre explorateur écossais, connaissez-vous les noms tout aussi méritants, quoique moins cités, des guides qui montrèrent la route, qui soutinrent le courage d'Alexander Mackenzie ? Joseph Tassé vous les rappelle, ces noms français: Joseph Landry et Charles Doucet. Il vous signale en même temps les noms des guides de Mackenzie dans son grand voyage à travers les montagnes Rocheuses: Joseph Landry, Charles Doucet, Alexander Mackay, Baptiste Bisson, François Courtois et Jacques Beauchemin.

Il est bel et bon, n'est-ce pas, que ces noms des premiers explorateurs français de l'Ouest canadien, à la suite des La Vérendrye, soient imprimés quelque part, dans un temps où nos compatriotes de langue française de l'Ouest ont encore à lutter, parfois, contre un reste de fanatisme ?

La masse de gens ignorait ces noms, lorsque parut l'ouvrage de Tassé il y a trois quarts de siècle. Lui-même le note dans son *Introduction:*

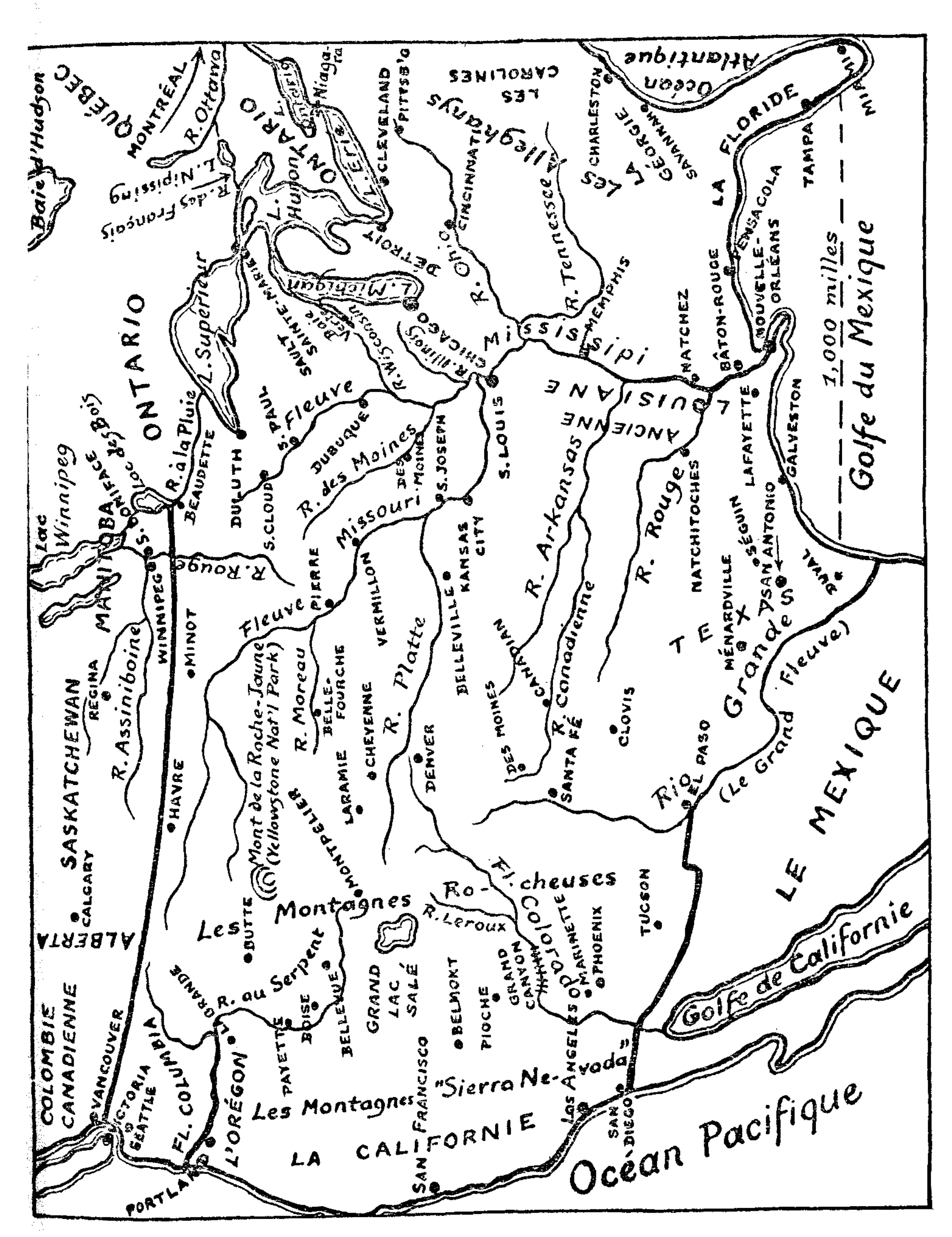
« On a écrit relativement peu de chose jusqu'à présent sur les Canadiens de l'Ouest . . . Comme toujours, les renommées les plus retentissantes ont absorbé l'attention publique au détriment d'autres personnalités qui, pour être moins vantées, n'en sont pas pour cela moins importantes . . . Ni les pionniers véritables de l'Ouest, à de rares exceptions près, ni les fondateurs des principaux États de cette contrée, ni les premiers habitants de leurs grandes villes n'ont encore été appréciés à leur juste valeur . . . Les Américains ne connaissent guère que leur Daniel Boone, devenu pour eux un héros légendaire: et pourtant, plus d'un Canadien a fait autant et même beaucoup plus que le pionnier du Kentucky... Les deux volumes que nous offrons aujourd'hui au public ont pour but de combler en partie cette lacune.»

Elle n'est donc pas négligeable, l'œuvre historique de Joseph Tassé. Il nous a semblé convenable et utile de la

remettre en lumière, à l'époque du centenaire de la naissance de son auteur. Nous l'avons fait en tirant, des matériaux dont s'est servi Tassé, la substance de neuf biographies qui conduisent le lecteur des rives du Saint-Laurent jusqu'aux côtes du Pacifique. Chemin faisant, il nous est arrivé de corriger quelques erreurs de détail, d'ajouter certains renseignements sur la vie française d'aujourd'hui — ce qui en reste — dans des États américains jadis explorés par les nôtres. Nous y avons aussi ajouté une étude sur le sulpicien Gabriel Richard, le valeureux pionnier de la Foi au pays de Détroit.

Puisse la lecture de ces quelques pages de récits historiques exercer une salutaire influence sur l'imagination de notre jeunesse canadienne! Puisse le souvenir de tant d'endurance physique, de tant de courage au milieu des difficultés de la vie, fortifier l'âme de nos jeunes en leur rappelant que « bon sang ne saurait mentir »!

---




Carte des États-Unis (moins la côte atlantique)

# Pierre Ménard

---

A qui veut évoquer les premières touches de vie française sur l'immense toile blanche de la primitive Amérique, quelques noms amis, quelques gestes significatifs apparaissent, symboles de la hardiesse, de l'endurance, de la gentillesse des découvreurs et pionniers. Après Cartier, Champlain et leurs compagnons, c'est, par exemple, Jean Nicolet, fils d'un messager de Cherbourg à Paris, jeune homme de vingt ans qui pénètre chez les Algonquins et les Nipissings de l'Ontario, apprend les langues revêches, se fait musicien et conteur, et que les Nipissings enthousiasmés nomment *Maritouiriniou*, « l'homme merveilleux » qui peut, au besoin, passer huit jours sans manger... Jean Nicolet qui, en marche vers le grand lac des Illinois (Michigan) qu'il sera le premier blanc à contempler, apparaît aux peuplades éblouies dans son ample manteau de damas de Chine parsemé de fleurs et d'oiseaux... Jean Nicolet qui siège neuf ans au conseil des anciens chez ces Nipissings et qui, le premier, entend parler d'une mystérieuse grande rivière, ou grande mer de l'Ouest, dont les Indiens ignorent la source et l'embouchure, et dont les missionnaires jésuites se prennent tout de suite à rêver . . . Jean Nicolet, le roi des interprètes canadiens, qu'un coup de vent coucha dans le fleuve Saint-Laurent, en face de Sillery, ce triste soir du 27 octobre 1642, alors qu'il n'avait que quarante-quatre ans.

A la suite de ce hardi pionnier de l'Ouest, d'autres Français s'aventurent vers les pays lointains des Sauteux, des Renards, des Miamis, des Illinois. Un jésuite, le P. René Ménard, pousse jusqu'à l'extrémité occidentale du lac Supérieur, aux frontières du royaume des Sioux; il y périt obscurément, et les Sioux exposent dans leurs festins son bréviaire, sa bouillotte et sa soutane, comme de mystérieux

fétiches auxquels ils vouent leurs agapes. Reprenant l'œuvre interrompue de son confrère, le jésuite Allouez descend le lac Michigan, en 1666, jusqu'à la baie des Puants (baie Verte), où des marécages stagnants (d'où le nom) marquent l'embouchure de la rivière des Renards qui mène à celle des Wisconsins. Allouez et son confrère Dablon se déclarent prêts, en 1670, à pousser plus loin encore, à la recherche du grand Fleuve inconnu. Qui aura l'honneur et la joie de le saluer le premier, ce fleuve mystérieux? C'est Jolliet et Marquette qui y parviendront. Le 17 juin 1673, sur deux canots avec cinq compagnons, ils glisseront les premiers, de la rivière des Wisconsins qu'ils viennent de descendre, dans les profondes eaux, soyeuses et miroitantes, du Mississipi « père des eaux », sous les yeux émerveillés des sauvages « Chiens » qui habitent, dans le voisinage, la Prairie-du-Chien marquée pour une vocation française prolongée.

Les sept voyageurs se laissent porter, des heures et des jours, au fil de l'eau en direction du sud. Le 25 juin, des pistes d'hommes, sur la rive ouest, retiennent leur attention. Un chemin conduit à un village de trois cents cabanes qu'ils découvrent, à deux lieues du fleuve. Quatre Indiens viennent à leur rencontre, respectueux et bienveillants. Comme leur langue se rapproche de l'algonquin, Marquette peut entamer une conversation. Ce sont des Illinois, c'est-à-dire des *hommes*. On se rend à une cabane où apparaît, sur le seuil, un grand vieillard à mine de chef. La main portée au front, en abat-jour, il s'écrie: « Que le soleil est beau, Français, quand tu viens nous visiter! » Ainsi se nouent, dans la splendeur d'une matinée de juin, les liens d'une longue amitié entre les Illinois du Mississipi et les Français sortis des pays d'en Haut.

Revenant de leur héroïque course jusqu'aux bouches de l'Arkansas, Jolliet et Marquette retrouvent, à la hauteur du 38e degré de latitude, l'embouchure de la rivière des Illinois qui doit, assure-t-on, les conduire facilement à la bourgade de Chicagou et au lac Michigan. Un chef illinois, avec

quelques jeunes gens robustes, pousse la complaisance jusqu'à mener lui-même les Français au terme du voyage. Tout le long du parcours, dans la tiédeur des jours de septembre, les voyageurs admirent la qualité de la terre, des bois, des vastes prairies découvertes où paissent des troupeaux sauvages. Le beau pays! Marquette promet de revenir. Il missionnera en effet au pays de Kaskaskia, au début de 1675, avant de mourir à trente-huit ans, le 16 mai de la même année, au bord de la petite rivière Marquette (près de Ludington), sur la rive orientale du lac Michigan.

Quelques années plus tard, Cavelier de la Salle, parti sur les traces de Jolliet et dépassant le pays des *Mount Builders* de Cahokia, atteindra les bouches mêmes du Missisipi: il baptisera la Louisiane le 9 avril 1682. L'un de ses compagnons de voyage, Jacques de la Métairie, notaire du fort Frontenac, dressera le procès-verbal de la prise de possession et le fera signer à treize Français, sous les effluves d'un jour de printemps, au pays de la future Nouvelle-Orléans. La Louisiane du sud recevra par la suite des colons directement de France. Mais le pays des Illinois, sis à mi-chemin entre cette nouvelle colonie et le pays déjà ancien du Saint-Laurent, continuera d'attirer des Canadiens du nord. Terre d'abondance et de vie facile, il sera le trait d'union entre les deux principaux groupes français de l'Amérique du Nord, sous l'égide des gouverneurs de la Louisiane: Bienville et ses successeurs.

Parmi les noms français qui restent gravés dans l'histoire du pays des Illinois, il n'en est guère de plus remarquable que celui de Pierre Ménard. A l'appui de notre assertion, disons tout de suite que c'est le nom du premier lieutenant-gouverneur que se donna le territoire des Illinois lorsque, en 1818, il se rangea parmi les états régulièrement constitués de l'Union américaine.

Pierre Ménard naquit à Québec en 1767. L'historien des *Canadiens de l'Ouest*, Joseph Tassé, dit sa famille « ori-

ginaire de la Normandie ». Plusieurs ancêtres Ménard sont venus de France au Canada, qui se rattachaient aux provinces du Poitou, de la Saintonge, de l'Artois et de la Provence. Il est possible que Pierre Ménard soit un descendant de René Ménard, né à la Gohannière, en Normandie (diocèse d'Avranches), qui eut sa sépulture à Lévis en 1749. Tassé ajoute que le père de Pierre Ménard, « officier dans l'armée française, prit une part active aux faits d'armes qui précédèrent la conquête ». Quel pouvait être le lien de parenté avec le jésuite René Ménard, premier missionnaire et victime présumée des Sioux de l'Ouest ? Il serait intéressant de le savoir.

A l'âge de dix-neuf ans, Pierre Ménard, pourvu de quelque instruction, fit comme tant d'autres jeunes gens de son temps, que la vie dans un Canada anglais ne semblait guère intéresser. Il se dirigea vers l'Ouest américain, associé sans doute à des parents, des amis qui composaient une caravane capable de se défendre, au besoin, contre les Indiens sournois. La flottille de canots atteint le fond du lac Érié, au-dessous de Détroit. On remonte la rivière des Miamis. Un court portage conduit aux sources de la rivière Wabash que l'on descend à l'aise, sans fatiguer l'aviron. Si l'on veut, on peut ainsi glisser dans la rivière Ohio et, par elle, dans le Mississipi.

Pierre Ménard ne se rendit pas aussi loin du premier coup. Descendant la Wabash, il s'arrêta à Vincennes, poste français fondé en 1732 par François-Marie Bissot, sieur de Vincennes, jeune officier que les Chicachas du sud capturèrent et brûlèrent, le 25 mars 1736, avec une vingtaine de compagnons français qui avaient répondu à un appel de Bienville contre cette peuplade menaçante. Au moment où Ménard s'installait à Vincennes, la vie ne s'y présentait plus sous des couleurs aussi tragiques. En 1786, au lendemain de la guerre de l'Indépendance, la jeune République américaine arborait son drapeau étoilé sur toute l'ancienne Louisiane sise à l'est du Mississipi. Il restait cependant à consolider ce pouvoir nominal, à réduire les Indiens marau-

deurs qui prétendaient vivre désormais aux dépens des colons « américains » de ce beau pays: colons dont une proportion de plus en plus forte, d'année en année, sera constituée par les immigrants d'Europe: Scandinaves, Allemands, Slaves, Italiens . . . Pendant plusieurs années, les généraux Clark et Scott, à la tête de quelques troupes, travaillèrent à pacifier définitivement l'ancien territoire des Illinois. Et Pierre Ménard trouva son premier gagne-pain à procurer des vivres aux soldats du fort de Vincennes. Ce qui le mit en contact immédiat avec les Indiens trappeurs et chasseurs de la vallée de la Wabash, sur la frontière des états actuels de l'Illinois et de l'Indiana.

Le jeune homme était robuste, intelligent, non moins loyal qu'ambitieux. Il se fit aussitôt remarquer du plus riche commerçant de la région: le colonel Vigo, d'origine italienne, ami personnel de George Washington qu'il avait aidé de sa fortune, pendant la guerre d'Indépendance. Ménard devint l'agent de confiance de Vigo pour la traite des pelleteries. Leur collaboration fut, dès l'abord, si étroite, que le jeune Canadien de vingt-deux ans accompagna à Carlyle (Pennsylvanie), en 1789, son patron qui allait y rencontrer Washington afin d'arrêter un plan d'ensemble de la défense et de l'organisation du territoire des Illinois. Cette entrevue personnelle avec le Libérateur devait, plus tard, parer d'une auréole de gloire le front du premier lieutenant-gouverneur de l'état de l'Illinois. Il sera « l'homme qui a parlé à Washington ».

Dès 1790, Pierre Ménard se sentit assez fort pour voler de ses propres ailes. Associé à un négociant canadien de Vincennes, nommé Dubois, il se lança dans le commerce des fourrures et ouvrit un magasin à Kaskaskia, sur la rive orientale du Mississipi, environ cent cinquante milles au sud-ouest de Vincennes.

Le poste de Notre-Dame de Kaskaskia était l'un des plus anciens établissements français de la vallée centrale du

Mississipi. Les Jésuites avaient là un embryon de collège que le P. Charlevoix visita, en 1720. Dans le voisinage, à quinze milles au nord, se trouvait le fort de Chartres, redoute construite en 1720 par le sieur de Boisbriand, lieutenant de Bienville et commandant aux Illinois. La bâtisse primitive avait été remplacée, au début de la guerre de Sept Ans (en 1753-56), par un solide édifice de pierre. Mais les crues du Mississipi tout proche avaient tellement endommagé ce fort que les Américains, nouveaux maîtres, le négligèrent. Par contre, ils s'appliquèrent à développer les villages français voisins: Kaskaskia et la Prairie-du-Rocher, au sud, dans les comtés de Randolph et de Monroe; Cahokia au nord, dans le comté de Saint-Clair, en face de la ville de Saint-Louis (un peu au sud de cette ville). Au lendemain du traité de 1763, beaucoup d'habitants français de ces vieux villages, pour fuir la domination anglaise, avaient transporté leurs pénates sur la rive occidentale du Mississipi. Ils y avaient fondé ou agrandi les établissements de Saint-Louis, Saint-Ferdinand, Carondelet, Saint-Charles, Sainte-Geneviève, Nouvelle-Madrid, Gasconnade, Cap-Girardeau. Mais la vente de la Louisiane occidentale par Napoléon, en 1803, devait les confier, eux aussi, à la garde du drapeau étoilé.

Lorsque Pierre Ménard ouvrit son comptoir à Kaskaskia, en 1790, ce poste était encore le centre commercial des Illinois, avant d'être éclipsé par la ville croissante de Saint-Louis. Industrieux et affable, le jeune homme connut vite la popularité, le succès financier. Il fut admis comme associé, en 1808, dans l'importante firme « Emmanuel Liza », qui étendait son activité jusqu'aux montagnes Rocheuses. Ménard eut l'occasion d'explorer de vastes territoires où naîtront plus tard des états: Nebraska, Dakota, Wyoming, Montana. Comme ses émules canadiens de l'Ouest: les Langlade, les Juneau, les Dubuque, les Rolette et autres pionniers, le marchand de Kaskaskia, vite rompu aux secrets et finesses des dialectes indiens, acquit sur les tribus un prestige personnel qui tenait à la fois à son ascendance française et à sa

parfaite probité en affaires. La parole de Pierre Ménard valait un serment. On lui livrait, pour une bagatelle, des morceaux de choix qu'on refusait aux Américains en qui l'Indien rancunier voyait toujours un peu les fils des « Longs Couteaux », ennemis de sa race.

Ménard s'était d'ailleurs rendu sympathique à tous les éléments de population de l'Illinois central. Il avait obtenu sans peine, en 1798, la concession d'un petit fief sur les bords de la rivière de la Pomme, affluent du Mississipi, après une requête adressée à « don Zénon Trudeau », lieutenant-gouverneur de la partie ouest de l'Illinois. Lorsque l'Indiana fut constitué en « territoire », en 1800, sa popularité valut à Ménard de représenter le comté de Randolph à la nouvelle Législature, avec deux collègues qui se nommaient Reynolds et Morrison.

La législature de l'Indiana siégeait à Vincennes durant l'hiver. Se rendre de Kaskaskia à Vincennes n'avait rien d'un voyage d'agrément. Des sentiers en pleine forêt, tout le long du parcours de cent cinquante milles, les nuits à la belle étoile, les hasards des tempêtes, sans oublier les embûches toujours possibles de la part des Indiens: tout cela en faisait une expérience dangereuse. Aussi le Congrès de Washington se prêta-t-il de bonne grâce à une requête des riverains du Mississipi. Le « territoire » de l'Illinois fut constitué en 1809, divisé d'abord en six comtés. Le comté de Randolph choisit de nouveau Pierre Ménard comme son représentant à la Législature qui se réunit pour la première fois à Kaskaskia, le 15 novembre 1810. De plus, le Conseil législatif le fit son président, et il garda ce poste de confiance jusqu'à l'érection de l'Illinois en État régulier, ce qui eut lieu en 1818, deux ans après la création de l'État de l'Indiana.

Comme prélude à l'érection définitive de l'état de l'Illinois, un projet de constitution avait été soumis au suffrage populaire par une convention spéciale de citoyens choisis parmi les purs « Américains », naturellement. L'un des

articles de cette constitution stipulait que le gouverneur ou le lieutenant-gouverneur du nouvel état ne pourrait être qu'un citoyen américain qui a possédé ce titre depuis trente ans. On voulait évidemment exclure de la charge les nouveaux arrivés d'Europe. Or, Pierre Ménard, bien que vieux résident du pays, ne s'était fait naturaliser qu'en 1816, ce qui lui fermait la porte des hautes fonctions officielles. Si grande était la confiance qu'il inspirait, si vif l'attachement de la population à cet homme considéré comme un bienfaiteur public, que la voix unanime du peuple fit amender en sa faveur la clause prohibitive. On abaissa à deux ans la limite de résidence comme citoyen américain, et tout s'arrangea. A cinquante et un ans, le colonel Ménard devint le premier lieutenant-gouverneur de l'état de l'Illinois, chef du gouvernement en fait, puisqu'il n'y eut pas d'abord de gouverneur. Il occupa ce poste jusqu'en 1822. Un historien de l'Illinois, Thomas Ford, a rendu hommage au sens pratique, à la sagesse du commerçant de Kaskaskia mué en législateur.

A mesure que le mouvement d'expansion américaine gagnait les territoires de l'ouest, se posait de façon plus aiguë le problème des Indiens à éloigner pacifiquement, sans les pousser à la révolte ouverte. Pierre Ménard fut l'un des Canadiens dont se servit le gouvernement de Washington en vue d'agir sur les tribus pour faciliter leur soumission, leur abandon du pays ancestral. Nommé officiellement « agent des Indiens », le paisible négociant conclut, au nom du gouvernement, plusieurs traités importants avec les peuplades de l'ouest du Mississipi. Une ville de l'état de l'Iowa, au confluent du Mississipi et de la rivière des Moines, doit son nom à l'une de ces rencontres. Le 4 juillet 1826, Ménard se trouvait aux Petits-Rapides, en compagnie de Lewis Cass, secrétaire du département de la Guerre. On négociait un traité délicat avec un chef de la tribu des Renards, nommé Keokuk. Comme argument décisif, capable d'assouplir le caractère et les prétentions de l'Indien, Ménard lui promit que son nom resterait attaché à la ville qui naîtrait là, sur

l'ancien domicile de sa famille. Et voilà l'acte de baptême de la ville de Keokuk en Iowa.

La vie privée de Pierre Ménard s'accordait avec sa belle vie publique, fondée qu'elle était sur le sens chrétien et le sentiment de l'honneur familial. Il avait trouvé une compagne intelligente, dévouée, même cultivée, dans la personne d'une fille de François Saucier, officier du fort de Chartres. Par ce mariage, Ménard se trouvait beau-frère d'Auguste Chouteau, fils de Pierre Chouteau qui fonda la ville de Saint-Louis en 1764, avec Pierre Laclède. Madame Ménard éleva avec soin plusieurs enfants, entre autres Pierre qui fut un jour, comme son père, député à la Chambre d'assemblée de l'Illinois. La famille jouissait d'une large aisance, fruit du travail ardu et des qualités morales du père et de la mère.

En 1824, âgé de cinquante-sept ans et résigné déjà à vivre dans une demi-retraite, Pierre Ménard participa à un moment de joie nationale qui fit vibrer tous les cœurs américains, surtout les vieux cœurs qui avaient battu au temps de George Washington. Arrêtons-nous ici à évoquer brièvement le retour aux États-Unis, le voyage triomphal, aux frais de l'État, de Marie-Joseph de La Fayette, l'ancien collaborateur de Washington dans la lutte pour l'Indépendance.

Le colonel James Monroe, président des États-Unis depuis 1817, comptait lui aussi parmi les vétérans de la guerre libératrice. Il connaissait personnellement et admirait le général La Fayette; il voulait, de plus, dire à la France le merci officiel de la jeune République forte maintenant de vingt-quatre états. Il adressa au général, de sa main, l'invitation officielle du Congrès. La Fayette hésita un moment, vu ses soixante-sept ans, et finalement s'embarqua sur la frégate américaine mise à sa disposition, en compagnie de son fils George-Washington La Fayette.

Quelle réception l'attend en Amérique, vingt-cinq ans après la mort de Washington ? Qui reconnaîtra le brillant

marquis d'autrefois sous les traits du vieillard de 1824? Crainte vaine. La nouvelle génération américaine sait ce qu'elle doit à La Fayette et à la France. Pendant plusieurs mois, toute la nation s'unira pour fêter le compagnon aimé de Washington. On le couronne de lauriers, on lui élève des arcs de triomphe. Sur la tombe du Libérateur, à Mount Vernon, l'émotion de La Fayette touche le cœur de tout un peuple resté sensible sous la rudesse occasionnelle de l'écorce. A Philadelphie, le voyageur est porté en triomphe. A Boston, près du monument de Bunker Hill, c'est Daniel Webster qui l'accueille par une allocution mémorable. La ville de New-York lui fait une ovation prodigieuse. Et les derniers-nés des états, ceux des rives du Mississipi et de l'Ohio, ont l'honneur et la joie, eux aussi, d'acclamer le vieux général qui représente à leur yeux l'âme chevaleresque de la France, mère de l'ancienne Louisiane.

Saint-Louis, ville de 6,000 âmes, lui rendit hommage par la bouche d'Auguste Chouteau, fils du fondateur de la place, Pierre Chouteau. Ce dernier vivait encore, à quatre-vingt-dix ans, et serra la main de La Fayette. Puis, accompagné du gouverneur de l'Illinois, Coles, le visiteur traversa à Kaskaskia où un banquet et un bal, à la française, fournirent à la population l'occasion d'exprimer son attachement à la France. On remarqua qu'au bal le secrétaire du général, le sieur Levasseur, conduisit la fille aînée de Pierre Ménard, pendant que ce dernier causait longuement avec La Fayette. M. Levasseur eut à répondre à beaucoup de questions posées par des gens « qui vivaient loin » et qui, pour cause, n'écoutaient pas la radio et ne lisaient pas même les journaux. « Ils ne connaissaient de la France », note-t-il, « que ce que la tradition a conservé au milieu d'eux du règne de Louis XIV, et ils n'ont aucune idée des convulsions qui, depuis quarante ans, ont déchiré le pays de leurs ancêtres. « N'avez-vous pas eu », me dit l'un d'eux, après m'avoir parlé du général La Fayette, « un autre fameux général appelé Napoléon, qui vous a fait faire beaucoup de guerres glorieuses » ? Je

pense, ajoute Levasseur, que si Napoléon eût entendu poser une pareille question, son amour-propre en eût tant soit peu souffert, lui qui croyait avoir rempli l'univers de son nom.» (*Les Canadiens de l'Ouest*, II, 67)

Autre incident topique. A Kaskaskia, on présente à La Fayette une Indienne, intelligente et de bonne éducation, fille d'un chef des Six-Nations, du nom de Paniscoua, qui avait combattu à côté du général français. Marie Paniscoua avait été adoptée par la famille de Pierre Ménard, après la mort de son père. Elle conservait comme une relique précieuse une lettre datée d'Albany (New-York), que La Fayette avait écrite de sa main à son père, au mois de juin 1778, après la campagne du Nord, pour le remercier des services qu'il avait rendus à la cause américaine. La Fayette ne put dissimuler son émotion en reconnaissant sa lettre, en voyant avec quelle vénération elle avait été conservée, depuis un demi-siècle, dans les profondeurs de la solitude américaine, par des Indiens fidèles au souvenir de la France!

De retour en France après avoir vu même la Louisiane du Sud dans sa parure d'avril, le vieux marquis eut encore dix ans de vie pour remuer tant de souvenirs. Le petit cimetière de Picpus à Paris, dans le douzième arrondissement, reçut, en 1834, sa dépouille mortelle. Visitant ce lieu, en 1922, nous eûmes l'occasion de constater qu'il avait été un but de pèlerinage pour beaucoup de soldats américains conduits en France par la guerre de 1914-18. Nombre d'ex-voto le disaient de façon émouvante. Entre autres une couronne d'immortelles, coulée dans le bronze, portant le nom du donateur: « Pershing ».

On imagine quel foisonnement de propos nouveaux suscita, au pays des Illinois, le passage brillant de La Fayette et des personnages officiels de Washington, en 1824-25. La vie sociale de Kaskaskia, de Saint-Louis et des autres groupes d'origine française en fut littéralement transformée, mise au diapason des idées et des faits du XIXe siècle. Pierre Mé-

nard et sa famille, qui avaient figuré au premier rang des organisateurs de la fête locale de Kaskaskia, gardèrent de cet événement un durable souvenir. La tradition en répéta des échos aux générations suivantes. Les premiers journaux américains y trouvèrent matière à de vivants récits, qui rapprochèrent les états en faisant mieux connaître la vie locale des différents groupes de population.

Au même rythme lent mais optimiste que la vie politique et civile, une vie catholique organisait ses cadres aux États-Unis. Un prélat français, Mgr Dubourg, consacré à Rome en 1815 comme évêque de la « Haute » et de la « Basse » Louisiane, avait établi son siège à Saint-Louis en 1818, puis était passé à Donaldsonville, dans la Basse Louisiane. Au lendemain de la mémorable visite de La Fayette, l'immense diocèse de la Louisiane fut scindé en deux parties, nord et sud. Mgr Dubourg quitta les Etats-Unis pour la France où il fut évêque de Montauban, puis archevêque de Besançon. Un « prêtre de la Mission » ou Lazariste, Mgr Joseph Rosati, devint le premier évêque de Saint-Louis érigé en siège distinct. Il fut consacré par Mgr Dubourg à Donaldsonville, en 1824, à titre d'auxiliaire, et vint se fixer définitivement à Saint-Louis en 1826. Pendant une administration de dix-sept années, il s'efforça de créer des œuvres durables, malgré la pénurie de prêtres et de ressources matérielles.

Le colonel Pierre Ménard assista à ces débuts difficiles. Bon catholique, il fit sans doute sa large part en vue d'aider l'évêque, les missionnaires. On nous permettra de noter qu'il fut témoin, en 1842, de l'arrivée au pays de Saint-Louis des premiers Clercs de Saint-Viateur à mettre le pied sur le sol d'Amérique. Quelques détails sur leur essai d'établissement peuvent aider à mettre en lumière les grandes difficultés du temps, l'exceptionnel mérite des pionniers de la Foi aux États-Unis.

La ville de Saint-Louis croissait à vue d'œil, elle comptait déjà 50,000 âmes vers 1840. Les Jésuites travaillaient à y

fonder une université, cependant que les Lazaristes, confrères de Mgr Rosati, tenaient un collège classique au Cap-Girardeau, un peu au-dessous de Saint-Louis. Mais l'enseignement primaire restait en souffrance, la jeunesse masculine surtout paraissait négligée. Après avoir obtenu du diocèse de Lyon, pépinière de missionnaires, les Sœurs de Saint-Joseph pour former sa jeunesse féminine, Mgr Rosati finit aussi par engager le Père Querbes, fondateur de l'Institut de Saint-Viateur au diocèse de Lyon, à diriger quelques-uns de ses religieux vers les rives lointaines du Mississipi.

Six Clercs de Saint-Viateur, partis du Havre le 4 novembre 1841, débarquèrent à la Nouvelle-Orléans, le 5 janvier 1842. Ils y furent accueillis par l'évêque du lieu, Mgr Blanc, et continuèrent leur navigation jusqu'à Saint-Louis où ils arrivèrent le 31 janvier. Malheureusement pour eux, l'évêque qui les avait appelés en leur promettant un établissement solide à Kaskaskia, ne put jamais remplir sa promesse ni seulement les rencontrer. Mgr Rosati, malade, avait consacré, dès 1841, le coadjuteur irlandais que Rome lui avait donné, et il alla mourir à Rome en septembre 1843. Le nouvel évêque de Saint-Louis, Mgr Kenrick, n'avait pas évidemment les yeux tournés vers la France pour y chercher inspiration et secours. Un changement profond allait s'opérer, au diocèse de Saint-Louis comme en plusieurs autres centres religieux d'abord créés et soutenus par la France catholique. L'assimilation commençait pour les vieux habitants français du bassin du Mississipi. Et nos six Clercs de Saint-Viateur s'en aperçurent tout de suite. Résumons tout, en constatant qu'ils ne purent rien fonder. Le groupe se désagrégea. Deux d'entre eux, les Pères Thibaudier et Lahaye, ordonnés par Mgr Kenrick, restèrent fidèles à leur Institut et vinrent, en 1847, se joindre au groupe des fondateurs religieux que Mgr Bourget installait, sous sa protection, au pays de Joliette. — Ajoutons que les Sœurs de Saint-Joseph, établies à Carondelet, près de Saint-Louis, par les soins de Mgr Rosati, s'y sont maintenues et multipliées. Il nous est arrivé

de rencontrer, aux cours d'été de l'Université Laval à Québec, des « Sœurs de Saint-Joseph de Carondelet » qui, grâce à la tradition, gardent souvenir des Clercs de Saint-Viateur de 1842-44 logés, eux aussi, à Carondelet, dans une maison sans vitres, ouverte à tous les vents glacés.

Le colonel Ménard avait sans doute désiré l'établissement solide des Clercs de Saint-Viateur chez lui, à Kaskaskia, et l'échec de l'entreprise dut attrister ses derniers jours passés dans une calme retraite, au milieu de sa famille qui l'entourait de respect et de soins. Il semble qu'il ne revit jamais, de 1786 à 1844, année de sa mort, son pays natal de Québec. Garda-t-il quelque lien par correspondance avec le Canada, comme le firent certains pionniers de l'Ouest américain ? Aucune lettre ne semble rester de lui.

Depuis 1839, par décision de la Chambre d'assemblée de l'Illinois, son nom était attaché à un comté situé dans le centre-ouest, voisin du comté de Sangamon qui renferme la capitale de l'état, Springfield. Et la maison de Pierre Ménard à Kaskaskia est devenue un musée d'État, au XXe siècle.

L'historien Parkman commençait vers 1843, à vingt ans, ses importantes études sur l'Amérique du Nord. Il fit visite au vieillard qu'il appelait, dans l'une de ses pages, le « vénérable patriarche de l'Illinois ». Il reçut de lui maints renseignements de première main sur les mœurs des Indiens de l'Ouest, jusqu'aux Rocheuses, ainsi que des lumières sur la dramatique carrière du chef Pontiac assassiné aux environs de Saint-Louis, en 1769, par un sicaire anglais.

Deux frères du « patriarche », François et Hippolyte Ménard, répondant à une invitation de leur aîné, étaient venus de Québec, en 1795, se fixer auprès de lui à Kaskaskia. Hippolyte Ménard, fermier paisible et fortuné, éleva une nombreuse famille et survécut plusieurs années à son protecteur de jeunesse. Quant à François Ménard, marin de carrière sur le Mississipi, très connu de sa génération, il fit inlassablement la navette entre le pays des Illinois et la Nouvelle-Orléans, conduisant des convois de chalands lourdement char-

gés: l'ère des chemins de fer n'était pas encore ouverte. Le rude marin dut pourtant se résigner de bonne heure à la retraite, dans sa maison de Kaskaskia où il mourut à cinquante-cinq ans, en 1833.

On sait le rôle de premier plan que joua au Texas un neveu de Pierre Ménard, Michel, né à Laprairie en 1805, passé dans l'Ouest sur le conseil de son oncle. Michel Ménard fut un fondateur de la ville de Galveston et, député à la Législature de l'État, participa très activement à l'organisation politique et administrative du Texas.

Que reste-t-il aujourd'hui de traces françaises au pays de Saint-Louis, au cœur du bassin du Mississipi-Missouri jadis parcouru par Pierre Ménard ? La tentation est grande de reproduire ici, tout simplement, certaines lignes d'un rapport que présenta au Congrès de Québec, en 1937, le professeur Joseph-Médard Carrière, de l'Université de Virginie, que l'Université Laval honora d'un doctorat le 13 janvier 1947. Voici quelques notes essentielles de son rapport:

« A Vincennes dans l'Indiana, à Prairie-du-Rocher dans le sud de l'Illinois, et huit milles plus loin, à Sainte-Geneviève, Missouri, trois villages fondés à quelques années d'intervalle, entre 1730 et 1740, j'ai pu retracer de nombreux descendants des premières familles de la région. A Prairie-du-Rocher et à Sainte-Geneviève, j'ai eu la rare fortune de venir en contact avec une trentaine de personnes qui parlaient encore très couramment le français et qui connaissaient intimement les coutumes et les traditions des pionniers de l'ancien pays des Illinois . . .»

M. Carrière reconnaît que ce sont là « quelques rares spécimens qui ont échappé à un mouvement d'assimilation terminé depuis au moins une quarantaine d'années », et il ajoute:

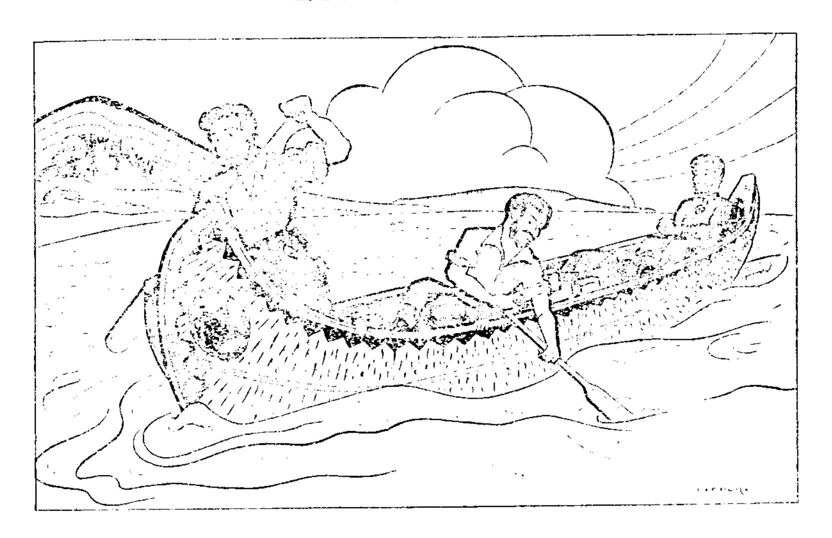
« Après ces considérations, vous comprendrez mon émotion quand, à Old-Mines, Missouri, petit village situé dans les montagnes Ozarks, à soixante-cinq milles au sud de Saint-Louis, j'ai trouvé une colonie française peu connue

où la langue, les traditions et les coutumes de l'ancienne division administrative du pays des Illinois se sont conservées jusqu'à la génération actuelle. Il y a, à Old-Mines et dans la région, six cents familles créoles dont les antécédents historiques nous ramènent à un des chapitres les plus romantiques de l'épopée française en Amérique. Les habitants de la Vieille-Mine, comme on dit souvent là-bas, sont les descendants de ces pionniers canadiens qui fondèrent au pays des Illinois, entre 1699 et 1760, les cinq villages de Cahokia, de Kaskaskia, de Prairie-du-Rocher, de Saint-Philippe et de Nouvelle-Chartres, et le poste de Sainte-Geneviève au Missouri . . .» (Mémoires du Congrès de 1937, III, 96-97).

Et M. Carrière donne des noms de famille, il fournit maints savoureux détails sur le folklore, les chansons françaises, les traditions et coutumes des habitants de la Vieille-Mine, qui sont restés évidemment tout proches parents de l'habitant canadien de la vallée du Saint-Laurent.

Terminons cette étude en signalant que dans l'état de l'Illinois, depuis les rives michiganes de Waukegan et de Chicago en descendant jusqu'à la ville de Cairo, sur le Missisipi, pas moins de 312,000 personnes, sur une population totale d'environ 8,000,000, se disent d'ascendance française, et que 218,000 d'entre elles assurent connaître le français. Dans l'état voisin du Missouri, le chiffre de population française est de 76,000, sur un total de 3,800,000 âmes. Dans la seule ville de Saint-Louis, 45,000 personnes se réclament d'une origine française. Il fut grand, le rêve français des Pionniers!

# Les Canotiers



*Jolliet! Jolliet! quel spectacle féerique*
*Dut frapper ton regard, quand ta nef historique*
*Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu!*
*Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre!*
*Quel éclair triomphant, à cet instant de fièvre,*
*Dut resplendir sur ton front nu! . . .*

*A son aspect, du sein des flottantes ramures,*
*Montait comme un concert de chants et de murmures;*
*Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,*
*Et, pour montrer la route à la pirogue frêle,*
*S'enfuyaient en avant, traînant leur ombre grêle*
*Dans le pli lumineux des eaux!*

(*Louis Fréchette*)

# Charles Langlade

---

Les années qui passent, les générations qui se poussent et parfois se heurtent, telles les vagues fuyantes d'une mer agitée, rejettent facilement dans l'oubli des faits, des idées qui furent pour nos ancêtres des choses tenant à l'évidence, des vérités premières. Ainsi, il y a cent ans, on savait, en Amérique du Nord, le rôle de première importance tenu par les pionniers canadiens de l'Ouest, dans la conquête pacifique de territoires qui constituent aujourd'hui l'ossature, la base solide de la prospérité matérielle des États-Unis. Mais ce fait historique, indiscutable, court risque de se noyer dans un passé qui efface tout. Il a besoin d'être remis en lumière, par souci de vérité historique et par respect envers la mémoire des Semeurs français d'autrefois. Nous croyons donc qu'au début de pages qui veulent évoquer une attachante figure du passé, il n'est pas hors de propos de rappeler la situation générale de la jeune République américaine au moment où elle orientait son avenir, au commencement du dix-neuvième siècle.

George Washington, le libérateur, le père de la Patrie, avait continué de servir dans la paix, pendant huit ans (1788-1796), la cause de son peuple américain lancé dans une voie nouvelle, la voie attirante mais parfois dangereuse de l'autonomie totale. Aristocrate de pensée et de tendance politique, admirateur sans repentance de la Constitution et des traditions monarchistes de l'Angleterre, il se rapprochait plus de son ministre des finances, Alexander Hamilton, que de son ministre des Affaires étrangères, Thomas Jefferson le « démocrate ». Lorsque celui-ci devint, après John Adams, troisième président des États-Unis en 1800, la jeune République trouva définitivement son moule, sa forme de vie publique. Elle accepta sans réserve la direction d'un

homme sorti du peuple, simple de manières, mais en même temps respectueux du souvenir de Washington et qui transféra dans une ville nouvelle, honorée du nom du Libérateur, le parlement qui avait d'abord siégé à Philadelphie. (Le plan de la ville de Washington fut tracé par un Français, le major L'Enfant, venu avec La Fayette en 1777.) La jeune nation souscrivit à la politique de « balance du pouvoir » inaugurée par Jefferson en ces termes: « C'est un principe sacré que la volonté de la majorité doit prévaloir dans tous les cas. Cependant, cette volonté n'est légitime qui si elle s'appuie sur la raison. La minorité possède des droits égaux qui réclament la protection de lois égales qu'on ne peut violer sans qu'il y ait tyrannie.» La doctrine du *fair play* prenait racine en terre américaine.

En face de Hamilton, centralisateur et chef des *fédéralistes*, Jefferson avait naguère soutenu la doctrine de l'autonomie provinciale, des droits particuliers de chaque État. Il avait, en somme, prêché une large décentralisation dont le premier résultat, discutable et gros de problèmes futurs, fut l'esclavagisme conservé dans le Sud. Devenu président de la République, il gouverna quand même avec vigueur, imposant sa volonté de fer à un peuple d'ailleurs tout préparé à suivre un véritable chef. Un séjour prolongé en France lui avait procuré là-bas des amis dévoués. Il en profita, en 1803, pour acheter la Louisiane à Napoléon, à un prix dérisoire: quinze millions de dollars, dont trois millions furent défalqués pour indemniser quelques victimes américaines des corsaires français. Vingt-trois états seront constitués dans cet immense domaine de la rive occidentale du Missisipi, qui doublait la superficie du pays et lui ouvrait des horizons jusqu'au Pacifique. Malgré certaines attitudes discutables de Jefferson, vers la fin de ses huit années de présidence, jamais le peuple américain n'oubliera l'homme de vision qui posa les bases d'un empire territorial, en Amérique du Nord.

Mais il restait à ouvrir, à explorer, à développer cet empire. Peut-être même à le conquérir d'abord? Mille

difficultés s'annonçaient, dont la moindre n'était pas la séculaire habitation, dans ces forêts, dans ces montagnes, autour de ces lacs, de tribus indiennes redoutables, farouchement jalouses de leur liberté, attachées à leurs territoires choisis — habituellement les plus beaux — et prêtes à les défendre chèrement. L'ancien dicton de la Nouvelle-Angleterre hantait encore la mémoire de l'Américain du XIXe siècle: « The only good Indian is the dead Indian.»

Un allié vint au secours du colon américain de l'Ouest et lui servit d'agent de liaison avec l'Indien. Cet allié volontaire, vieil ami de l'Indien, ce fut le Canadien voyageur, trappeur, explorateur infatigable. Ce fut lui qui, le premier des blancs, marqua de ses traces tous les sentiers de l'ancienne Louisiane. Ce fut lui qui ouvrit la route au Yankee, qui ensemença les premiers champs de blé ou de maïs, qui marqua l'emplacement des grandes villes et, souvent, en commença la construction.

L'un de ces pionniers de l'Ouest a mérité aux États-Unis le beau titre de « Père du Wisconsin ». C'est Charles Langlade, dont les présentes pages veulent résumer l'intéressante carrière.

Anglade est le nom d'une commune de la Gironde, non loin de Bordeaux. Là naquit Pierre Mouet, seigneur de l'île de Moras, qui vint au Canada avec les vingt-quatre compagnies du régiment de Carignan, soit 1,200 hommes, en 1665. Il s'établit aux Trois-Rivières, trois ans plus tard, et épousa Marie Toupin. L'aîné de leurs neuf enfants, Pierre, marié à Élisabeth Jutras, fut le père d'Augustin, né aux Trois-Rivières en 1703, qui fut le premier à porter le surnom de « sieur de l'Anglade ».

Vers 1727, au milieu de la belle période de paix qui favorisa l'essor de la Nouvelle-France, sous les gouverneurs Vaudreuil et Beauharnois, une compagnie de marchands canadiens se forma, en vue de développer un commerce de fourrures avec les Outaouais et les autres tribus indiennes de la

région des Grands Lacs. C'était le moment où Pierre de la Vérendrye, autre fils des Trois-Rivières, obtenait du gouverneur Beauharnois la direction du fort La Tourette, au nord du lac Supérieur, d'où il allait s'élancer à la découverte de l'Ouest mystérieux. Augustin Langlade, sans pousser aussi loin, orienta lui-même sa vie de ce côté. Il se rendit à Michillimakinac — ou Makinaw — , près du sault Sainte-Marie, poste de traite merveilleusement situé à la conjonction de trois grands lacs: Supérieur, Huron et Michigan. Résolu à y passer sa vie, il posa aussitôt un acte qui lui assurait, non seulement la confiance, mais aussi l'entier dévouement de la tribu outaouaise. Il épousa devant l'Église la sœur du grand chef des Outaouais: Domitille, veuve d'un traiteur canadien, Daniel Villeneuve, et mère de plusieurs enfants.

Charles Langlade, dont nous voulons esquisser la biographie, naquit de cette union franco-indienne, à Makinaw, au début de mai 1729. Son enfance prit sans doute la teinte extérieure d'une vie de nature, libre comme l'oiseau et le chevreuil, soumise cependant aux règles d'une éducation chrétienne. Les Jésuites, successeurs du Père Marquette, dirigeaient la mission Saint-Ignace de Makinaw. Les connaissances livresques assez étendues qui serviront plus tard à Charles Langlade, il les devra à l'un des missionnaires de l'époque, soit le P. Coquart ou le P. du Jaunay.

Joseph Tassé, l'historien des *Canadiens de l'Ouest*, rapporte un trait de l'enfance de Charles Langlade, qui met en lumière son extraordinaire emprise sur cette importante tribu indienne passée de l'est du lac Huron au sud du lac Supérieur:

« Vers 1736 », raconte Tassé, « la tribu des Outaouais se trouvait aux prises avec une peuplade sauvage alliée aux Anglais. Deux fois, ses « jeunes gens » avaient été assaillir une bourgade ennemie, et deux fois ils avaient été repoussés. Le commandant français de Michillimakinac les sollicitait vainement de renouveler l'attaque: ils s'y refusaient obstinément. Cependant, le grand

chef Lafourche (beau-frère d'Augustin Langlade) crut voir dans un songe que l'ennemi serait mis en déroute si le jeune Langlade accompagnait l'expédition. Or, les songes jouent un grand rôle chez les Sauvages et sont la base de toutes leurs superstitions . . . Les Outaouais firent de vives instances auprès d'Augustin Langlade pour obtenir que son fils les accompagnât à la guerre. Langlade céda finalement à leur pressante demande; mais comme autrefois le chevalier Bayard, le jeune héros dut s'engager à ne jamais le déshonorer dans le « train des armes ». Pleins d'une nouvelle confiance, les Outaouais s'élancèrent avec ardeur à l'attaque du village ennemi, dont ils s'emparèrent en faisant entendre leur terrible cri de guerre. Bien des chevelures furent scalpées et vinrent orner les huttes des vainqueurs. Cet enfant était évidemment protégé par quelque puissant manitou; aussi les Outaouais ne levaient la hache de guerre, dans la suite, que lorsqu'ils étaient accompagnés de celui que protégeaient les esprits.»

Adolescent vigoureux et intelligent, Charles Langlade eut soin de cultiver l'ascendant qu'il possédait sur cette tribu aux ordres de sa famille. On nous montre le jeune homme de taille moyenne, mais « d'une solide charpente et d'une forte carrure. Son front était élevé, et sous des sourcils épais brillaient deux yeux noirs, pénétrants et expressifs.» De jugement calme, doux et patient dans le cours ordinaire de la vie, il savait se mettre à la hauteur des situations difficiles, il devenait hardi et intrépide dans l'action. Cette action, par la force des circonstances, fut surtout d'ordre militaire. Ses dévoués Outaouais lui donnèrent un nom qui exprime le trait principal de son caractère. Ils l'appelèrent: *Aké-ouau-gué-ké-tan-so*, autrement dit un « conquérant militaire ». Au reste, ce goût de l'entreprise, ce besoin d'activité généreuse fut aussi la marque de son œuvre de paix.

Vers 1745, Augustin Langlade et son fils de seize ans passèrent de Makinaw à la Baie Verte, deux cents milles au sud-ouest, en vue d'y établir un second comptoir commercial qui deviendrait l'apanage du jeune homme. Ils s'établirent au fond de cette baie, à l'embouchure de la rivière des Renards, là même où s'élève aujourd'hui la jolie ville de

Green Bay, au Wisconsin septentrional. De ce fait, les Langlade furent incontestablement les pionniers blancs de l'état du Wisconsin. « Tel fut le berceau de l'état du Wisconsin », écrit Tassé: « tel fut le premier mouvement civilisateur dans ces bois solitaires.»

Mais les deux pionniers s'éloignaient ainsi du pays des Outaouais, ils pénétraient dans le domaine séculaire des Renards (Outagamis) et des Sakis ou Sacs. Le tact, la ferme assurance des Langlade prévint tout choc désastreux. Il y eut bien quelques frottements avec la tribu des Ménomonis voisins, habitant du côté de la ville actuelle de Marinette (cinquante milles au nord de Green Bay), mais rien de sensationnel ne se produisit. Si ce n'est l'assassinat, par un Indien, du forgeron canadien Amiot qui avait suivi les pas des Langlade à la baie Verte. Quelques autres Canadiens: Jean-Baptiste Brunet, Amable Roy, Joseph Roy, Jean-Baptiste Leduc arrivèrent ensuite et y fixèrent leur foyer familial. Ce furent les ouvriers de l'heure matinale.

A l'âge de vingt-cinq ans, Charles Langlade lui-même fonda un foyer qui l'attachait définitivement à la Baie Verte. Le 12 août 1745, à la mission des Jésuites de Makinaw, il épousa Charlotte Bourassa, fille de René Bourassa et de Catherine Lerigée. René Bourassa, né en 1688 à Laprairie, près de Montréal, était venu habiter Makinaw, comme traiteur, vers 1742, et il y avait réalisé une fortune rondelette. Les signatures de témoins au mariage de Charles Langlade se lisent comme suit: J. Lefranc, de la Compagnie de Jésus, Charles Langlade (*sic*), Charles Bourassa, Langlade (*sic*, pour Augustin de Langlade), Bourassa, N. Blondeau, Bourassa, fils, Volant, Anne Villeneuve, Agathe Villeneuve, Gonneville, Nanette Chevalier Bourassa, d'Ailleboust Demantelet, René de Couagne, fils, L. Biscarot, D'Ailleboust Lamadelaine, Herbin, commandant du lieu. (Tassé, *Les Canadiens de l'Ouest*, I, 92).

Ce moment solennel de la vie de notre héros coïncidait avec le début des graves événements militaires où allait se

jouer le sort de la moitié de l'Amérique du Nord. Le marquis de Duquesne, gouverneur de la Nouvelle-France depuis 1752, se montrait résolu à défendre contre l'Anglais la ligne de forts construite sur la frontière d'Acadie (Beauséjour) et dans la vallée de l'Ohio (forts Presqu'île, Le Bœuf, Vénango et Duquesne, ce dernier sur l'emplacement de la ville actuelle de Pittsburg). Un parlementaire français, Villiers de Jumonville, tomba avec neuf des siens, le 28 mai 1754, aux abords du fort Duquesne, mais sa mort fut vengée, dès le 3 juillet suivant, par son frère Louis de Villiers, qui força George Washington à capituler dans son fort Necessity, érigé en opposition au fort Duquesne. La partie s'annonçait décisive. Braddock, commandant des réguliers anglais, se porterait contre le fort Duquesne et scellerait le sort des pays de l'Ouest, pendant que ses collègues Shirley, Johnson et Lawrence se chargeraient des pays du Saint-Laurent et de l'Acadie.

En effet, dès le 9 juillet 1755, Braddock, vétéran chevronné de Fontenoy et de Gibraltar, remontait la vallée de la Monongahéla, à la tête d'un corps d'élite de 1,300 hommes, avec George Washington parmi ses officiers. Le commandant du fort Duquesne, le capitaine de Contrecœur, envoya à sa rencontre un détachement de Canadiens, sous les ordres de Beaujeu, soutenu par une troupe d'Indiens dont le chef n'était autre que Charles Langlade, jeune homme de vingt-six ans, qui faisait son entrée dans l'histoire militaire de la Nouvelle-France.

Elle fut retentissante, cette entrée, elle s'avéra funeste à l'envahisseur anglais. Qui mérita la part du lion dans la glorieuse victoire de la Monongahéla ? Est-ce le commandant Beaujeu, tué dès la première fusillade ? Est-ce son lieutenant Dumas, qui lui succéda à la tête des Canadiens ? Est-ce le cadet Langlade, qui dirigea l'action très vive de la troupe indienne ? On connaît les circonstances de la bataille. Les hommes de Beaujeu et de Langlade, partis du fort Duquesne à huit heures du matin, se trouvèrent, à midi,

en présence des Anglais au moment où ces derniers, inconscients du danger qui les guettait, faisaient halte pour dîner sur la berge sud de la rivière. Embusqués dans les ravins et les bois épais, sur la rive opposée, 250 Canadiens et 650 Indiens épiaient les gestes de l'ennemi. Attaquer, ou ne pas attaquer? Langlade voulait la surprise totale de l'adversaire. Ce fut lui qui poussa Beaujeu hésitant et qui donna à ses Outaouais le signal de l'attaque inattendue. Le désordre fut extrême dans le bivouac anglais. On épaulait son fusil avec la serviette au cou, on tombait le verre à la main. Plus de 900 Anglais furent tués ou blessés, y compris Braddock qui mourut quatre jours après. Les Français perdirent une trentaine d'hommes. Malgré sa jeunesse, Langlade eut assez d'emprise sur ses Indiens pour les empêcher d'abuser de leur victoire; il sut leur soustraire les approvisionnements d'eau-de-vie du camp anglais et empêcha ainsi de regrettables excès. Les officiers anglais de la guerre de Sept Ans le considérèrent toujours comme le vainqueur de la journée du 9 juillet 1755, et son prestige militaire s'établit du premier coup dans le camp des Français. Il fut promu au grade d'enseigne. Dumas, nouveau commandant du fort Duquesne et de toute la « Belle-Rivière » (Ohio), fut heureux de profiter de ses services pendant une couple d'années, marquées par de fréquentes alertes du côté de la Virginie.

Cependant, la situation se corsait dans l'est, du côté de Montréal et de Québec. Là, évidemment, se jouerait la partie décisive. Les Anglais menaçaient Montréal par leur forte position du fort George, à la tête du lac Champlain; Montcalm tenta une action de dégagement de ce côté. Dans une lettre datée de juillet 1757, il parle d'un renfort qui lui arrive de loin. « Le mois dernier », dit-il, « un millier de Sauvages est arrivé des pays d'en haut, dont plusieurs viennent de quatre à cinq cents lieues. Il faut tâcher de mettre à profit le séjour onéreux de pareilles troupes.» C'étaient les bandes outaouaises de Langlade qui venaient prêter main-forte aux derniers défenseurs de la Nouvelle-France. Elles participèrent, le 9 août 1757, à la prise du fort George.

A la fin de l'heureuse campagne de 1757, le gouverneur Vaudreuil récompensa Langlade de ses précieux services en le nommant commandant en second au poste de Michillimakinac, avec un traitement annuel de mille francs. Le commandant en chef était Louis Liénard de Beaujeu, frère du héros de la Monongahéla.

Mais la valeur, le courage ne peut suppléer indéfiniment au nombre. Le réservoir d'hommes constitué par les colonies anglaises de l'Atlantique devait finalement écraser de sa masse la résistance canadienne. Du côté de l'Ouest, un premier bastion croula en novembre 1758, devant la menace d'une attaque par le général John Forbes à la tête de 6,000 hommes. M. de Ligneris, commandant du fort Duquesne, fut réduit à incendier la place et à diriger ses hommes vers le fort Machault ou vers les Grands Lacs. Lourd sacrifice, qui présageait les malheurs de 1759.

La dernière phase de la résistance française au Canada mit en lumière de nobles figures: Montcalm, Lévis, Bougainville, d'autres encore. Elle vit aussi le dévouement, le cran, l'action hardie de chefs de second plan que l'histoire n'a pas le droit d'ignorer. Charles Langlade fut de ce nombre.

Au printemps de 1759, le chef de trente ans quitta Michillimakinac à la tête d'une nombreuse troupe indienne, résolu à défendre son pays aux avant-postes de l'est. Les *Mémoires* de Pierre Pouchot nous disent que « MM. de la Vérendrye, l'un des découvreurs des Montagnes Rocheuses et de la Mer de l'Ouest, et de Langlade descendirent la Grande Rivière (le Saint-Laurent) avec douze cents Christinaux, Sioux, Sacs, Folles-Avoines, Sauteux et Renards ». C'était le moment — juin 1759 — où l'armée de Wolfe se présentait en vue de Québec. Le contingent indien vint tout droit se joindre aux défenseurs de la citadelle de Québec.

Le rôle de Langlade à Québec eût-il pu être celui d'un sauveur ? Ses chefs immédiats, Montcalm et Lévis, eurent-ils le tort de ne pas utiliser à fond toutes les ressources de son

habileté, de son audace, qui avaient naguère préparé la victoire de la Monongahéla ? Transcrivons ici, à titre de curiosité historique, le jugement personnel de Joseph Tassé, biographe de notre héros:

« Le 9 juillet, la plus grande partie de l'armée de Wolfe débarqua au-dessous du Saut Montmorency et s'établit sur le côté gauche de cette rivière, avec une artillerie puissante qui obligea plus d'une fois les forces françaises, campées sur l'autre rive, à changer de position.

« Le 25 juillet, un détachement de l'armée de Wolfe, fort de 2,000 hommes, vint pousser imprudemment une reconnaissance à travers les bois jusque tout près des retranchements français. Langlade, qui surveillait ses mouvements, à la tête d'un nombreux parti de Sauvages qu'il avait fait mettre en embuscade, se rendit auprès de M. de Lévis pour l'engager à appuyer l'attaque qu'il avait préparée contre l'ennemi.

« Ce général, d'ordinaire si habile, ne sut pas comprendre à temps l'importance de ce coup de main, qui avait pour but de cerner et de massacrer les soldats de Wolfe. Ce fut un malheur, car si on eût suivi les conseils de Langlade, l'engagement qu'il avait prémédité eût pu avoir les résultats les plus sérieux, et tout le détachement anglais aurait été impitoyablement massacré.»

A l'appui de sa thèse, Tassé reproduit quelques pages des *Mémoires* du chevalier Johnstone, aide de camp de Montcalm et de Lévis. Voici un passage caractéristique:

« Après avoir perdu une heure et demie, M. de Lévis se décida enfin à aller lui-même au gué et à donner ses ordres de vive voix; mais à peine avait-il fait la moitié du chemin qu'il entendit une vive fusillade. Les Sauvages, après être restés si longtemps cachés à une portée de pistolet comme des chiens en arrêt devant le gibier, perdirent patience et firent enfin leur décharge. Ils tuèrent cent cinquante Anglais et se retirèrent sans perdre un seul homme. Il est évident que si De Repentigny eût passé la rivière avec son détachement de onze cents Canadiens, vous auriez été taillés en pièces, et que cette affaire aurait mis fin à votre expédition. Après un pareil échec, votre armée n'aurait plus eu aucune espérance de succès. Son courage aurait été abattu et le Canada aurait été garanti contre une autre invasion de la Grande-Bretagne.» (Les *Mémoires* de Johnstone furent redigés sous forme d'un *Dialogue des Morts* entre Montcalm et Wolfe.)

La conclusion de Tassé est celle-ci:

« On remarquera que Langlade joue dans cette affaire un rôle à peu près semblable à celui qu'on lui attribue à Monongahéla. Seulement, Beaujeu fut assez clairvoyant pour se rendre à ses instances, et engagea la bataille à temps pour profiter de la surprise de l'ennemi et le mettre complètement en déroute, tandis que le chevalier de Lévis, en cédant trop tard aux ardentes sollicitations de Langlade, perdit, d'après Johnstone, l'occasion de mettre probablement fin à l'expédition des Anglais.» (*Les Canadiens de l'Ouest*, I, 27-33.)

Langlade et sa troupe prirent part à la funeste bataille des plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759. Il eut la douleur de voir deux de ses frères utérins tomber à ses côtés. En reconnaissance de ses services, une commission de lieutenant, signée par Louis XV, lui fut octroyée le 1er février 1760. Il est probable que la journée du 28 avril 1760 le vit encore à l'action, sur les plaines d'Abraham où Lévis vengeait l'honneur du drapeau français. Au moment de la capitulation de Montréal, le 8 septembre suivant, Vaudreuil le chargea officiellement de présider à la reddition des postes de l'Ouest et lui donna rendez-vous en France. Mais le Canada, même conquis par le nombre, restait l'unique patrie du petit-fils de l'ancien seigneur de Moras et de l'Anglade. Il retourna à la Baie Verte.

Les postes de l'Ouest ne furent que progressivement occupés par le vainqueur. Celui de Détroit fut évacué par M. de Belestre en novembre 1760. Ceux de Michillimakinac, Sainte-Marie, Saint-Joseph et la Baie-Verte ne virent apparaître les *habits rouges* qu'en 1761. Le premier commandant anglais de Michillimakinac, le capitaine George Ethrington, renseigné sur la valeur personnelle de Charles Langlade et de son père, conscient de l'influence qu'ils exerçaient autour d'eux, ne manqua pas de les inviter, avec d'autres traiteurs français, à venir prêter le serment d'allégeance et à conférer avec lui des moyens de promouvoir le développement économique du pays. L'invitation plut aux deux vétérans fran-

çais, qui se rendirent à Michillimakinac avec toute leur famille. La réception, très bienveillante, scella l'accord entre les Langlade et l'administration nouvelle. Ethrington confirma Charles Langlade dans ses fonctions de commandant de milice et agent des Indiens pour la division de la Baie Verte. Désormais, l'ancien ferrailleur de la Monongahéla et des plaines d'Abraham revêtira l'uniforme anglais dans les cérémonies officielles. L'âme n'est pas changée, mais le cours nouveau de l'histoire impose, en vue du bien public, des renoncements, des devoirs nouveaux.

Toutes les tribus indiennes de l'Ouest n'acceptèrent pas aussi facilement le changement d'allégeance. On connaît les circonstances de l'insurrection de Pontiac, chef Outaouais, ennemi juré des Anglais: la levée d'armes de mai 1763, le siège de Détroit où les Indiens furent arrêtés par le général Gladwin, et la bataille de Bushy Run, près de Pittsburg, où le général Bouquet les subjugua finalement. Charles Langlade resta étranger à cette lutte. Il était présent, le 4 juin 1763, au fort de Michillimakinac lorsqu'une fameuse partie de crosse, adroitement organisée et conduite par les Sauteux rebelles, dégénéra en un massacre de la garnison. Par son courage et au risque de sa propre vie, il délivra du poteau le commandant Ethrington et son lieutenant Leslie, au moment où le bûcher s'allumait pour eux. Sa fidélité garda à la cause anglaise la majorité des Outaouais. Le conflit terminé par le traité de 1768 qui fixa les frontières indiennes de l'Ouest, Charles Langlade goûta une dizaine d'années tranquilles avec sa famille, à la Baie Verte.

Quel fut son rôle pendant la guerre de l'Indépendance américaine ? Fidèle à la parole donnée et sur l'invitation du commandant Peyster, de Michillimakinac, Charles Langlade, à quarante-six ans, accepta d'organiser un corps indien qui irait prêter main-forte aux défenseurs anglais du Canada, du côté de Montréal. Il joignit l'armée du général Burgoyne à Whitehall, à la tête du lac Champlain, en juillet 1777. Il retrouva là un vieil ami, le chevalier Louis-Luc de la Corne,

et tous deux collaborèrent aux débuts de la campagne d'offensive. Mais la gaucherie, les procédés peu engageants de Burgoyne indisposèrent les Indiens, qui se retirèrent. La défaite de Saratoga, au mois d'octobre 1777, confirma les déclarations de La Corne sur le peu de compétence du chef anglais. Après ce désastre, Langlade réintégra son poste de la Baie Verte. Avec son neveu Gaultier de Vierville, il tenta d'entraîner les Indiens à l'action contre le général américain Clark, qui envahissait l'Illinois. Mais les tribus de l'Ouest se désintéressaient d'une guerre qui ne signifiait rien pour elles. Lorsque, le 24 février 1779, le gouverneur anglais de l'Illinois, Henry Hamilton, capitula en livrant le fort de Vincennes (dans l'Indiana d'aujourd'hui), tout mouvement de résistance aux Américains ou *Longs Couteaux* cessa dans les territoires de la Haute Louisiane. On se contenta d'attendre la fin, la victoire chèrement achetée par les troupes de Washington et de La Fayette.

Vingt-cinq années de guerre intermittente avaient fourni Charles Langlade d'une ample provision d'anecdotes et de souvenirs. Il trouva plaisir à les remuer, durant ses vingt dernières années de vie. Resté chef de milice à la Baie Verte, salué comme le « Père du Wisconsin », il ne refusait pas les honneurs qui lui venaient de la part des autorités américaines aussi bien que des Indiens compagnons des luttes passées.

Deux filles étaient nées de son union avec Charlotte Bourassa. La première mourut jeune. L'autre, Louise-Domitille, épousa à dix-sept ans, en 1776, Pierre Grignon; elle fut la mère d'Augustin Grignon, né en 1780, qui se fit le mémorialiste de la carrière de son grand-père et des débuts du Wisconsin. Les mémoires d'Augustin Grignon constituent même une partie précieuse d'une collection mise à jour par la Société Historique du Wisconsin. Ce petit-fils de Charles Langlade vivait encore en 1859; il était alors le doyen des habitants du Wisconsin.

Charles Langlade mourut à la Baie Verte en janvier 1800, après deux semaines de maladie. D'unanimes regrets

entourèrent sa tombe. Il s'éteignait quelques jours seulement après la mort, le 14 décembre 1799, de George Washington qui avait été son Président de République après avoir fui devant ses troupes, à l'historique journée de la Monongahéla. Le comté de Langlade, dans le voisinage de la Baie Verte, prolonge le souvenir du valeureux pionnier au pays du Wisconsin, état qui compte encore aujourd'hui une population française de 100,000 âmes, dont 47 pour cent déclarent connaître le français.

---

# Gabriel Richard

---

L'histoire a noté ce synchronisme: les premières convulsions de la Révolution française facilitèrent l'organisation d'une vie, d'une hiérarchie catholique aux États-Unis. A l'heure même où un régime de persécution religieuse s'installait en France, l'exode vers l'Amérique de nombreux prêtres français *insermentés* assura le rapide affermissement du catholicisme dans la jeune République où venaient de combattre, et de triompher avec Washington, les généraux La Fayette et Rochambeau entourés de soldats, d'officiers et d'aumôniers catholiques.

Ce fut le 6 avril 1789, un mois avant l'ouverture des États Généraux de Versailles, que le pape Pie VI jugea à propos de créer aux États-Unis (pays qui se donnait alors une Constitution) un premier diocèse autonome. Il choisit comme siège épiscopal la ville de Baltimore, capitale du Maryland, de ce petit état catholique fondé par lord Baltimore, en 1632, et qui était resté catholique au prix de nombreuses difficultés et souffrances.

Le premier évêque de Baltimore, Mgr John Carroll, fut consacré le 15 août 1790, un mois après le vote en France de la déplorable *Constitution civile du Clergé*. Déjà instruit et satisfait des services que rendaient, en diverses régions américaines de la côte atlantique, des prêtres français comme les abbés Lemercier, Rousselet, De la Potherie, Lamothe, Lavalinière et autres, Mgr Carroll était disposé à ouvrir grande la porte de son diocèse à d'autres recrues, car la vigne était immense et les ouvriers bien clairsemés.

Le supérieur général de la compagnie de Saint-Sulpice à Paris, M. Émery, connaissait à la fois les menaces qui planaient sur la France et les besoins des États-Unis. De plus,

il savait que la présence de Sulpiciens dans la jeune République pourrait aider la cause de ses fils du Canada, restés isolés et un peu désemparés après la conquête de 1760. Il envoya donc un messager aux nouvelles. Grande fut la joie de Mgr Carroll lorsque le sulpicien Charles Nagot lui transmit le message de son supérieur. L'évêque promit tout ce qu'il pouvait offrir: sa protection paternelle et une modeste maison dans sa ville épiscopale (dont la cathédrale est dédiée à Notre-Dame de l'Assomption).

Un premier départ eut lieu par Saint-Malo le 8 avril 1791, au moment où Pie VI condamnait pour la seconde fois la Constitution civile du Clergé, invitant ainsi le clergé de France à se préparer au martyre. Quatre Sulpiciens s'embarquèrent: MM. Nagot, Tessier, Levadoux et Garnier. Sur le frêle voilier qu'eux-mêmes avaient frété s'embarquaient aussi plusieurs séminaristes, et un groupe de passagers laïques parmi lesquels se détachait la haute silhouette d'un jeune homme de vingt-trois ans qui se nommait Chateaubriand. La traversée dura trois mois. Le soir du 10 juillet, le vaisseau pénétra dans la baie de Chesapeake, et le spectacle du moment nous reste dans une page du *Génie du christianisme:* « Le globe du soleil prêt à se plonger dans les flots apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'Orient où la lune montait avec lenteur. Le reste du ciel était pur. Vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel . . .» C'est ainsi que la belle rade de Baltimore entra un soir, à pleines voiles, dans la littérature française et dans la renommée universelle!

Et c'est ainsi que des Sulpiciens, d'autres prêtres séculiers partis de France entrèrent de plain pied, semeurs de bon grain, dans le champ du catholicisme aux États-Unis. On calcule

que, de 1791 à 1800, une trentaine au moins vinrent prêter main-forte au clergé américain naissant. Six de ces pionniers furent, par la suite, promus à l'épiscopat: Mgr Flaget, consacré en 1810, premier évêque de Bardstown et Louisville; Mgr Lefèvre de Cheverus, consacré lui aussi en 1810, premier évêque de Boston, qui devait mourir cardinal-archevêque de Bordeaux; Mgr Dubourg, consacré en 1815, troisième évêque de la Nouvelle-Orléans; Mgr Maréchal, consacré en 1817, troisième archevêque de Baltimore; Mgr Dubois, consacré en 1826, troisième évêque de New-York; Mgr David, consacré en 1819, coadjuteur de Mgr Flaget à Louisville. La liste s'allongerait considérablement si nous ajoutions les noms d'autres prêtres français du XIXe siècle qui ont porté aux États-Unis l'honorable fardeau de l'épiscopat: Mgr Loras, Mgr Portier, Mgr Chanche, Mgr Chabrat, Mgr Lefèvre, Mgr de Neckère, Mgr Blanc, Mgr Odin, Mgr Perche, Mgr Rosati, Mgr Cretin, Mgr Lamy, Mgr de Goesbriand, Mgr Machebeuf, Mgr Dubuis, Mgr Dufal, Mgr Bruté, Mgr de la Hailandière, Mgr Bazin, Mgr de Saint-Palais, Mgr Chatard, Mgr Lavialle, Mgr Bertin, Mgr Verot, Mgr Salpointe, Mgr Bourgade, Mgr Granjon et plusieurs autres. Honneur à ces vaillants ouvriers des premières heures, des heures les plus pénibles! Les premiers creuseurs de sillons sont, hélas, trop vite oubliés par les générations qui bénéficient de leurs sacrifices! Oubliés, sinon méconnus . . .

Parmi les fils de Monsieur Olier qui passèrent en Amérique au cours de l'année 1792, figurait un jeune prêtre de vingt-huit ans dont la carrière sacerdotale au pays du Michigan fut remarquable à plus d'un titre. Remontons le cours de quatre ou cinq générations; évoquons quelques traits de la vie apostolique du sulpicien Gabriel Richard, contemporain de Julien Dubuque, de Salomon Juneau, de Joseph Rolette et de beaucoup d'autres Canadiens pionniers de la civilisation dans la vallée du Mississipi et autour des Grands Lacs, vers 1800-1830.

Fils de l'ancienne Saintonge, né à Saintes en 1764, Gabriel Richard, ses études faites à Angers, fut ordonné chez les Sulpiciens en 1790, à l'heure où éclatait la tourmente révolutionnaire. Ses qualités personnelles devaient être éminentes puisque, dès 1791, on lui confia la direction du séminaire d'Issy, près de Paris. Mais la situation devenait corsée pour les prêtres réfractaires au serment de fidélité à la Constitution civile du Clergé. M. Richard fit comme plusieurs de ses jeunes confrères: il regarda vers l'Amérique et s'éveilla, un beau matin de 1792, sur le rivage de Baltimore, sous la protection de Mgr Carroll.

Attentif aux besoins particuliers de ses quelque 25,000 fidèles « américains » des régions atlantiques, l'évêque de Baltimore n'oubliait pas les nombreux catholiques de langue française répandus dans l'ancienne Louisiane, depuis les Grands Lacs jusqu'aux bouches du Mississipi. Aussi longtemps qu'avait duré le régime français au Canada, tout cet immense territoire avait fait partie du diocèse de Québec. Mgr de Laval, Mgr de Saint-Vallier et leurs successeurs y avaient délégué des missionnaires, des vicaires généraux, faisant surtout appel aux Jésuites, aux Franciscains, aux Capucins et aux prêtres des Missions étrangères. Mais cette source était tarie depuis 1760, et beaucoup d'âmes en souffraient. L'arrivée de prêtres de France permit à Mgr Carroll de remédier à la situation. Au lendemain de son débarquement à Baltimore, M. Gabriel Richard entendit avec joie son nouvel évêque lui proposer une mission du côté de l'Ouest. Pendant que son confrère sulpicien Flaget travaillerait au poste de Vincennes, dans l'Indiana, lui-même, avec son confrère Levadoux, s'occuperait des groupes français de Kaskaskia et de Cahokia, dans l'Illinois.

L'historien des « *Prêtres français émigrés aux Etats-Unis* », M. Moreau, a souligné l'accueil sympathique que reçurent généralement ces ouvriers de la Foi. « La terre que devaient cultiver les nouveaux apôtres était bien préparée; elle l'était surtout pour les prêtres français qui, par

leur présence, réveillaient dans la plupart des états et des territoires de l'Union des souvenirs de la patrie absente, dont le seul nom rappelait les grands bienfaits du catholicisme en Amérique et que recommandaient auprès de la nation entière les services rendus par la France à la cause de l'indépendance.»

Confiants et optimistes, MM. Flaget, Richard et Levadoux partirent de Baltimore ensemble. A cheval, à pied, en canot, ils atteignirent Pittsburg, puis Louisville au Kentucky. Pendant que M. Flaget prenait le chemin de Vincennes à travers la forêt, ses deux compagnons continuèrent la descente de l'Ohio jusqu'au Mississipi, qu'ils remontèrent jusqu'à l'embouchure de la rivière Kaskaskia, une soixantaine de milles au-dessous de la ville actuelle de Saint-Louis. Les groupes français de Kaskaskia et de la Prairie-du-Rocher, du côté est du Mississipi, de même que les nouveaux établissements de Sainte-Geneviève, du Cap Girardeau et de Saint-Louis, fondés depuis 1764 sur la rive occidentale, furent l'objet de leurs soins empressés, pendant six ans. En 1798, à l'appel de Mgr Carroll, tous deux se dirigèrent vers le nord, vers le Michigan où M. Richard sera désormais le chef religieux, représentant de l'évêque de Baltimore. Allons voir à l'œuvre l'intrépide curé de Détroit, vicaire général pour tout le pays du Michigan et du Wisconsin.

Bien qu'existant depuis un siècle, — il fut fondé par Lamothe-Cadillac dès 1701,— le poste du Détroit n'était encore, à la fin du XVIIIe siècle, qu'un centre du commerce des fourrures un peu plus considérable que ses « voisins » de l'ouest: ceux de la Baie Verte, de la Prairie-du-Chien et de la Rivière-Rouge. Sa future vocation de grande ville industrielle s'annonçait cependant, grâce à l'excellence de son site à la croisée des routes des Grands Lacs. M. Gabriel Richard jugea du premier coup d'œil l'importance du poste qu'on lui confiait. Il résolut de se montrer à la hauteur de la tâche, d'en faire l'œuvre de sa vie. Soin des âmes d'abord; en même temps, soin des intérêts matériels de ses

ouailles venues, en grand nombre, des rives québecoises du Saint-Laurent, disposées à suivre sans défaillance un prêtre qui les aime et qui use sa vie à leur service.

Nous n'entreprenons pas ici une biographie complète: il y faudrait un volume. Contentons-nous de mettre en relief ce qui a fait du sulpicien Richard un type hors de pair dans l'histoire des États-Unis, par la situation que lui créa, à un moment donné, son zèle hardi, volontiers novateur, capable d'utiliser tous les moyens humains compatibles avec l'œuvre de l'évangélisation pratiquée selon la doctrine et l'exemple de saint Paul: *opportune et importune.*

Notons d'abord la délicatesse de la position que lui fit, en 1798, sa nomination comme chef religieux (et français) d'un vaste territoire devenu américain par le statut politique, mais resté canadien-français par la tradition et la mentalité d'une partie de sa population, celle qui constituait la couche ancienne et stable. Rappelons qu'en 1775, lorsque éclata l'insurrection américaine, la province de Québec, telle que venait de la définir l'*Acte de Québec*, s'étendait vers le sud-ouest jusqu'à la rivière Ohio, et vers l'ouest jusqu'au Missis-sipi. Elle englobait ainsi les états actuels de l'Ohio, de l'Indiana, du Michigan, de l'Illinois, du Wisconsin, avec une partie du Minnesota. Au traité de Versailles, en 1783, l'Angleterre abandonna la vallée de l'Ohio et les rives méridionales des Grands Lacs, sacrifiant ainsi de beaux postes de traite et une population en voie d'humaniser les régions de Détroit, de Michillimakinac, de la Baie Verte et de la Prairie-du-Chien. Cette population de souche canadienne ne se fit pas « américaine » du jour au lendemain, car la nature « ne fait pas de saut ». Et comme grondaient déjà les menaces qui aboutirent à la guerre canado-américaine de 1812-1814, on comprend que M. Richard, arrivant à Détroit en 1798 à titre de grand-vicaire, eut besoin d'avancer lentement, prudemment, car tout faux pas pouvait être dangereux.

Les treize colonies primitives agrandissaient peu à peu le territoire de la République, ajoutant au drapeau national des étoiles nouvelles. Le Kentucky entra dans l'Union en 1792, le Tennessee en 1796: la marche vers l'ouest commençait. Quatre ans après l'installation de M. Richard à Détroit, en 1802, l'Ohio entra à son tour, englobant d'abord tout le territoire des Grands Lacs. Le curé de Détroit ne fit pas mystère de son loyalisme américain. Il accepta, en 1805, le titre et les fonctions d'aumônier du premier régiment de la garde nationale du Michigan, partie nord de l'état de l'Ohio.

L'année 1808 marqua une étape dans le progrès de l'Église catholique aux États-Unis. Aux deux diocèses déjà existants: Baltimore et Nouvelle-Orléans (ce dernier avait été créé en 1793), s'ajoutèrent quatre nouveaux diocèses: Philadelphie, New-York, Boston et Bardstown. Celui-ci, dans le Kentucky, devint plus tard, en 1841, le diocèse de Louisville. Le sulpicien Flaget, l'ancien compagnon de voyage de M. Richard vers l'Amérique, puis vers les postes français de l'Illinois, fut le premier évêque à s'installer à Bardstown, chargé de tous les territoires neufs de l'Ouest. Mgr Flaget maintint le curé de Détroit dans ses importantes fonctions de vicaire général pour la région des Grands Lacs. Quant à Mgr Carroll, il devenait premier archevêque de Baltimore, le premier prélat dans l'Amérique du Nord à porter ce titre d'archevêque, en fonction dans sa province ecclésiastique.

Puis ce fut la guerre de 1812, que nous n'avons pas à raconter. Des volontaires canadiens-français, associés aux Outaouais et aux Hurons, reprirent aux Américains le poste de Michillimakinac qui commandait le centre des Grands Lacs. Le général Brock, à la tête des forces anglaises du Haut-Canada, poursuivit à Détroit l'armée du général Hull, qui avait tenté une avance dans la presqu'île d'Essex. La ville de Détroit se rendit sans coup férir, et tout le territoire du Michigan tomba aux mains des Anglais. Si nous le notons ici, c'est pour rappeler que le curé de Détroit subit le

contrecoup de ces événements: pour s'être montré « zélé » Américain, M. Richard fut jeté en prison.

Le traité de Gand, en 1814, rétablit les anciennes frontières, à demeure, et la poussée américaine vers l'ouest reprit de plus belle. L'état de l'Indiana fut admis dans l'Union en 1816, l'Illinois en 1818, le Missouri en 1821. Le Michigan attendra jusqu'en 1837 pour devenir autonome; mais son progrès matériel s'accentue visiblement, au lendemain de la retraite des troupes d'occupation anglaises. Et la ville de Détroit, où M. Richard jouit d'une influence doublée par la victoire finale, marque le pas dans cette marche vers la prospérité.

Avant d'être admis dans l'Union, un « état-nébuleuse » avait le privilège d'élire un délégué à la Chambre des représentants. Le territoire du Michigan-Wisconsin jouit de ce privilège à partir de 1819. Les Canadiens s'en donnèrent à cœur-joie. Quelle nouvelle source d'entrain, de veillées joyeuses et prolongées! Comme l'élection était annuelle, le plaisir revenait souvent. Les deux premiers élus: MM. Woodbridge et Sibley, remplirent le mandat des années 1819-1822. En 1823, un candidat français brigua pour la première fois les suffrages, et ce candidat n'était autre que le curé sulpicien de Détroit.

La ville de Détroit faisait maintenant partie du diocèse de Cincinnati, créé en 1821. Mgr Fenwick, premier titulaire de ce siège, avait maintenu M. Richard dans ses fonctions de vicaire général; apparemment, il lui permit sans difficulté de poser sa candidature. Le geste était quand même hardi. Quelle raison impérieuse pouvait pousser le curé de Détroit dans cette voie, vers ce risque d'insuccès, de blâme, d'amère critique de la part des non-catholiques? Une explication nous en a été fournie par l'historien des *Prêtres français émigrés aux Etats-Unis*, qui dit tenir l'information de la bouche de Mgr Fitzpatrick, troisième évêque de Boston. Voici un texte de M. Moreau:

« M. Richard ayant été obligé de recourir au crédit pour achever la construction de l'église Sainte-Anne, au Détroit, les entrepreneurs prirent jugement contre lui à l'échéance des paiements, qu'il ne put solder à temps. Nous n'osons pas affirmer qu'ils l'auraient exécuté; cependant, nous le croyons. Toujours est-il qu'il y avait une sentence de contrainte par corps, et que, si M. Richard n'avait pas perdu sa liberté, il était au moins très menacé de la perdre: un mot de ses créanciers aurait suffi pour le faire jeter en prison. Dans cette extrémité, ses amis lui conseillèrent de se faire nommer député au Congrès. « D'abord, lui disaient-ils, vous serez libre; car aux termes de la constitution, la personne des représentants est inviolable pendant toute la durée de leurs fonctions. Vous n'aurez donc plus à craindre d'être retenu prisonnier. Puis, avec l'indemnité qui vous sera allouée pour votre voyage, avec le traitement affecté à votre titre, vous acquitterez les dernières charges de votre église.» Ils promettaient d'ailleurs un succès facile, l'élection dépendant absolument des Canadiens, qui ne refuseraient pas de voter pour un candidat français, catholique et prêtre. En tout cas, la situation du pauvre missionnaire ne pouvait être empirée par un échec. L'abbé Richard consentit. Il fut nommé.»

Le député-missionnaire fit son entrée à la Chambre de Washington le 8 décembre 1823. Son élection fut contestée par l'adversaire, sous le prétexte qu'il n'était pas citoyen américain; mais un comité spécial ratifia le choix des électeurs du Michigan-Wisconsin. M. Richard s'acquit d'ailleurs rapidement le respect, même l'amitié des membres instruits et influents du Congrès. Le témoignage de M. Moreau est encore ici à recueillir:

« L'abbé Richard parlait anglais, mais non sans difficulté, car il avait toujours résidé au milieu de populations d'origine française, sur les rives du Mississipi et dans le Michigan. Son auditoire de Washington avait peine à l'entendre; quelquefois sa pensée, sous la forme incorrecte qui l'enveloppait, échap-

pait à l'attention la plus soutenue. Mais l'illustre Henry Clay venait à son secours. Il avait soin de se placer tout près de l'orateur; il l'écoutait avec une affectueuse sollicitude, et quand le discours de M. Richard était terminé, il en reprenait un à un les arguments et le traduisait en meilleur langage . . . M. Richard était de tous les comités où se traitaient les affaires du Michigan, et il profita très habilement des bonnes dispositions qu'on lui témoignait pour faire entreprendre dans ce territoire de grands travaux d'utilité publique. Il obtint du gouvernement fédéral des secours pour ouvrir des routes, construire des ponts et des quais, défricher des terres, dessécher des marais, en un mot pour imprimer une impulsion vigoureuse à l'agriculture et au commerce. Il avait entrevu, à travers les ténèbres qui les couvraient encore, les destinées auxquelles ce territoire était appelé.»

Parmi les Canadiens influents qui aidèrent la cause de M. Richard, il convient de mentionner le chef du groupe français de la Prairie-du-Chien, Joseph Rolette. Ce Québecois instruit et entreprenant avait connu le missionnaire dès 1805, à Détroit. Pendant les années de guerre, Rolette s'était distingué à la tête des volontaires canadiens, unis aux Indiens, qui avaient enlevé aux Américains les territoires du Michigan et du Wisconsin. Mais, la paix conclue, l'habile commerçant s'était facilement plié au nouveau régime, et grande était son influence sur ses compatriotes. En dépit d'une forte cabale conduite contre la candidature de M. Richard par un certain juge Lockwood, adversaire personnel de Rolette, ce dernier réussit à assurer la réélection du curé de Détroit, en 1824. Puis, un peu de négligence amena un échec. « M. Richard perdit malheureusement sa troisième élection (en 1825) par la négligence des Canadiens, trop confiants dans leur force. « Cinq voix de plus », écrivait l'abbé Dejean, missionnaire, « ont fait élire un autre candidat, M. Austin Wing. C'est vraiment une perte pour la religion, parce que M. Richard, en allant au Congrès, aurait pu satisfaire plusieurs dettes qui l'accablent, et terminer ainsi sa cathédrale du Détroit.» (D'après M. Moreau.).

Ces derniers mots nous révèlent ce qui était peut-être la pensée de fond du zélé missionnaire: hâter l'affermissement de l'église catholique de Détroit de façon à assurer, le plus tôt possible, la présence d'un évêque dans cette métropole du Michigan. Avait-il des ambitions personnelles de ce côté? Sexagénaire en 1824, M. Richard, épuisé de travaux apostoliques, besognait beaucoup plus, semble-t-il, pour Dieu et le bien commun qu'en vue de ses intérêts particuliers. Sans compter que de désastreux incendies rendirent doublement difficiles ses entreprises d'églises à bâtir et d'écoles catholiques à organiser, au bénéfice de son peuple.

Libéré de sa charge de député, M. Richard consacra ses dernières forces à son œuvre paroissiale. C'est à ce moment, vers 1828, qu'il fonda chez lui une imprimerie et qu'il commença à publier le premier journal français et catholique des États-Unis, sous le titre: *L'Essai du Michigan*. Il en était à la fois le rédacteur, le typographe, le prote et le propagandiste.

Il tomba les armes à la main, le 13 septembre 1832, victime de son dévouement pastoral en faveur des malades atteints par une épidémie de choléra. Au lendemain de sa mort, en 1833, fut créé le diocèse de Détroit, avec Mgr Frédéric Résé comme premier évêque. Autre est le semeur, autre le moissonneur.

Pionnier du journalisme français aux États-Unis, seul prêtre qui ait siégé au Congrès de Washington, le sulpicien Gabriel Richard a droit à notre indéfectible admiration, à la reconnaissance de toutes les générations françaises en Amérique, y compris celle de 1950.

# Julien Dubuque

Deux grands fleuves enserrent de leurs bras puissants le pays de l'Iowa, au centre nord des États-Unis. Le Missis-sipi à l'est, le Missouri à l'ouest, déroulent leur long ruban couleur rouge ou brune, selon la teinte des boues voisines, avant de confondre leurs eaux dans l'état du Missouri, un peu en amont de la ville de Saint-Louis.

La fertile plaine de l'Iowa fait donc partie de l'ancienne Louisiane et fut d'abord explorée par des « voyageurs » français. La rivière des Moines, qui la traverse en diagonale avant de se souder au Mississipi, nous rappelle que des missionnaires français parcoururent aussi la contrée, au temps de l'Indien. La capitale de l'état est précisément la ville « Des Moines », au centre du pays. Un autre nom français, vers le nord-est, attire le regard: Dubuque. Il y a là, se mirant dans le Mississipi, une ville haute, splendidement située, centre archiépiscopal de la région. Elle porte le nom d'un Canadien qui fut son fondateur, héros quasi légendaire, dont l'aventure mérite d'être défendue contre l'oubli.

Julien Dubuque, ou Dubuc, naquit en 1762 à Saint-Pierre les Becquets, village du comté de Nicolet situé en face de Batiscan. Il appartenait à la quatrième génération canadienne d'une tige normande dont la souche au pays fut Jean Dubuque et Françoise L'Archevêque, mariés à Québec en 1668.

Que fut l'enfance de Julien Dubuque, au lendemain de la conquête, sur les bords du fleuve aux reflets changeants selon les heures et les saisons ? Quel rêve de vie aventureuse s'élabora lentement sous son front peu chargé de notions livresques ? Le moment venu, il fit comme beaucoup de jeunes gens de son temps et de sa trempe de caractère. Il

fit comme ses ancêtres normands partis de la Scandinavie. Il résolut de s'enfoncer dans l'inconnu de l'Ouest, immense pays à découvrir, à exploiter, où de puissantes compagnies de marchands de fourrures rendaient possible une vie de grand air et de complète liberté, sur les frontières mêmes de la vie indienne, au milieu d'Indiens à exploiter discrètement et intelligemment. Qui sait? Une fortune, un peu de gloire peut-être se trouve là-bas, au bout de la route?

Vers l'âge de vingt et un ans, Julien Dubuque partit pour l'Ouest, confiant en ses deux jambes solides, en ses deux bras infatigables sur l'aviron. Le « chant du Voyageur » rythma sa longue course: « C'est l'aviron qui nous mène! . . . » On atteint les Grands Lacs, on pénètre au lac Michigan. Voici deux postes français de vieille fondation: Michillimakinac et la Baie Verte. On y retrouve des Canadiens, on s'oriente, on prépare une nouvelle étape vers des régions obscures de l'intérieur, vers les rives de la Wisconsin. Nous connaissons de façon certaine la présence de Julien Dubuque à la Prairie-du-Chien, en 1785. Il y précéda d'une vingtaine d'années celui qui devait, un jour, en être comme le seigneur: Joseph Rolette.

D'autres voyageurs canadiens l'y avaient pourtant précédé lui-même. En fait, depuis plus d'un siècle, depuis les travaux d'établissement entrepris au fond du lac Supérieur par les deux frères Duluth (ville actuelle de Duluth), en 1679, tout le territoire du Wisconsin d'aujourd'hui était marqué de pistes françaises. On passait de la baie Verte au lac Winnebago par la rivière des Renards (tribu des Renards ou Outagamis). Le poste français de Fond-du-Lac (le nom est resté) existait, dès la fin du XVIIe siècle, à l'extrémité sud de ce lac Winnebago d'où l'on gagnait facilement la Prairie-du-Chien, par la rivière Wisconsin et ses affluents.

Un voyageur anglais de 1766, Carver, assure avoir trouvé trois cents familles à la Prairie-du-Chien, mais il n'indique pas la proportion de population blanche. Lorsque Julien

Dubuque y arriva, en 1785, les vieux habitants canadiens de l'endroit s'appelaient Michel Brisebois, Pierre Lapointe, Basile Giard, Augustin Augé, Félix Mercier. Ils vivaient de la culture d'un sol très fertile, pré naturel de dix milles carrés, sis au confluent de la rivière Wisconsin et du Mississipi. L'endroit, on le comprend, se prêtait admirablement au commerce des fourrures, et plusieurs de ces Canadiens servaient d'agents de liaison, d'interprètes entre les compagnies et les Indiens. Le clan des « Chiens », de la tribu des Renards, avait habité de temps immémorial ce plaisant coin de terre; il manifestait de la confiance aux Français qui l'avaient toujours bien traité.

Vis à vis du jeune Dubuque, la confiance des Indiens se doubla bientôt d'un sentiment d'admiration craintive, de dévouement total. Ce Canadien dépassait en puissance magique leurs meilleurs jongleurs. C'est Joseph Tassé qui nous l'assure: « Il fallut », dit-il, « peu de temps à Dubuque pour obtenir une influence étonnante sur les Sauvages. Familier avec toutes leurs superstitions, il sut, au moyen d'artifices ingénieux, de conjurations magiques, leur en imposer tellement qu'il devint pour eux une véritable idole. Son ascendant faisait même pâlir celui de leurs sorciers et jongleurs.»

Il y a quelque mystère dans la courte vie de Julien Dubuque. Seule la tradition orale nous a transmis les principaux faits de sa carrière, car aucune correspondance intime n'existe de lui. Il savait sans doute lire et écrire. Mais, à la fin du XVIIIe siècle, nul courrier régulier ne rattachait les solitudes de l'Ouest au pays laurentien. On partait à vingt ans, et toute une vie se passait sans retour au foyer paternel; pas de nouvelles de l'absent si ce n'est, en de rares occasions, par l'arrivée d'un voyageur pris de nostalgie, désireux de finir ses jours à l'ombre du clocher natal.

Loin des siens et pour toujours, Dubuque identifie donc sa vie à celle de ses nouveaux et crédules voisins de la rivière Wisconsin. Le nom même qu'on lui donne reste énigmati-

que. Les Indiens l'appellent la « Petite Nuit ». Est-ce une allusion à la courte taille d'un type au teint brun ? Ou plutôt, dans l'ordre moral, le nom a-t-il trait aux secrets impénétrables d'un sorcier ? Les deux ensemble, peut-être.

Les secrets de Dubuque ne manquent pas, on le comprend, de caractère pratique, car l'Indien est d'abord un réaliste. « L'une des causes de l'admiration des Sauvages pour Dubuque », écrit Tassé, « était que celui-ci possédait ou prétendait posséder un antidote contre le venin des serpents à sonnettes, qui infestaient tout le pays circonvoisin.» Plus que cela. Ce diable de petit Canadien ne craignait pas de prendre dans ses mains ces dangereux reptiles ; grâce à un langage mystérieux, à un sifflotement léger, le nouvel Orphée enchantait l'animal et le rendait totalement inoffensif. On comprend donc l'admiration des Indiens. Telle était leur confiance en Dubuque qu'ils le choisissaient comme arbitre de leurs différends et que ses décisions étaient sans appel.

L'occasion s'offrit bientôt au nouveau Salomon de tirer profit de son autorité morale sur les indigènes. Peu avant son arrivée au Wisconsin, la femme de Peosta, chef de la tribu des Renards, avait découvert, à une cinquantaine de milles en aval de la Prairie-du-Chien, du côté ouest du Mississipi, un riche gisement de plomb et de zinc. Mis en éveil, les Renards avaient ouvert le bon oeil, avec le résultat que tout ce littoral semblait garni de précieux filons. Mais leurs découvertes restaient impénétrables. L'Indien se montrait jaloux de garder pour lui seul le secret des mines cachées dans les entrailles de son territoire ancestral. C'était là un reste de son ancienne royauté absolue sur le Nouveau Monde.

Dubuque voulut savoir. Sans doute n'eut-il pas à poser beaucoup de questions. Lui, le confident du Grand Manitou, pouvait-il ignorer les secrets de la nature ? Quelques allusions bien placées, et tout devint clair. Aussitôt, il se

mit à l'œuvre en vue de s'assurer la propriété des précieuses mines qui garantissaient sa fortune. Ses démarches aboutirent à un Grand Conseil de la tribu des Renards, tenu à la Prairie-du-Chien le 22 septembre 1788, où un acte de concession en bonne et due forme lui fut délivré, qui lui cédait la propriété d'une étendue de sept lieues de front sur trois de profondeur, dans la région des mines. Voici le texte même du curieux document que conservent les archives fédérales des États-Unis:

« Copie du conseil tenu par MM. les Renards, c'est-à-dire le chef et les braves de cinq villages, avec l'approbation du reste de leurs gens, expliqué par M. Quinantotaye, député par eux en leur présence et en la nôtre, nous soussignés, savoir, que MM. les Renards permettent à Julien Dubuque, appelé par eux la Petite Nuit, de travailler à la mine jusqu'à ce qu'il lui plaira de s'en retirer, sans lui arrêter aucun terme. De plus qui lui vendent et abandonnent toute la côte, et contenu de la mine trouvée par la femme de Peosta, sans qu'aucun blanc ni sauvage ne puisse y prétendre sans le consentement de M. Julien Dubuque; et si en ce cas il ne trouve rien dedans, il sera maître de chercher où bon lui semblera, et de travailler tranquillement sans qu'aucun ne puisse le nuire ni porter aucun préjudice dans ses travaux. Ainsi nous, chefs et braves, par la voix de tous nos villages, nous sommes convenus avec Julien Dubuque, lui vendant et livrant de ce jourd'hui comme il est mentionné ci-dessus, en présence des Français, qui nous entendent et qui sont les témoins de cette pièce.

« A la Prairie-du-Chien, en plein conseil, le vingt-deux septembre 1788.
« Bapt. Pierre, sa X marque, témoin.
« A La Austin, sa X marque, témoin.
« Blondon de Quieneau, marque X de sa bague.
« Antagna.
« Joseph Fontigny, témoin.»

Voici donc un jeune homme parti du Québec avec son baluchon et sa bonne santé, devenu, à vingt-six ans, propriétaire de terrains miniers dans ce qui sera demain le comté de Dubuque dans l'Iowa, avec la ville de Dubuque comme centre industriel. Les choses se passent ainsi dans le royaume des fées. Julien Dubuque, qui ne doute de rien, se montre à la hauteur de sa fortune de conquistador. Chose incroyable: il réussit à faire travailler dans ses mines de plomb, non seulement les sauvagesses que leur sexe y destine,— selon la philosophie des Renards,— mais les Indiens eux-mêmes, ces braves qui ne se croient nés que pour la guerre et les festins! Notre petit homme est un grand magicien!

Ici, sur réflexion, nous inclinons à croire que Dubuque possédait un bon degré d'instruction, s'ajoutant à un merveilleux flair naturel. Aussi bien, un document existe, signé par lui, qui appuie cette opinion. Il s'insère dans les faits suivants.

Au traité de Versailles, en 1783, le gouvernement de Londres, en même temps qu'il reconnaissait l'indépendance des treize colonies américaines révoltées, rendit à l'Espagne la Floride et cette partie de l'ancienne Louisiane située à l'ouest du Mississipi. La concession de Dubuque, sur la rive occidentale du fleuve, ressortissait donc au gouvernement espagnol siégeant au Cabildo de la Nouvelle-Orléans. Il y a loin, sans doute, des bouches du Mississipi au domaine des Renards de l'Iowa! Mais un excès de prudence ne nuit jamais. Dubuque crut bon de présenter, en 1796, une pétition au gouverneur Carondelet, dans les termes suivants:

« Le très humble pétitionnaire de Votre Excellence, nommé Julien Dubuque, ayant fait une plantation sur la frontière de votre gouvernement, au milieu de la population indienne qui habite le pays, a acheté des Sauvages une étendue de terre, avec les mines qu'elle renferme, et grâce à sa persévérance, il a su surmonter tous les obstacles qui entraînaient à la fois tant de dépenses et de dangers. Après avoir éprou-

vé bien des contretemps, il est devenu le propriétaire paisible d'une étendue de terre située sur la rive ouest du fleuve Missisipi, à laquelle il a donné le nom de Mine Espagnole, en l'honneur du gouvernement auquel appartient la dite étendue de terre. Comme le lieu de sa plantation n'est seulement qu'un morceau de terre, et que les différentes mines qu'il a exploitées sont dispersées, et se trouvent chacune à une distance de plus de trois lieues, le très humble pétitionnaire de Votre Excellence vous prie de vouloir bien lui accorder la possession paisible des dites mines et terres . . .

« A défaut d'éloquence, je ne puis vous parler qu'avec la pure simplicité de mon cœur. Je prie le ciel de vous conserver et de vous accorder sa bienveillante protection.

« Je suis et serai toute ma vie, de Votre Excellence, le très humble, très obéissant et très docile serviteur.

« J. Dubuque.»

Nous ignorons si une main amie prêta son aide à la rédaction de ce placet. Nous aimons croire qu'il fut bien rédigé par Dubuque lui-même, dont le degré d'instruction, la délicatesse de sentiment nous apparaît fort remarquable. Le réponse fut favorable. Après avoir soumis la requête à Andrew Todd, qui détenait le monopole de la traite sur le Missisipi, le gouverneur Carondelet donna son assentiment, le 10 novembre 1796.

L'exploitation de la Mine Espagnole se poursuivit, se fit bientôt connaître à la ronde. Dubuque reçut d'intéressantes offres de collaboration ou d'achat. Il considéra, en 1804, celle qui lui vint de la part d'Auguste Chouteau, de Saint-Louis (fils de Pierre Chouteau qui fonda en 1764 la ville de Saint-Louis, avec Pierre Laclède). Le 20 octobre 1804, en la ville de « St-Louis des Illinois », Julien Dubuque, « minéralogiste », vendit à Auguste Chouteau, négociant domicilié en la dite ville, environ la moitié de sa propriété, soit 72,324 « arpents de terre en superficie ». Cela, moyennant

le somme de « dix mille huit cent quarante-huit piastres et soixante sols » qui fut versée séance tenante, ainsi qu'il appert au registre de Sieur Antoine Soulard, « arpenteur du territoire de la Louisiane ». Dubuque et Chouteau signèrent le contrat en présence des sieurs Marie-Philippe Leduc, greffier, Bernard Pratte et Manuel-Gonzalez Moro. Advenant la mort du vendeur, le reste de sa propriété devait échoir à Chouteau ou à ses héritiers : ce qui advint en effet, moins de six ans après.

L'affaire était sans doute bonne pour Dubuque, elle fut peut-être meilleure pour Chouteau. Dès 1807, ce dernier vendit à John Mullanphy, de Saint-Louis, la moitié de ce qu'il venait d'acheter, recevant quinze mille dollars en retour.

Une description de la Mine Espagnole, telle que vue en 1805, nous a été fournie comme suit par un voyageur anglais, John McCarthy: « A six milles du Mississipi, il y a une exploitation de mines de plomb dirigée par M. Dubuque, qui a sur les bords du fleuve un établissement fortifié. Les filons se trouvent sur une étendue de dix-sept lieues de longueur et d'une à trois en largeur. Le minerai donne à peu près 75 pour cent. M. Dubuque fond chaque année quarante milliers de livres de plomb en saumon.»

Le succès couronnait l'effort hardi et persévérant d'un Canadien chef d'entreprise, pionnier de l'industrie en terre américaine. Mais l'homme touchait déjà au terme de sa carrière.

La mort prématurée de Julien Dubuque, à quarante-huit ans, tout comme un certain côté de sa vie, reste enveloppée de mystère. On sait qu'il fut un chef, un meneur d'hommes, fin psychologue dans ses relations avec les Indiens. Il acquit sans doute une compétence technique dans le travail d'exploitation d'une mine. Où et comment le fit-il ? Quelle fut sa personnalité sociale ? Au milieu de ses durs travaux, de ses épreuves aussi sans doute, eut-il la consolation des

secours religieux procurés par le passage d'un missionnaire, à l'occasion ? Lorsque la mort « le surprit brusquement », comme dit Joseph Tassé, — ce fut le 24 mars 1810,— la pensée de l'éternité rayonna-t-elle sur son agonie ? Autant de questions insolubles.

Cette mort jeta la consternation parmi les Indiens qui perdaient leur meilleur ami. Les obsèques attirèrent la tribu entière, loin à la ronde. Les grands chefs se disputèrent l'honneur de porter la dépouille à sa dernière demeure, choisie et préparée par Dubuque lui-même au sommet d'une falaise escarpée, dominant de deux cents pieds le Mississipi. Chaque soir, pendant plusieurs années, une lampe du souvenir s'alluma sur son tombeau, gage de la fidèle reconnaissance indienne. Chaque année, à l'anniversaire de sa mort, la tribu faisait solennellement un pèlerinage du souvenir vers la haute falaise couronnée de sapins.

Avec le temps, le nom de Dubuque entra graduellement dans la légende, et sa tombe originale attira même des touristes. George Catlin, qui la visita en 1840, nous en a laissé une description. « Le tombeau de Dubuque », dit-il, « est un lieu célèbre sur les bords du Mississipi . . . Le pionnier s'établit au pied de cette énorme falaise, sur le sommet de laquelle il érigea le tombeau qui devait recevoir son corps, puis il plaça une croix sur sa tombe avec sa propre inscription. Après sa mort, son corps fut mis dans le tombeau à sa demande, ou plutôt exposé avec apparat, car il était recouvert d'un linceul seulement, sur une grosse pierre plate . . . On y jette un coup d'œil à travers un grillage. »

Au moment où Catlin visitait l'historique falaise, la ville de Dubuque, née officiellement en 1833 (la même année que Chicago), possédait déjà son premier évêque: Mgr Mathias Loras, un Lyonnais comme ses deux collègues: Mgr Portier et Mgr Chanche, évêques de Mobile et de Natchez, à l'extrémité sud de la Louisiane ancienne. Mgr Loras avait pris possession de son siège en 1837. Ajoutons qu'aujour-

d'hui, la belle ville de Dubuque est un centre archiépiscopal qui rayonne sur les diocèses suffragants de Des Moines, Sioux City, Davenport, Cheyenne, Grand Island, Lincoln et Omaha, dans les états de l'Iowa, du Nebraska et du Wyoming.

Sur une population totale de 2,600,000 âmes, l'état de l'Iowa compte présentement 50,000 descendants de Français. On dit qu'ils se souviennent de leurs origines.

---




Joseph Rolette

# Joseph Rolette

---

Ils ne manquent pas de pittoresque, les vieux noms français semés, comme autant de fleurs jolies, parmi les villes et villages du Wisconsin, au sud du lac Supérieur: Eau-Claire, Marinette, Fond-du-Lac, Racine, Portage, Juneau, Platteville, Baie-Verte . . . Cette dernière, à la vérité, s'est muée en Green Bay, et le souvenir des premiers explorateurs français s'efface trop facilement des rivages des lacs Michigan et Supérieur: depuis Milwaukee fondée par Salomon Juneau, en remontant jusqu'à Superior, ville née à l'extrémité occidentale du lac Supérieur, des premiers travaux de Jean-Baptiste Lefebvre.

Pourtant, sur la frontière sud-occidentale du Wisconsin, au confluent du Mississipi et de la rivière Wisconsin, le nom prosaïque de Prairie-du-Chien se détache encore, au sud de la ville de La Crosse. Il évoque l'ancienne tribu indienne des « Chiens », branche de la grande famille des Sioux, qui possédait ces prés fertiles. Si nous croyons au mérite des fondateurs, ce nom doit aussi nous rappeler le souvenir d'un fils remarquable du Canada français, qui en fut le pionnier.

Joseph Rolette, né à Québec en 1781, appartenait à une famille aisée; une douce vie bourgeoise s'offrait à lui, entre la citadelle et le séminaire où il fit un cours d'études complet. On espérait le voir revêtir la soutane. Il se sentait plutôt des aptitudes pour la mer et les expéditions lointaines, même lorsque son père s'y opposait par le « cachot » au pain et à l'eau. Une fugue manquée, à bord d'un vaisseau en partance pour l'Europe et qui revint déposer son rat de cale au quai de Québec, fit comprendre à la famille qu'elle ne retiendrait pas longtemps, malgré lui, le jeune aventurier.

Il quitta Québec à vingt-deux ans, en 1803, pour essayer d'un commerce à Montréal. Au bout de deux ans, la nostalgie de l'inconnu et l'appât d'une fortune rapide le poussèrent à Détroit. Alléché par les promesses d'un traiteur écossais, Murdoch Cameron, alors résident au Lac-qui-Parle, dans le Minnesota, Rolette pénétra plus avant dans la forêt grouillante de bêtes à fourrures. A pied ou en canot, il atteignit, en 1806, la Prairie-du-Chien où aboutissaient ces deux grands « chemins qui marchent »: le Mississipi et le Wisconsin. C'était l'endroit de traite par excellence comme le furent, pour les mêmes raisons de rencontre des eaux, les postes de Saint-Jean au Nouveau-Brunswick, de Tadoussac, des Trois-Rivières et de Montréal.

Joseph Rolette devait passer sa vie à la Prairie-du-Chien et y faire une fortune comme traiteur à son compte personnel. Il y épousa, dès 1807, une orpheline de quatorze ans, Marguerite Dubois, dont le père, un Canadien coureur des bois de l'Ouest, avait été assassiné par un Indien. La jeune fille avait été élevée par Julien Dubuque, autre Canadien fondateur, à soixante milles de la Prairie-du-Chien, d'une ville de l'Iowa qui a gardé son nom.

A défaut de prêtre, le mariage de Joseph Rolette eut lieu devant quelques témoins qui étaient ses compagnons de traite. La jeune femme succomba à la tuberculose à vingt-quatre ans, au début de l'année 1817. Trois mois après sa mort, le 23 avril 1817, un religieux Trappiste, le Père Joseph Dunand, visita pour la première fois la Prairie-du-Chien et suppléa aux cérémonies du baptême des trois filles de Rolette: Émilie, Élisabeth et Henriette. Deux ans après, le pionnier se remaria à une « Américaine », miss Jane Fisher. Mariage politique? Le pays de l'Ouest glissait de plus en plus sous la coupe des garnisons de l'Oncle Sam, et Rolette profita sûrement des relations sociales que lui valut son nouveau statut matrimonial. Trois autres enfants lui naquirent: Joseph, Virginie et Frédéric.

Joseph Rolette ne fut pas seulement un habile commerçant, un industriel ingénieux, le pionnier de la navigation sur les lacs et les fleuves de l'Ouest. Il mérita de plus le beau titre de « père de l'agriculture » au Wisconsin. Propriétaire d'un immense domaine, il faisait cultiver mille acres de terre et possédait de nombreux troupeaux. Il savait recevoir avec honneur les personnages civils ou religieux de passage en son pays. C'est ainsi qu'en juillet 1839, il eut la joie d'accueillir Mgr Loras, premier évêque de Dubuque depuis deux ans. Le prélat nous a laissé quelques notes de cette visite.

« La Prairie-du-Chien, dit-il, est un village français composé d'environ mille habitants; il appartient au diocèse du Détroit. Point d'église, point de prêtre. On nous conjura d'y passer quelques jours: une telle demande pouvait-elle être refusée? Après douze jours d'instruction . . ., nous avons été assez heureux pour baptiser 25 catéchumènes, bénir 20 mariages, administrer la sainte communion . . . et donner la confirmation à 52 personnes: enfin, placer solennellement la première pierre d'une église qui aura cent pieds sur cinquante.»

Notons en passant que la Prairie-du-Chien, fort distante de la ville de Détroit, se trouve à une soixantaine de milles seulement de Dubuque, ville située sur la rive opposée (rive ouest) du Mississipi. En 1839, l'évêque de Détroit était Mgr Frédéric Résé, premier titulaire de ce siège depuis six ans. Il eut comme coadjuteur et administrateur du diocèse, à partir de 1841, Mgr Pierre-Paul Lefebvre, qui garda les rênes jusqu'à sa mort, en 1869.

Après avoir logé chez lui Mgr Loras, Joseph Rolette se fit avec joie l'insigne bienfaiteur de la paroisse naissante, dédiée à saint Gabriel (elle appartient aujourd'hui au diocèse de La Crosse). Rolette donna l'emplacement de l'église, il combla de ses aumônes le premier prêtre domicilié à la Prairie-du-Chien: l'abbé Joseph Cretin qui devint, en 1851, premier évêque de Saint-Paul, au Minnesota.

Quelle était la personnalité de Joseph Rolette ? L'historien des *Canadiens de l'Ouest*, Joseph Tassé, nous fournit quelques précisions. « Il était de taille moyenne », dit-il. « De frêle qu'il était d'abord, il devint avec les années fort robuste. Ses yeux étaient bleus, grands et d'une expression pleine de douceur, sans manquer d'énergie. Sa tête était remarquablement belle, et un artiste américain en fut tellement frappé qu'il demanda à Rolette la permission de faire son portrait.»

Le biographe ajoute: « Rolette conserva toujours dans son langage et dans sa correspondance une teinte classique, que le milieu peu littéraire où il s'agitait ne put faire disparaître. Sa correspondance, tenue indifféremment en français ou en anglais, décèle un esprit vif et une intelligence bien cultivée. Dans ses dernières années, il aimait revoir les livres qui avaient fait l'objet de ses premières études. Un volume d'Horace lui étant un jour tombé sous la main: « Voilà », dit-il vivement, « un vieil ami que je n'ai pas revu depuis longtemps! »

Son prestige était grand sur les tribus indiennes de l'Ouest. A tel point que les Sioux l'avaient surnommé *Shéo* — « le roi ».

Le valeureux pionnier mourut d'apoplexie, à soixante et un ans, le 1er décembre 1842. Il repose dans le cimetière catholique de la Prairie-du-Chien, à côté de sa première femme et de plusieurs de ses enfants. Ajoutons que son fils Joseph, né de la seconde femme et surnommé le « roi de la frontière », joua le même rôle de pionnier et de chef à Pembina, dans le Dakota-Nord, près de la frontière du Manitoba. Son mariage avec Angélique Jérôme, descendante d'une ancienne famille française de Saint-Louis (Missouri), fut béni par le Père Taché (futur Mgr Taché), en 1845. Joseph Rolette, fils, fut député du district de Pembina à la première législature du Minnesota, en 1852 (le Dakota ne fut détaché que plus tard du Minnesota). Les deux premiers députés du

district de Pembina, Joseph Rolette et Antoine Gingras, se rendirent à Saint-Paul, pour la première assemblée des Chambres, dans un traîneau à chiens.

Souhaitons que les années actuelles, qui marquent le centenaire de tant de féconds labeurs accomplis par les pionniers canadiens de l'Ouest, marquent aussi un renouveau de notre gratitude envers ces courageux semeurs du verbe français et de la foi chrétienne. Souhaitons que l'œuvre des pionniers se prolonge par la fidélité de leurs fils!

---

# Jacques Porlier

---

La vie de grand air et de large liberté qui était celle du rabatteur et du marchand de fourrures de l'Ouest, au temps des pionniers, n'attira pas seulement là-bas le jeune aventurier canadien sans ressources matérielles et sans études, riche de sa seule endurance physique et de sa belle santé. On comptait aussi, parmi les traiteurs canadiens de la région des Grands Lacs et de la Rivière-Rouge, plus d'un ancien élève des séminaires de Québec et de Montréal. Jacques Porlier, le sujet du présent crayon historique, fut de ce nombre.

Porlier, nom parisien transplanté de bonne heure au Canada, ne semble pas s'y être beaucoup multiplié. Nous connaissons un groupe de Porlier (les Acadiens disent *une talle*) en Gaspésie méridionale. On dit qu'un autre groupe assez important existe du côté du Michigan et du Wisconsin. La ville de Montréal, ce tableau synoptique des noms français du Canada, n'en renferme pas un grand nombre.

L'ancêtre, Claude Porlier, né en 1652 dans la paroisse de Saint-Séverin à Paris, épousa à Québec, à trente ans, Marie Bissot. Il s'occupa de commerce et mourut jeune, en 1689. C'est par son fils Claude-Cyprien-Jacques, né à Québec en 1683, que le nom s'établit définitivement. Ce chef de la deuxième génération épousa à Lachine, en 1719, Angélique Cuillerier; il fut marchand à Montréal, où il décéda en 1744. L'un de ses fils fut l'abbé Pierre-Antoine Porlier, ordonné en 1748, curé à Sainte-Anne de la Pocatière pendant trente ans (1749-1778), et qui mourut curé de Saint-Ours (Richelieu) en 1789. L'abbé François-Pascal Porlier, qui fut curé à Terrebonne de 1829 à 1846, se rattachait à la même branche familiale.

Un frère de l'abbé Pierre-Antoine Porlier, nommé Charles, marié à Geneviève Lambert, eut un fils, Charles-Alexis, né en 1754, qui réalisa, le premier de la famille apparemment, l'idée d'aller « faire sa vie » dans l'Ouest. On le trouve un jour « garde-magasin du Roi », à Détroit, et il porte dans l'histoire le nom de Porlier dit Vincennes, au souvenir sans doute du poste français de Vincennes dans l'Indiana. Nous ignorons le lien exact de parenté qui rattachait Charles-Alexis Porlier au héros de la présente étude. Il semble, en tout cas, que sa présence et son rôle, là-bas, exercèrent une influence sur l'orientation de la vie de Jacques Porlier.

Ce dernier naquit à Montréal en 1765, au lendemain de la conquête. Il fréquenta le séminaire des Sulpiciens, il y puisa une solide instruction et commença même l'étude de la théologie. Faute de vocation il coupa court et, comme beaucoup de Porlier, s'adonna au commerce.

C'est à l'âge de vingt-six ans, en 1791, que Jacques Porlier, probablement en quête d'une fortune plus rapide, prit le chemin de l'Ouest. Sans doute connaissait-il d'avance un autre pionnier plus âgé que lui, parti depuis plusieurs années: Charles Réaume, né à Laprairie en 1752, beau-frère de Simon Sanguinet, riche marchand de Montréal. Réaume vivait au pays des Grands Lacs depuis une douzaine d'années, type de l'aventurier sans crainte ni souci. Jacques Porlier le rejoignit au pays de la Baie Verte, dans le Wisconsin septentrional. Cette rive occidentale du lac Michigan avait été explorée, depuis déjà un demi siècle, surtout par Augustin Langlade et son fils Charles. Ce dernier fut, vers 1745, le premier à se fixer de façon permanente sur le site de la ville actuelle de Green Bay. Réaume et Porlier travaillèrent ensemble une couple d'années, aux ordres du gendre de Charles Langlade: Pierre Grignon, autre pionnier de l'époque de 1780. Le jour, Jacques Porlier trafiquait avec les Indiens, s'efforçant d'obtenir les plus belles fourrures de renard, de vison ou de rat musqué, contre quelques menus articles de verroterie. Le soir, à la clarté

des chandelles, il donnait des leçons d'écriture, de lecture ou de calcul aux enfants de Pierre Grignon et de Domitille Langlade. C'est lui qui enseigna le rudiment au jeune Augustin Grignon, futur mémorialiste de la carrière de son grand-père Charles Langlade et historiographe des débuts du Wisconsin.

Jacques Porlier fut incontestablement le premier instituteur de l'état du Wisconsin. Le titre est noble et beau. Il mérite à son détenteur le respect et la reconnaissance des générations successives. Nous, Français d'Amérique, nous ne pouvons oublier que l'école du soir, au foyer de Pierre Grignon, se faisait exclusivement en français, et que les souvenirs livresques auxquels Jacques Porlier faisait appel remontaient au séminaire sulpicien de Montréal. Qui pense à ces choses, aujourd'hui, dans le beau et prospère pays du Wisconsin ?

Dans l'hiver de 1793, Jacques Porlier, satisfait des conditions de vie que lui offrait sa nouvelle patrie, résolut d'y fonder un foyer. Il épousa Marguerite Grésie, fille d'un Français traiteur. Plusieurs enfants naquirent de cette union. Le mieux connu est l'aîné, Jean-Jacques, qui prit une part active aux mouvements militaires de la campagne de 1812-1814, comme lieutenant dans la compagnie du capitaine anglais Pohlman.

L'un des amis et protecteurs de Jacques Porlier, au début de son entreprise de commerce personnel, fut le traiteur anglais Robert Dickson, établi à la Prairie-du-Chien, dans la partie sud-ouest du Wisconsin. Colonel au service de l'Angleterre pendant cette guerre anglo-américaine de 1812-1814, Dickson compta Porlier parmi ses meilleurs auxiliaires, dans sa tentative de chasser les Américains du territoire des Grands Lacs. Il obtint quelques succès. Mais le traité de Gand de 1814, suivi de la convention Rush-Bagot de 1817, assura aux États-Unis la possession définitive de ces riches territoires explorés d'abord par des pionniers canadiens.

La belle réputation de droiture et de parfaite intégrité dont jouissait Jacques Porlier au pays des Grands Lacs, réputation accrue par sa culture d'esprit, l'avait fait désigner au double poste de capitaine de milice et juge de paix de la Baie Verte, au temps du gouverneur George Prevost. Le changement d'allégeance s'opéra sans heurt ni difficulté considérable. Les Américains avaient besoin, pour se protéger contre les astucieux Indiens, de l'influence des Canadiens fixés au pays. Le comté de Brown ayant été constitué au fond de la baie Verte en 1819, Jacques Porlier, déjà enseigne de milice sous l'autorité américaine, fut nommé, en septembre 1820, au poste important de juge en chef de ce nouveau comté. A ce titre, et à la satisfaction générale — ce qui n'est pas peu dire ! — il administra la justice, tant au civil qu'au criminel, pendant une quinzaine d'années. Il résigna ses fonctions en 1836, lorsque fut régulièrement organisé le territoire du Wisconsin destiné à devenir un état de l'Union en 1848.

Notons que d'autres Canadiens de l'Ouest, jouissant d'une autorité morale sur les tribus indiennes, furent revêtus de la dignité judiciaire, à des degrés divers, dans le vaste territoire du Wisconsin. On peut mentionner Joseph Rolette, François Bouthillier, Michel Brisebois, Nicolas Boivin et ce Charles Réaume qui, après avoir aidé les premiers pas de Jacques Porlier dans l'Ouest, termina sa carrière un peu extravagante par une mort solitaire dans sa cabane, à soixante-dix ans, en 1821.

L'historien des *Canadiens de l'Ouest*, Joseph Tassé, nous fournit une liste des principaux habitants canadiens de la Baie Verte, au temps de Jacques Porlier. On aimera peut-être la retrouver ici. Nommons Louis Gravel, Barthélemy Chevalier, M. Duchesneau, Pierre Chalifou, Jacques et Nicolas Viau, Pierre Charbonneau, Alexandre Gariépy, Louis Beaupré, Prisque Huot, Joseph Ducharme, Jean-Baptiste Langevin, Amable Normand, Jean-Baptiste Lavigne, Augustin Bonneterre, Joseph Boucher, Antoine Le-

bœuf, Augustin Thibeau, Louis Bourdon, Alexandre Dumont, Georges Fortier, Jean-Baptiste Laborde, Amable Durocher, Jacques Lécuyer, Basile Larocque, Dominique Brunet, Joseph Jourdain, Pierre Brunet, Pierre Grignon, Pierriche Grignon, Charles Grignon, Louis, Augustin et Jean-Baptiste Grignon. Vers 1812, le poste de la Baie Verte groupait environ 250 âmes. (Voir *Les Canadiens de l'Ouest,* I, 87).

Quelle était la situation morale et religieuse de cette petite société canadienne intégrée dans le grand tout américain ? Un mot de l'abbé Bonduel, missionnaire français, éclaire quelque peu la question. Il écrit de Détroit, en 1834 :

« La Baie Verte, située à l'ouest du lac Michigan, est un des lieux qui avaient le plus souffert du départ des Jésuites. Les catholiques de cette petite colonie française demeurèrent quelquefois des dix, vingt et trente ans sans voir de prêtre. Cependant quelques personnes pieuses eurent un soin particulier d'y faire instruire les enfants dans la doctrine chrétienne, et la foi s'y conserva intacte jusqu'au temps où Mgr Fenwick leur donna un prêtre catholique en récompense de leur zèle.»

Nous croyons que Jacques Porlier fut des premiers parmi ces « personnes pieuses » à s'occuper de l'instruction chrétienne de la jeunesse de la Baie Verte, avant l'arrivée d'un premier prêtre résident, vers 1822, année où Mgr Fenwick devint premier évêque de Cincinnati, chargé du soin d'un immense territoire.

Un observateur américain, Henry Baird, qui séjourna à la Baie Verte à partir de 1824, nous a laissé un tableau de la localité et du caractère de ses habitants en très grande majorité d'ascendance française. « A part les familles des officiers qui logeaient au fort Howard, il n'y avait à la Baie Verte », dit-il, « que sept ou huit familles américaines. Le caractère des habitants était un mélange de civilisation et de simplicité primitive. Ils alliaient la politesse et la gaieté

6

des Français à l'insouciance et l'imprévoyance des indigènes. Hospitaliers, jouissant du présent sans se préoccuper de l'avenir, se contentant de peu, sachant trouver d'agréables amusements dans la danse et les courses de chevaux, ils éprouvaient certainement plus de bonheur et de satisfaction que la génération actuelle, si affairée, si préoccupée des moyens de faire de l'argent de tout. Ces colons formaient une classe d'hommes aujourd'hui entièrement disparue, mais qui mérite d'être inscrite aux pages de l'histoire comme celle des véritables et premiers pionniers du Wisconsin. Plusieurs d'entre eux ont laissé des descendants, et les noms des Langlade, des Juneau, des Grignon, des Porlier et autres, rappelleront cette ancienne race de colons, longtemps après que la génération actuelle aura disparu.» (*Les Canadiens de l'Ouest*, I, 140).

Joseph Tassé ajoute que « le juge Porlier était de taille moyenne, et ses manières affables le faisaient aimer de tous ceux qui le connaissaient. Il laissa un nom intact et une mémoire respectée. Il sut remplir tous les postes de confiance auxquels il fut appelé, avec intelligence, avec intégrité . . . Tel était son désir de bien interpréter la loi, qu'il traduisit de l'anglais en français les Statuts refondus du territoire du Michigan. La Société historique du Wisconsin conserve soigneusement ce manuscrit, ainsi que beaucoup d'autres documents et une grande partie de sa correspondance, qui était presque toute écrite en français.» En fait, les *Porlier Papers*, reliés en plusieurs volumes, composent une partie précieuse des archives d'état du Wisconsin.

Jacques Porlier mourut à soixante-quatorze ans, à la Baie Verte, le 12 juillet 1839, après une courte maladie. Sa femme lui survécut cinq ans. Son fils aîné, Jean-Jacques, eut une nombreuse famille. Un autre de ses fils, Louis, gendre d'Augustin Grignon, contribua à propager le nom de Porlier au pays des Grands Lacs.

# Jean-Baptiste Beaubien

---

Nul doute qu'un record de transformation rapide, en quatre générations d'hommes, a été atteint par un certain point du globe sis au fond du lac Michigan, qui se nomme aujourd'hui Chicago. Un marécage, une eau croupie et malodorante, que rappelle le nom même de la place (le mot indien *Chicagou* signifiait « marais stagnant »), ce fond de lac vide, insignifiant, s'est transformé en une ville trépidante, peuplée de quatre millions d'âmes. Prodige de vitalité audacieuse. L'Américain de l'Illinois a de quoi s'enorgueillir d'une réalisation qui touche au pouvoir merveilleux des fées bienfaisantes!

L'Américain de l'Illinois, ambitieux et optimiste, un tant soit peu jaloux de la prépondérance prolongée d'une ville de l'Est qui s'appelle New-York, l'Américain du *Middle West* à la fois rural et industriel garde-t-il souvenir, dans le tourbillon du XXe siècle, des humbles pionniers français de son pays ? Le citadin de Chicago qui déambule sur le boulevard Michigan en contemplant la ligne splendide des édifices de sa métropole, a-t-il une pensée pour la cabane de bois rond qui s'y trouvait isolée vers 1820 ?

Nous-mêmes, Français du Canada, proches parents des hardis pionniers de l'Ouest américain, des fondateurs de maintes villes orgueilleuses de leur moderne prospérité, que savons-nous de Jean-Baptiste Beaubien et de sa famille, pionniers de Chicago ? Que savons-nous de leurs travaux de fondateurs sur le site de la reine des Lacs d'aujourd'hui, autour de l'ancien fort Dearborn dont le nom reste attaché à la gare Dearborn qui accueille le voyageur parti de Montréal ?

Puissent les présentes notes, dans leur raccourci, éveiller un souvenir en faveur de méritants ouvriers du XIXe siècle! La reconnaissance n'a jamais appauvri personne et, dans cette matière, l'excès n'est pas à redouter. On dit même que la culture de ce sentiment délicat reste un excellent moyen d'embellissement de sa propre personnalité. Au niveau du *national*, la reconnaissance se confond avec un autre sentiment ennoblissant qui s'appelle la vertu de patriotisme.

* * *

On sait que le nom de Beaubien n'est pas venu de France: il est de frappe canadienne. Le premier Canadien qui se le donna, Michel Trottier *de Beaubien*, seigneur de la Rivière-du-Loup (Louiseville), voulut sans doute exprimer, par cette addition à son patronyme, la légitime fierté d'un attachement à la terre et à l'agriculture qui fut la marque de sa descendance. Petite « noblesse » terrienne, non moins méritante qu'une autre, que mit en vedette, vers 1891, l'honorable Louis Beaubien, ministre de l'Agriculture à Québec dans le gouvernement De Boucherville.

Le premier de la lignée au pays, Jules Trottier, né au bourg d'Igé dans le Perche, en 1590, et venu aux Trois-Rivières vers 1646, avait fait la traversée de l'Atlantique avec sa femme, Catherine Loyseau, et deux jeunes enfants. Un troisième leur naquit au lendemain de cette épreuve de quatre ou cinq semaines. Leur fils Antoine, qui signa Trottier des Ruisseaux, épousa Catherine Lefebvre, sœur de Jacques Lefebvre qui fut le premier seigneur de la baie Saint-Antoine (Baie-du-Febvre). Antoine Trottier des Ruisseaux, dit Pombert, marchand à Batiscan, eut onze enfants dont Michel, que nous avons mentionné plus haut.

Seigneur de Louiseville, Michel Trottier de Beaubien épousa aux Trois-Rivières, en 1700, Agnès Godefroy de Linctot, et en secondes noces, en 1714, Thérèse Mouet de Moras. Trois ans plus tard, la famille acquit un domaine

sur la rive sud du fleuve, soit l'île Moras dans la rivière Nicolet. Ce fut l'origine des Beaubien du pays de Nicolet et de la Baie-du-Febvre, ancêtres directs des Beaubien de Montréal et d'Outremont. Pierre Beaubien, qui fut médecin à Montréal et père de l'honorable Louis Beaubien, était né à la Baie-du-Febvre en 1796; sa mère s'appelait Jeanne Manseau. Le docteur Pierre Beaubien s'éteignit à 85 ans, en 1881, dans son manoir d'Outremont où mourut aussi, l'année suivante, sa femme Justine Casgrain. Le regretté Joseph Beaubien fut son petit-fils, né à Montréal en 1865, fils de l'ancien ministre de l'Agriculture qui était en même temps député de Nicolet, la terre ancestrale.

Il est temps de dire que Jean-Baptiste Beaubien, sujet de la présente étude, n'appartenait pas, du moins du côté paternel, à la tige percheronne des Trottier. Son ancêtre paternel au Canada se nommait René Cuillerier, né en 1640 à Clermont, près de La Flèche, dans le Maine. René Cuillerier épousa Marie Legault à Montréal, en 1665, et seize enfants leur naquirent. L'un d'eux, Jean, né en 1670 et établi marchand à Montréal, entra dans la famille des Trottier en épousant à Batiscan, en 1696, Catherine, sœur de Michel Trottier de Beaubien. L'un de leurs enfants, Jean-Baptiste Cuillerier dit Beaubien, né à Montréal en 1709, fut le premier de la famille à prendre le chemin aventureux de l'Ouest et à faire rayonner là-bas, dans l'immense solitude, le nom canadien de Beaubien qu'il adopta définitivement.

L'Ouest, au dix-huitième siècle, ne comptait guère qu'un poste français de quelque importance: le *Détroit*, situé entre les lacs Huron et Érié, sorte de clé naturelle contrôlant la grande Mer intérieure qui alimente le fleuve Saint-Laurent. Dès 1701, Lamothe-Cadillac avait établi là le fort Pontchartrain et acquis le titre de fondateur « officiel » de la grande ville future. Mais ni lui ni ses successeurs immédiats, Noyelles et Saint-Ours Deschaillons, ne réussirent à faire du Détroit primitif autre chose qu'une chétive bourgade, un abri destiné à la traite des pelleteries avec les tribus

environnantes, surtout les Miamis. S'il faut en croire un ancien curé du Sault-au-Récollet, l'abbé Charles-Philippe Beaubien, qui publia en 1914 une étude généalogique sur sa famille ancestrale, le mérite du véritable peuplement de Détroit reviendrait à son parent Jean-Baptiste Cuillerier dit Beaubien. « Il faut considérer Jean-Baptiste Cuillerier comme le vrai fondateur de la ville », affirme-t-il à la page 95 de son *Écrin d'amour filial.* « Il s'y fixa vers 1740 et décida un bon nombre de parents et d'amis à le suivre. Bientôt le nom de Beaubien reparut et fut donné à une des principales avenues de la ville...»

Celui que nous appellerons Jean-Baptiste Beaubien *le Vieux* se maria à Détroit, le 26 janvier 1742. Il épousa Marie-Anne Barrois, qui appartenait à la famille d'un des compagnons de Lamothe-Cadillac, au temps de la fondation du poste. Trois fils et quatre filles naquirent de cette union. L'un des fils, nous ignorons lequel, devint le père du fondateur de la ville de Chicago, qui porta le nom de Jean-Baptiste Beaubien comme son grand-père. Joseph Tassé, l'historien des *Canadiens de l'Ouest*, croit que Jean-Baptiste Beaubien *le Jeune* naquit à Détroit vers l'an 1785. C'est la carrière de ce dernier qu'il nous reste à retracer.

La chronique est muette sur ses années d'enfance et de jeunesse. Qu'était sa place natale en 1785 ? Depuis vingt-cinq ans, depuis que le major Robert Rogers, au nom du gouvernement anglais, avait pris possession de Détroit, la population ne s'était accrue que par la fécondité naturelle des foyers. Des deux côtés de la rivière Détroit, sur un espace de huit milles de longueur, environ 2,000 colons français, peut-être, vivaient d'agriculture, de pêche, de commerce des fourrures avec les Indiens. Plusieurs des principaux habitants et bon nombre de jeunes gens, réclamés par les dernières campagnes de 1759-60, étaient restés au pays de Québec ou de Montréal. Le dernier commandant de Détroit, François-Marie Picoté de Belestre, avait, lui aussi, élu domicile à Montréal. Notons en passant que ce

fonctionnaire se trouvait apparenté aux Beaubien de l'Ouest. Son père, François Picoté de Belestre, commandant à Détroit (où il mourut en 1729), avait épousé, en 1712, Catherine Trottier de Beaubien, veuve de Jean Cuillerier et mère de Jean-Baptiste Beaubien le Vieux.

Ce fut le sulpicien français Gabriel Richard, curé de Détroit et Vicaire général du Michigan-Wisconsin à partir de 1798, qui affermit la foi catholique de l'adolescent Jean-Baptiste Beaubien. Puis survint la guerre anglo-américaine de 1812-14. Le pays-frontière des Grands Lacs, cédé à regret par l'Angleterre en 1783, devint le théâtre d'une lutte armée sur terre et sur mer. Jean-Baptiste Beaubien, jeune homme de vingt-huit ans, trouva en 1813 la première occasion de figurer dans l'histoire. Voici comment Joseph Tassé raconte le fait:

« Profitant du départ des troupes régulières (américaines), les Indiens se livraient depuis quelque temps à des déprédations considérables sur les propriétés des habitants de Détroit et de la campagne environnante, lorsque le général Cass invita tous les jeunes gens de l'endroit à se former en corps sous son commandement, afin de repousser ces audacieux maraudeurs. Cet appel ne fut pas fait en vain. Bon nombre s'armèrent de tous les instruments de guerre qu'ils purent trouver: carabines, fusils, épées, casse-tête, et enfourchèrent les rares chevaux qui restaient en ville. Cette troupe de cavaliers était presque toute composée de Canadiens, entre autres des suivants: le juge Morin, le juge Conant, le capitaine François Sicotte, Lambert Beaubien, Jean-Baptiste Beaubien, Louis Morin, Lambert Laforce, Joseph Riopel et Benjamin Lucas. Ils firent une véritable battue dans les bois voisins. Les sauvages s'enfuirent à leur approche mais ils purent voir, du haut des collines environnantes, la fumée de leurs villages en cendres... Ces énergiques représailles inspirèrent une terreur salutaire aux assaillants, et on n'eut plus à se plaindre d'eux par la suite.» (*Les Canadiens de l'Ouest*, II, 84.)

La paix générale une fois rétablie, une vaste perspective d'avenir s'ouvrit aux pays de l'Ouest favorisés de tant d'avantages naturels: terre arable, forêts, mines, pouvoirs d'eau,—aiguillonnés au surplus par le sentiment de l'indépendance totale, d'une jeune Patrie à agrandir et à fortifier par le développement d'une Nation libre, la « nation américaine »! Rêves de grandeur, de puissance conquérante! Et d'abord, la nature à conquérir, à dominer, à exploiter dans ses ressources les plus directement accessibles.

La première ou, du moins, la plus enrichissante de ces ressources naturelles, vers 1815, était toujours le vieux trafic de la fourrure précieuse, trafic poursuivi depuis deux siècles à l'aide du flair, de l'adresse et du contentement facile de l'Indien trappeur et chasseur. L'appel de la fortune rapide invitait le jeune homme robuste, intrépide et ambitieux, à pénétrer plus avant dans la forêt vierge, grouillante de gibier à fourrure, tout en se gardant un contact avec la civilisation par le choix d'un site au bord de l'eau pour la cabane et, à côté, l'entrepôt des pelleteries dont on chargera les canots.

Telle fut la démarche décisive de Jean-Baptiste Beaubien à trente ans. Laissant derrière lui la petite ville croissante de Détroit, il se dirigea vers l'ouest. A pied à travers l'état actuel du Michigan ? En canot par les lacs Huron et Michigan ? Nous l'ignorons. Après des mois de voyage solitaire coupé par des pauses chez les Indiens familiers, il atteignit l'embouchure de la rivière Milwaukee, sur le bord occidental du lac Michigan, et s'y arrêta. Il y trouva un Canadien « voyageur », Alexandre Laframboise, qui devait le suivre plus tard à Chicago. Beaubien passa une couple d'années sur le site de la future ville de Milwaukee où Salomon Juneau, arrivant en 1818, relèvera ses traces. L'ambitieux prospecteur cherchait mieux encore. Continuant à descendre la rive ouest du lac Michigan, Beaubien s'arrêta finalement au poste indien de Chicagou que les sources de la rivière des Illinois, à faible distance, mettaient en relation

directe avec le Mississipi. L'endroit lui parut à souhait pour la réalisation d'un rêve de fortune rapide: il y planta sa tente. Peut-être savait-il que l'y avaient précédé, en septembre 1673, Jolliet et Marquette revenant de leur découverte du Mississipi et rentrant au Canada par la rivière des Illinois. (Au départ, ils avaient atteint le grand fleuve par la rivière Wisconsin, qui débouche à la Prairie-du-Chien.)

Au moment où Jean-Baptiste Beaubien dressait à Chicago sa fruste cabane, une seule habitation y marquait la présence de l'homme blanc: le fort Dearborn, bâti en 1804 par le gouvernement américain en vue de contrôler les agissements des Indiens mal soumis, pillards et rancuniers vis à vis des nouveaux maîtres. Le général Dearborn, glorieux vétéran de la guerre de l'Indépendance, fut secrétaire au ministère de la Guerre sous le président Jefferson, de 1801 à 1809. Le fort qui prit son nom, à Chicago, fut construit par ses ordres. Détruit, une nuit de 1812, par une bande de sauvages qui surprirent et massacrèrent sa garnison, le fort Dearborn avait été réédifié en 1816, à la veille de l'arrivée de Jean-Baptiste Beaubien. Pendant plusieurs années, ce dernier eut pour seuls voisins blancs les soldats de la garnison et la famille du pionnier Kinzie, où il trouva la compagne de son foyer, Josette Laframboise, orpheline d'un traiteur canadien adoptée par cette famille amie.

Voici un témoignage qui nous montre la lenteur des débuts de la grande ville d'aujourd'hui. Il est du colonel Childs, de La Crosse (Wisconsin), qui s'y rendit en mission officielle, en 1821: « Lorsque j'arrivai à Chicago », dit-il, « je dressai ma tente sur les bords du lac, et je me rendis au fort pour acheter des vivres. Je ne pus cependant en obtenir, le commissaire m'ayant informé que les magasins publics étaient si mal approvisionnés que les soldats de la garnison ne recevaient que des demi-rations, et qu'il ignorait quand ils seraient mieux pourvus. Je me rendis alors auprès du colonel Beaubien, qui put m'en vendre une faible quantité. Deux familles seulement résidaient en dehors du fort: celles

de M. Kinzie et du colonel Beaubien.» (*Les Canadiens de l'Ouest*, II, 86.)

A la suite du colonel Childs, un autre visiteur de marque parut à Chicago en 1821: le sulpicien Gabriel Richard, Vicaire général du Michigan-Wisconsin sous l'autorité de Mgr Fenwick, premier évêque de Cincinnati (siège créé en 1821). M. Richard venait assister à la conclusion d'un traité entre le gouverneur de l'Illinois et les Indiens de ce territoire qui venait d'être érigé en état de l'Union, en 1818. Le premier gouverneur de l'Illinois avait offert aux Indiens un ministre presbytérien, au lieu du prêtre catholique qu'ils demandaient. Aux questions: « Votre ministre porte-t-il une robe noire? A-t-il une femme et des enfants? » le gouverneur n'avait pas donné de réponse claire et satisfaisante. C'est pourquoi les Indiens avaient réclamé la présence d'un prêtre catholique à la conclusion d'un traité qui devait leur garantir le service religieux de la Robe Noire, comme par le passé.

M. Richard, curé de Détroit, vint à Chicago par bateau, en accomplissant le long détour du Sault-Sainte-Marie. Parti le 4 juillet 1821, il n'arriva à destination qu'au début d'août. Pendant son séjour, il dit la messe dans la maison de Jean-Baptiste Beaubien et gagna la sympathie de la garnison du fort. Le voyage de retour à Détroit fut plus compliqué encore. A défaut de bateau disponible sur les Lacs, le Sulpicien descendit la rivière des Illinois, puis le Mississipi jusqu'au site de la ville actuelle de Cairo, remonta ensuite la rivière Ohio jusqu'à l'embouchure de la Wabash et, encore à contre-fil de cette dernière, atteignit enfin son pays de Détroit. Ainsi, deux siècles après l'apparition de Jean Nicolet sur les bords du lac des Illinois (Michigan), le canot léger restait le plus sûr moyen de locomotion des pionniers du XIXe siècle dans l'Ouest américain.

Le poste de Chicago prolongea plusieurs années sa période d'incubation, de vie latente marquée par le seul mouvement humain d'une quinzaine de cabanes grossières. Un

premier élan de vie active se manifesta en 1829, lorsque s'amorça le projet de la construction d'un canal reliant la rivière des Illinois au lac Michigan. Bon nombre d'immigrants se présentèrent. Des commissaires du gouvernement tracèrent le plan d'une future ville et commencèrent à vendre des lots à bâtir. Parmi les nouveaux venus, il faut signaler deux frères du premier pionnier: Marc et Médard Beaubien. Marc Beaubien construisit, sur le côté est de la rivière Chicago, une maison qui devint par la suite l'hôtel Sagonash, du nom dont se servaient les Indiens pour désigner le colonel Campbell, très populaire dans le pays. Médard Beaubien établit sa maison de traite dans la « Sixième Division » de la ville naissante. Quant à Jean-Baptiste Beaubien, le « colonel », il continua de résider au bord du lac et de tenir, à côté de sa maison élargie, un magasin d'articles pour la traite des pelleteries.

Ces fondateurs de ville en plein désert n'étaient pas absorbés par les soucis matériels au point d'oublier qu'ils appartenaient à une race « sociale », dont la gaieté reste proverbiale. Des veillées à la française éclairèrent les premières soirées d'hiver de Chicago. Un texte de Tassé nous le raconte: « Jean-Baptiste Beaubien, voulant charmer les loisirs de la petite colonie, fonda dans l'hiver de 1831-32 un cercle de discussion, dont tous les habitants du fort firent partie. Ce cercle fit passer plus d'une agréable et instructive soirée à ses membres. Beaubien en fut élu le président, et il s'acquitta de ses fonctions à la satisfaction générale. Si les débats étaient parfois très vifs, ils ne laissaient du moins aucune trace regrettable dans les esprits. La discussion terminée, les membres se rendaient d'ordinaire à la demeure de Marc Beaubien, où la soirée se terminait par une danse très animée.» Cette évocation du « cercle Beaubien » des premières heures de Chicago ne rejoint-elle pas, par-dessus deux siècles, les soirées de l'Ordre du Bon Temps à Port-Royal, en 1606, sous l'impulsion du génial Marc Lescarbot ? Vieille gaieté gauloise, victorieuse des fatigues et des tristesses de la vie...

L'accroissement de la population faisait naître divers services publics. Ainsi Marc Beaubien construisit, en 1832, le premier bateau passeur et obtint, à raison d'une taxe annuelle de cinquante dollars, le privilège exclusif du transport des voyageurs d'un bord à l'autre de la rivière Chicago. Cependant, les étrangers seuls lui payaient l'écot; les habitants de Chicago et de tout le comté de Cook avaient droit au service gratuit. Ajoutons que Marc Beaubien obtint en même temps une licence de marchand et d'aubergiste, ce qui dut compenser largement pour la gratuité de certains coups de rame! Malgré les ravages du choléra de 1832 qui atteignit même les bords du lac Michigan, Chicago prenait forme de petit village. Sa population catholique, en majorité d'origine canadienne-française, se cotisa pour construire une chapelle de bois rond où le missionnaire de passage réunissait son monde, confessait et catéchisait.

L'année 1833 reste, dans les fastes de la ville de Chicago, la date mémorable de la fondation, de l'organisation définitive d'une première municipalité. Constitué en village, le poste eut à se choisir cinq syndics chargés de l'administration locale. L'élection, qui réunit vingt-huit votants, eut lieu le 10 août 1833, dans la maison de Marc Beaubien. Un seul des trois frères pionniers, Médard Beaubien, brigua les suffrages et fut facilement élu membre du premier Conseil de Chicago. L'activité du « colonel » Jean-Baptiste Beaubien l'inclinait plutôt aux choses d'ordre militaire. Lorsque, en 1834, le comté de Cook reçut l'avis d'organiser le contingent militaire qu'il devait fournir au service actif, le colonel, après avoir assuré le succès de l'organisation, accepta le commandement de cette milice de comté et le garda plusieurs années.

En même temps que naissait le village de Chicago, en 1833, la population catholique faisait des démarches en vue d'obtenir la fondation d'une paroisse. Ce fut Médard Beaubien qui alla présenter à Mgr Rosati, premier évêque de Saint-Louis, une pétition en ce sens, dont les signataires

étaient en grande majorité des Canadiens. L'accueil fut favorable, et Médard Beaubien eut la joie de ramener avec lui un prêtre français: l'abbé Cyr, qui se mit aussitôt à l'œuvre et fonda, avec l'appui généreux de ses ouailles, la paroisse de Sainte-Marie.

Il y avait aussi le problème indien à solutionner. A mesure que s'accentuait la progression des blancs vers l'Ouest, à mesure que naissaient les nouveaux états de l'Union américaine, il fallait disposer de milliers d'indigènes à qui on ravissait, en y mettant quelque forme, le territoire séculaire de leur race. Ces Indiens *dérangés*, ces « personnes déplacées », comme dit élégamment notre vingtième siècle, n'acceptaient pas toujours de bonne grâce ce traitement imposé de force. C'est ici que l'intermédiaire des Canadiens de l'Ouest, vieux amis des tribus, s'avéra particulièrement précieux.

En ce qui concerne les Sauteux, les Outaouais, les Potouatomis du Haut-Illinois et du pays des Lacs, le problème se régla à Chicago même, au mois de septembre 1833. Cinq noms canadiens: Jean-Baptiste Beaubien, Gabriel Godefroy, Joseph Chaunier, P.-B. Kercheval et Pierre Ménard, fils, figurent au bas d'un traité par lequel ces tribus cédaient aux États-Unis une étendue de cinq millions d'acres de terre et s'engageaient à se retirer paisiblement à l'ouest du Mississipi. On croit qu'environ 7,000 Indiens se trouvaient réunis à Chicago, le 26 septembre 1833. Pour le royaume qu'ils abandonnaient, ils reçurent des vivres, quelques marchandises de peu de valeur. Une semaine plus tard, quarante chariots attelés chacun de quatre bœufs s'ébranlèrent, en route vers l'ouest. Les hommes et les femmes suivaient à pied les chariots chargés de bagage, où avaient aussi pris place les vieillards et les jeunes enfants. Cortège de misère, sacrifice imposé en bien d'autres points du territoire américain par la civilisation en marche.

Afin de faciliter le départ des tribus, le gouvernement s'engageait à payer les réclamations de leurs créanciers, qui

étaient habituellement leurs fournisseurs canadiens. C'est ainsi que Jean-Baptiste Beaubien reçut 250 dollars, Marc Beaubien 600 dollars et Médard Beaubien 700. Indemnités plutôt modestes si on les compare aux sommes versées, en septembre 1836, aux Canadiens de la Prairie-du-Chien et de la Baie-Verte, créanciers des Ménomonis. En cette circonstance, Joseph Rolette toucha $1,750, Stanislas Chaput $2,600, Paul Grignon $5,000, les héritiers de Pierre Grignon $6,000, Louis Grignon $7,250, Jacques Porlier $7,500, Augustin Grignon et Charles Grignon chacun $10,000. A cette époque, dix mille dollars constituaient une fortune. A quelque chose malheur est bon! — Ajoutons, en toute justice, que le gouvernement de Washington n'abandonnait pas les Indiens déplacés. Aux tribus éloignées de Chicago en 1833, il alloua une indemnité globale de $280,000, payable en annuités de $14,000 pendant vingt ans, le temps jugé nécessaire pour s'adapter à de nouvelles conditions d'existence dans un pays nouveau.

Et la vie continua...

Grâce à l'esprit d'initiative de ses fondateurs, le village de Chicago grandit si rapidement qu'il fut incorporé en ville dès 1837 et atteignit, en 1850, une population de 28,000 âmes. Disons tout de suite que Jean-Baptiste Beaubien vécut assez longtemps pour constater qu'une ville de 350,000 âmes s'était développée sur le site lacustre où il avait planté sa tente solitaire, en 1817. Mais le valeureux semeur ne connut guère les joies de la moisson. Ce fut le cas de beaucoup de nos Canadiens pionniers de l'Ouest, qui laissèrent facilement à d'autres, venus après eux, les gros profits de la récolte. A ce sujet, recueillons quelques lignes de Joseph Tassé:

« Jean-Baptiste Beaubien avait fait l'acquisition de terrains considérables à Chicago, mais il n'en retira guère de bénéfices. Adonné à la passion du jeu, il paraît qu'il perdit plus d'une fois en une nuit des lots de terre qui valu-

rent plus tard des millions. Ses autres frères furent non moins imprévoyants... Ce que nous disons ici de la famille Beaubien peut malheureusement s'appliquer à presque tous ceux de nos compatriotes qui, les premiers habitants des cités les plus florissantes de l'Ouest, se sont dessaisis de leurs propriétés pour des prix relativement insignifiants, tandis qu'elles atteignaient quelques années plus tard une valeur souvent fabuleuse.» (*Les Canadiens de l'Ouest*, II, 94.)

Dans le cas de Jean-Baptiste Beaubien, l'astuce et la malhonnêteté d'autrui s'unirent à sa propre imprévoyance pour le frustrer d'un gain mérité. C'est ainsi qu'il eut à soutenir contre le gouvernement américain un procès qu'il perdit malgré l'évidente justice de sa cause. De plus, il fut victime d'un filou qu'il avait cru son ami et qui lui extorqua une somme considérable. Les quelques chiffres suivants peuvent nous donner une idée des richesses qui glissèrent entre les doigts des Beaubien. Deux lots de ville achetés $102 par Marc Beaubien, vers 1835, avaient une valeur de $108,000 en 1854. Neuf lots acquis par Jean-Baptiste Beaubien, au prix de $346, se vendirent en 1854 la somme de $450,000.

Une anecdote, racontée par Louis Fréchette dans l'*Opinion Publique* du 19 octobre 1871, illustre davantage la situation. C'est Fréchette qui parle: « Voyez-vous, monsieur, me disait un jour un Canadien du nom de Rodier, aujourd'hui établi dans l'Iowa; voyez-vous ces deux beaux blocs de marbre, ces superbes magasins en face du *Sherman House*, qui s'étendent jusqu'à la rue Slate? Hé bien, tout le terrain sur lequel ils sont construits m'a appartenu! — Oui? Vous devez être bien riche alors? — Hélas! monsieur, vous avez connu Mr. Dowling? — J'en ai entendu parler.— Hé bien, il était boulanger à cette époque. Il me fournissait du pain. Je partais pour le *Far West*. Je lui laissai le tout pour un vieux cheval et une balance de compte. Aujourd'hui, ces lots se vendent deux mille dollars le pied.

Mon boulanger est mort millionnaire! » (On sait que Louis Fréchette vécut à Chicago de 1866 à 1871. C'est là qu'il écrivit son virulent poème: *La voix d'un Exilé.* L'incendie de la ville, en 1871, détermina son retour au Canada.)

Il faut donc avouer que beaucoup de pionniers canadiens de l'Ouest, infatigables explorateurs, abandonnèrent facilement à d'autres les richesses surgies au passage des premiers trains de marchandises, à l'arrivée des premiers paquebots à vapeur sur les Grands Lacs. Cela nous rappelle une exclamation du sieur de Diéreville, qui visita l'Acadie en 1700: « Nous n'entendons rien au commerce, bon Français que je suis, faut-il que je l'avoue ici! Mieux que les autres nations nous savons prendre des villes, toute l'Europe en est témoin, mais nous ne savons pas si bien établir des pays! » Il semble que le problème reste encore d'actualité au XXe siècle, même dans la province de Québec.

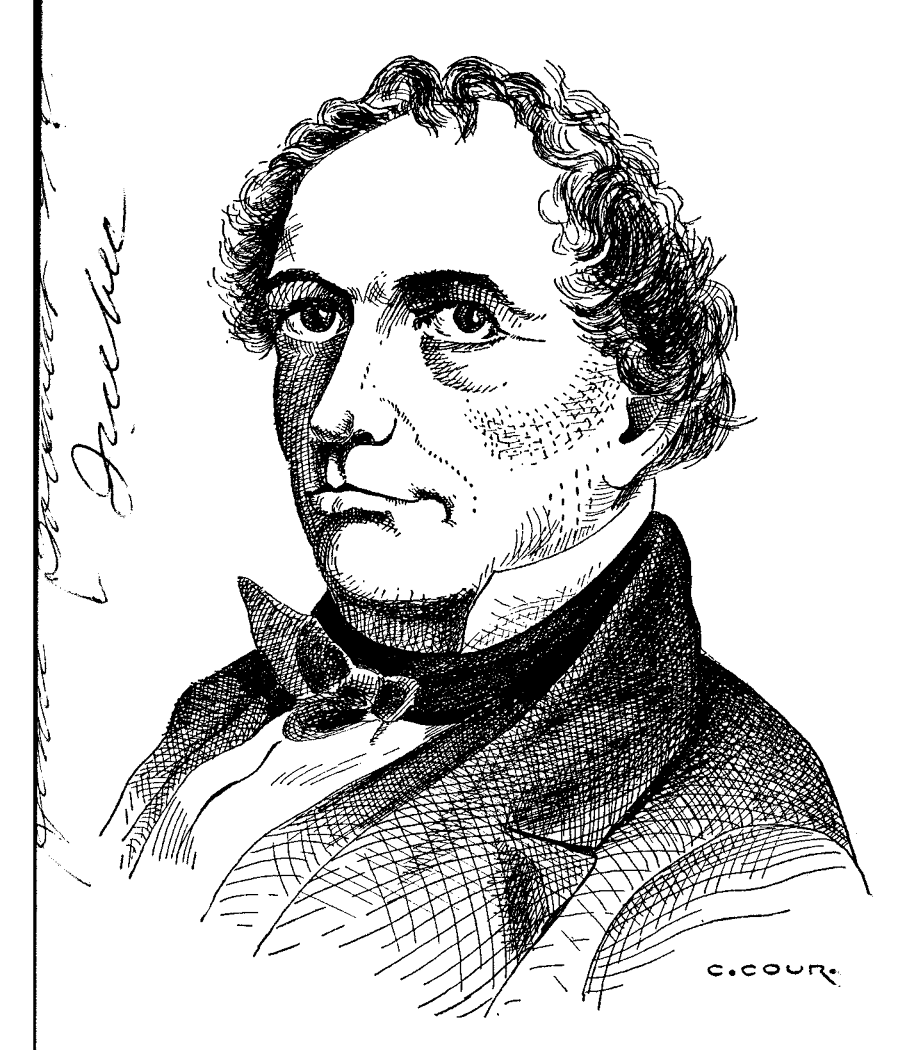
Les dernières années de vie du fondateur de Chicago rendent un son plutôt mélancolique. Jean-Baptiste Beaubien dut, vers 1845, vendre ses dernières propriétés en ville et s'éloigner de douze milles vers l'ouest, pour y cultiver une terre qui appartenait à sa femme, Josette Laframboise. Après la mort de celle-ci, il rentra à Chicago et convola en secondes noces avec une jeune Américaine. Sept enfants leur naquirent, dont quatre fils. On ne sait trop pourquoi, le vieux colonel quitta de nouveau la ville, vers 1860. Il vécut ses toutes dernières années à Napierville, dans le comté de De Page, une vingtaine de milles à l'ouest de Chicago, et Joseph Tassé nous dit qu'il les vécut « dans une grande pauvreté ». Il ajoute: « Une courte maladie l'enleva, il y a quelques années, à l'affection de sa famille.» On peut donc conjecturer que Jean-Baptiste Beaubien mourut octogénaire, vers 1873. Ses fils Alexandre, Philippe, Henri et Guillaume firent partie de la force policière de Chicago et fondèrent des foyers. Alexandre Beaubien fut le premier enfant blanc né, en 1822, dans les limites de la ville de

Chicago. Il y mourut octogénaire, en 1907, après avoir vu la population de la ville atteindre le chiffre de deux millions d'âmes.

Marc Beaubien, l'ancien passeur de la rivière Chicago, survécut quelques années à son frère aîné et à Médard, son autre frère. La famille de Marc Beaubien fut très nombreuse: vingt-trois enfants, dont seize nés de la première femme, Marguerite Nadeau, originaire de Détroit, et sept d'une seconde épouse du nom de Mathieu.

Terminons par le rappel d'un fait récent, tout à l'honneur de l'âme américaine qui sait, elle aussi, se souvenir et cultiver le sentiment de la reconnaissance. La ville de Chicago célébrait de façon grandiose, en 1933, le Centenaire de sa fondation par Jean-Baptiste Beaubien. A cette occasion, les sociétés françaises de la ville remirent une médaille commémorative à un vieux couple qui célébrait ses noces d'or. Tous deux s'appelaient Beaubien. L'un était un fils de Médard Beaubien, l'autre était une petite-fille de Jean-Baptiste Beaubien. Émouvante évocation d'une atmosphère déjà lointaine... Mais où sont les veillées d'antan ?

---




**Salomon Juneau**

# Salomon Juneau

———

La belle ville de Milwaukee, métropole du Wisconsin, l'honore comme son fondateur. Il fut de la trempe des Jean Nicolet et des Louis Jolliet, des Langlade et des Julien Dubuque, hardis explorateurs, pionniers intelligents de la vaste plaine nord-américaine. Milwaukee ou *terre du manawan,* — plante aromatique qui croissait sur les bords du lac Michigan,— Milwaukee fiévreuse d'activité industrielle, grand port d'exportation de céréales et d'autres produits connus, lui garde un fidèle souvenir. Et la ville plus modeste de Juneau, chef lieu du comté de Dodge, à l'intérieur de l'état du Wisconsin, prolonge le rayonnement de son nom.

En 1793, à l'époque où Salomon Juneau naissait à L'Assomption, ce village du haut Saint-Laurent voyait partir chaque année, au rythme des saisons, une bonne proportion de sa jeunesse masculine en quête de moyens nouveaux d'existence, attirée plutôt qu'effrayée par les longues distances à couvrir, par la perspective d'un éloignement qui pouvait se prolonger toute la vie. On aimait sans doute sa famille, son clocher natal. Mais le mirage de l'inconnu, des *ailleurs*, d'un monde à découvrir, exerçait son mystérieux prestige qui finissait par l'emporter sur les hésitations intimes, sur les inquiétudes de la mère . . . Thérèse Galarneau, femme de François Juneau dit Latulippe et mère de notre héros, dut un jour se résigner, vers 1815, au départ de son beau grand garçon de six pieds de taille, droit et vigoureux. C'est le docteur Jean-Baptiste Meilleur, né en 1796 et ami de jeunesse de Salomon Juneau, qui nous vante ses avantages physiques. Quant à sa formation intellectuelle, il savait lire et écrire. Ce modeste bagage sera un jour insuffisant à soutenir sa haute fortune.

Il part, comme nos scouts d'aujourd'hui, un baluchon sur l'épaule, le baiser de sa mère au front, et dans le cœur un sentiment mêlé de joie et de regret. Regret des heures pures de l'enfance, joie de l'aube matinale sur la grand'route et de la voie libre qui s'ouvre, à l'infini. « Durant deux années de vie solitaire », nous dit Joseph Tassé, « Juneau se leva avec le soleil et se coucha avec lui, dormant toujours à la belle étoile, tantôt sur le gazon, tantôt sous un rocher, sur un lit de feuilles, et quelquefois dans le creux d'un vieil arbre, comme il le disait dans ses lettres à sa famille.»

Il fut d'abord voyageur au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Mais cette compagnie puissante n'avait pas, on le sait, l'habitude de gâter ses employés par des salaires exorbitants. Elle usait du troc, avançait largement des effets, de la boisson, et profitait du temps mort ou de la maladie de ses hommes de peine pour les river à leur dure obligation. Juneau, vite désabusé, piqua un jour vers le sud, à grandes enjambées furtives. Il atteignit la Baie Verte, puis la Prairie-du-Chien, poste de traite au sud-ouest du Wisconsin où régnait un Québecois, Joseph Rolette, entouré d'une colonie canadienne vouée à l'agriculture, à l'élevage des troupeaux, et déjà prospère. Là vivait François Galarneau, oncle maternel et parrain de Juneau. Non content de solder les dettes de son neveu par un cadeau de trois cents dollars, le généreux pionnier de la Prairie-du-Chien lui donna encore des marchandises en quantité suffisante pour amorcer un commerce de fourrures, à son compte personnel, avec la tribu des Ménomonis qui habitait l'est du Wisconsin, le long du lac Michigan (il y a aujourd'hui une *Menominee Reserve* dans le voisinage de Green Bay, l'ancienne Baie Verte).

Ce fut au mois de septembre 1818 que Salomon Juneau, déjà marié et père d'un enfant, vint se fixer sur les bords de la rivière Milwaukee, face au lac Michigan. Sa femme de seize ans, Josette Viau, était fille de Jacques Viau, l'un des pionniers canadiens de la Baie Verte, au Wisconsin septen-

trional. Le jeune couple, bravant la solitude totale, résolut de s'installer à demeure en ce coin de terre dont Juneau abattit les premiers arbres pour en confectionner une cabane de bois rond. Les premiers voisins se trouvaient à la Baie Verte du côté nord, 110 milles; au fort Dearborn (Chicago) du côté sud, 100 milles; à la Prairie-du-Chien du côté ouest, 180 milles. Aujourd'hui, le site de la cabane de Salomon Juneau fait partie de la ville de Milwaukee.

La solitude, coupée seulement par le cri des oiseaux sauvages et des bêtes de la forêt, dura quinze ans. Juneau, doux et généreux dans ses relations avec les Indiens, gagna leur entière confiance qui ne se démentit jamais. De loin en loin, un traiteur venu de Michillimakinac et de la Baie Verte, sur un bateau à voiles, lui apportait des marchandises, quelques nouvelles du monde extérieur, et lui achetait ses fourrures. Peu à peu, le nouveau poste attira l'attention des émigrants américains. Un bureau des terres s'étant ouvert à la Baie Verte en 1835, l'emplacement de la future ville de Milwaukee — qui s'appela d'abord la « ville de Juneau » — fut mis en vente. Juneau acheta cent trente acres du côté est de la rivière, au nord de la rue Wisconsin d'aujourd'hui. Un émigrant de la Virginie, George Walker, et un du Connecticut, Byron Kilburn, acquirent eux aussi des portions considérables qui, se métamorphosant en quartiers de ville, ont gardé mémoire de leurs noms. Dès 1835, Salomon Juneau fut nommé premier maître de poste de Milwaukee, ville naissante dont il traça lui-même le plan général et la distribution des rues. Ses droits d'aînesse et, surtout, sa parfaite intégrité, ses qualités d'esprit et de cœur faisaient de lui le chef incontesté du nouveau groupement humain. Il fut également le premier maire de la place et, malgré son mince bagage d'études théoriques, premier titulaire du bureau des terres qui s'y ouvrit en 1837.

Un *rush*, une course à l'immeuble, une fièvre de spéculation marqua l'année 1836. Puis, pendant quelques années de dépression qui suivirent, des capitalistes américains: les

Mitchell, Eldred, Ludington, Birchard et autres, à l'affût d'une aubaine, achetèrent à cent dollars des terrains qui s'étaient vendus mille ou quinze cents, la veille. Ce fut l'origine de brillantes fortunes, car Milwaukee, ville favorisée de grands avantages naturels et non encore concurrencée par Chicago,— née en 1833,— reprit bientôt sa marche ascendante.

Juneau avait profité largement de l'extraordinaire activité de l'année 1836: il s'était constitué un capital en argent d'au moins cent mille dollars. Il construisit alors, au coût de $25,000, l'un des premiers bateaux à vapeur qui aient sillonné les eaux parfois redoutables du lac Michigan. Le *Salomon Juneau*, navire de 90 tonnes, fit la liaison entre Milwaukee, Chicago et les postes du nord, la Baie Verte et Michillimakinac en particulier.

A Milwaukee comme dans d'autres centres naissants de l'Ouest américain, la renommée avait attiré des flots d'immigrants dont bon nombre poussèrent plus loin, vers les pays de l'or, au moment de la stabilisation des affaires. Restait, vers 1840, une population d'environ 8,000 âmes, mêlée d'Américains et de Canadiens. On y comptait de nombreux catholiques, et des missionnaires partis de Détroit, de la Baie Verte ou de la Prairie-du Chien, commencèrent à les visiter. Ce fut pour Salomon Juneau, resté chrétien dans l'âme malgré vingt-cinq ans de jeûne religieux, l'une des plus grandes joies de sa vie. La première messe célébrée à Milwaukee le fut dans sa maison, par l'abbé Bonduel. Il fit don d'un magnifique terrain où s'éleva bientôt la première église catholique, qui devint cathédrale dès 1844. A cette date, en effet, le diocèse de Milwaukee fut constitué, avec Mgr Henni comme premier évêque du Wisconsin. Mgr Henni devint premier archevêque de Milwaukee en 1875 avec, comme suffragants, les évêques de Green Bay, La Crosse, Marquette et, plus tard, Superior.

La vaste maison de Juneau abritait une famille de quinze personnes, soit six fils et sept filles. Josette Viau,

compagne dévouée au temps présent de la prospérité comme aux jours déjà anciens de la cabane isolée en pleine forêt, gouvernait avec sagesse cette jeune troupe vigoureuse, éveillée à tous les espoirs d'un grand pays naissant. Un évêque et quelques prêtres desservaient maintenant le Wisconsin. Mais les instituteurs catholiques étaient bien rares. En attendant mieux, Juneau prit l'habitude de réunir chez lui, le dimanche, les enfants catholiques. Lui-même, avec sa femme, les catéchisait, les préparait à leur première communion.

A cette existence d'homme heureux dans sa famille, heureux dans ses entreprises, que manquait-il encore ? L'épreuve peut-être ? Elle ne lui manqua pas plus longtemps. Voici ce qui se passa vers 1848, il y a cent ans, au dire de l'historien des « Canadiens de l'Ouest », Joseph Tassé:

« Vers cette époque, Juneau éprouva des pertes considérables dans les différentes entreprises commerciales qu'il dirigeait. Étranger aux roueries de la spéculation, il paya bien cher sa trop grande confiance dans certains individus, qui exploitèrent sa bonne foi. En quelques années, toute sa fortune passa entre les mains d'adroits fripons, qui s'étaient probablement ligués pour s'emparer de ce riche butin. Juneau supporta courageusement sa ruine. Il paya scrupuleusement ses créanciers et vendit ses biens pour satisfaire leur voracité. Puis il s'éloigna de Milwaukee, l'âme pleine de regret, mais non découragé, pour aller chercher de nouveau dans la solitude, comme aux premiers jours, les moyens de donner du pain à sa famille.»

Mais Salomon Juneau et Josette Viau n'avaient plus l'élan de la jeunesse. Tous deux usés par le travail, courbés par l'épreuve et attristés du spectacle de l'ingratitude de certains anciens obligés, ils ne trouvèrent pas, dans leur nouveau poste de Theresa (comté de Dodge, à l'ouest de Milwaukee), l'atmosphère heureuse du passé. Du moins réussirent-ils à amorcer un commerce avec les Indiens du nord, assurant ainsi la paix de leurs derniers jours L'épouse

mourut la première, à 51 ans, en novembre 1855. Et la route se fit plus solitaire encore devant les pas du pionnier vieillissant.

Un publiciste américain, James S. Ritchie, frappé du rapide développement du pays du Wisconsin et désireux de hâter sa croissance parfaite, mit alors au jour une étude intitulée: *Wisconsin and its resources.* Le cas de Salomon Juneau lui parut extraordinaire. Les lignes suivantes méritent d'être conservées:

« Il est très rare, en ces temps de fiévreuse activité, que les hommes vivent assez longtemps pour voir la réalisation de leurs vues, qu'il s'agisse de tailler un domaine dans la forêt ou de fonder une ville. Mais Salomon Juneau, le premier habitant blanc de Milwaukee, est une rare et honorable exception. Aussi, lorsqu'il lui arrive de fouler les bords de cette magnifique rivière, sur lesquels il est venu planter sa tente en pleine solidude, combien de souvenirs doivent assiéger son imagination, en se reportant aux scènes de sa jeunesse! Où sont les indigènes qui ont fait la traite avec lui? Hélas, leur histoire est devenue une « vieille histoire », qui excite maintenant peu d'intérêt. Et les hardis pionniers qui se groupèrent autour de sa cabane, dont l'amitié avait été cimentée par une vie de privations supportées en commun, ils sont disparus eux aussi. Aucun vestige ne reste de la cabane du premier colon. Sur ses débris a surgi une grande et populeuse ville. Son humble gîte a été remplacé par des milliers de maisons. La forêt qui retentissait autrefois du bruit de sa hache, voit aujourd'hui s'agiter une population active sur les lieux mêmes où, il y a moins de quarante ans, il abattit le premier arbre . . . Lui aussi arrive au terme d'une vie accidentée et utile. Puisse la fin du pionnier être paisible et heureuse ! »

Non, le fondateur de Milwaukee n'avait rien oublié du passé: ni les joies ni les douleurs. Son rêve le plus cher était de retourner un jour, sa fortune rétablie, vieillir et mourir dans la ville née de ses travaux, de son optimisme de jeunesse.

Mais quel est l'homme valide, capable d'une activité quotidienne, qui accepte facilement la retraite du vieillard? Surtout quand cet homme a été un chef . . . Malgré ses soixante-trois ans et la fatigue croissante, Juneau se croyait encore capable de refaire sa fortune, tout en s'occupant des affaires publiques d'un pays en passe de devenir une grande nation.

Une grande nation ne se fonde guère sans lutte et sans souffrance. L'agitation anti-esclavagiste secouait alors la partie septentrionale des États-Unis, le nord-est surtout. Lorsque, en 1850, la Californie demanda à entrer dans l'Union comme État sans esclaves; lorsque, deux ans plus tard, Mme Beecher Stowe (née à Litchfield, Connecticut) publia la *Case de l'Oncle Tom*, les passions populaires montèrent de plusieurs degrés. L'élection présidentielle de 1856 donna lieu à des scènes qui présageaient une prochaine guerre civile. James Buchanan, candidat du parti démocratique, l'emporta finalement sur le général Frémont qui représentait les républicains ou anti-esclavagistes (le père du général, Louis-René Frémont, né à Quebec, était passé en Virginie vers 1800).

Le Wisconsin n'échappait pas à la fièvre contagieuse d'une politique exaspérée. Salomon Juneau fut, en 1856, l'un des délégués de l'État à la convention démocratique de Cincinnati, qui choisit Buchanan comme candidat. A l'heure de la votation, en novembre, il n'hésita pas à faire douze milles en voiture, par de mauvais chemins et sous une pluie battante, pour appuyer son homme. Il rentra chez lui transi de froid et mouillé jusqu'aux os, grelottant d'une fièvre envahissante. Peu habitué à se douilleter, il ne s'alita que lorsqu'il était trop tard pour éviter une issue fatale. Ecoutons son biographe nous raconter ses derniers moments:

« Le 13 novembre, Juneau se leva de bonne heure et dit à l'un de ses compagnons: « J'espère être bientôt à Milwaukee; je serai heureux de revoir cette ville, car je ne pense pas y avoir un seul ennemi. Quelques instants après, il fut

pris d'une grande faiblesse. Deux médecins furent mandés immédiatement, mais leurs secours furent inutiles. La mort devait l'emporter sur la science et l'amitié. Vers quatre heures de l'après-midi il reçut les secours de la religion. Un missionnaire lui ayant administré les derniers sacrements, le mourant sembla mieux. Sa raison, qui ne l'avait pas abandonné un instant, devint plus active que jamais, et il profita de ses derniers moments pour dicter une lettre d'amour et d'adieu à ses enfants. Après cet acte de tendresse paternelle, il regarda en face son fidèle compagon, M. Beall, et lui dit avec l'accent de la véritable douleur: « Il m'est pénible de mourir ici . . . J'avais toujours espéré de reposer à Milwaukee.» Puis, se croisant les bras sur la poitrine et poussant un profond soupir, il murmura ces mots: « Ma femme! je vais te rejoindre. » Ce furent ses dernières paroles. A deux heures et demie du matin il n'était plus.» ( Joseph Tassé, *Les Canadiens de l'Ouest*, I, 228.)

Ainsi mourut, en chrétien courageux et confiant, le fondateur de Milwaukee. «Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé », déclare son ami intime et témoin de la dernière heure, S. W. Beall, qui fut lieutenant-gouverneur du Missouri. Jamais traiteur n'inspira un plus grand respect aux Indiens. Ses funérailles eurent le cachet solennel d'un deuil public qui associa blancs et indigènes.

Mais la ville de Milwaukee devait un hommage particulier à la mémoire de Salomon Juneau. Avec insistance, la voix du peuple réclama les cendres du fondateur. Le *Daily Wisconsin*, journal local, assura le succès de cette requête. La translation des restes eut lieu le 28 novembre 1857 et donna lieu à une émouvante manifestation. Dix mille personnes, le général Grant et son état-major en tête, firent cortège au pionnier d'autrefois. La cérémonie religieuse se déroula à la cathédrale, sous la présidence de Mgr Henni. Un éloquent prédicateur, le Père Teardon, prononça un éloge funèbre. Puis une foule immense accompagna jusqu'au cimetière du Calvaire la dépouille mortelle du « noble et bon

Juneau ». — « Milwaukee peut être fière de cet événement », constate le *Daily Wisconsin.* « La vertu n'est pas éteinte dans le cœur de notre peuple. Nous savons encore honorer le digne et vertueux citoyen.»

Aujourd'hui, un siècle après le décès du fondateur de Milwaukee (ville de 600,000 âmes), y a-t-il encore, au pays laurentien de L'Assomption et de Repentigny (où fut baptisé Juneau), des arrière-cousins, des arrière-neveux qui gardent vivant, dans leur souvenir et dans leur arbre généalogique, l'homme intrépide dont s'honore l'état du Wisconsin ? Il serait bien intéressant de le savoir. Tout comme il serait intéressant de connaître quelque chose de la lignée directe de Salomon Juneau aux États-Unis, par ses fils Narcisse, Paul, François, Eugène, Louis-Amable et Bonduel, par ses filles Henriette (madame Fox, de Shaunon, Illinois), Thérèse (madame White, de Milwaukee) et Hélène (madame Walter, de Fond-du-Lac, Wisconsin).

L'état du Wisconsin, qui a eu la noble pensée de se faire représenter en permanence au Capitole de Washington par la statue du Père Marquette, garde sans doute de nombreux liens humains, plus ou moins connus, avec le Canada français, avec la Province « qui se souvient ». Sur une population totale de 3,200,000 âmes, cet état compte une population d'origine française se chiffrant à 100,000, dont 50,000 se disent encore capables de parler français. Parmi les choses intéressantes qu'offre la ville de Milwaukee à la curiosité du visiteur, on remarque l'Université Marquette et le Parc Juneau.






Prudent Beaudry

# Prudent Beaudry

———

Partis à la conquête de l'immense hinterland de l'Ouest, les Américains de l'époque 1800-1850 ne devaient s'arrêter que devant les flots du Pacifique. On sait comment le troisième président des États-Unis, Thomas Jefferson, rendit possible cette expansion gigantesque. Ce fut lui qui, après avoir négocié avec Napoléon la facile acquisition de la Louisiane, obtint du Congrès de Washington le vote d'une somme de $2,500 destinée à soutenir l'expédition de Lewis et Clark à travers les espaces inconnus de l'Ouest. Rappelons que six Canadiens firent partie de cette expédition commencée en 1804, qui dura deux ans; le guide-chef était Toussaint Charbonneau, déjà rompu aux difficultés du sinueux Missouri, du plateau de la Roche Jaune (Yellowstone Park) et du fleuve Columbia. Lewis et Clark étaient d'intrépides jeunes gens, mais sans expérience particulière dans ce genre d'entreprise: Lewis agissait naguère comme secrétaire de Jefferson. Ce fut l'expérience, l'indomptable énergie des guides qui assura le succès de l'expédition, dont tout le crédit fait aujourd'hui la gloire de deux noms américains devenus comme légendaires.

Les montagnes Rocheuses traversées et la « Rivière de l'Ouest » (Columbia) reconnue jusqu'à son embouchure, ce fut vers les pays du Sud, voisins du Mexique, que se portèrent ensuite les regards avides des maîtres de Washington. Nous n'avons pas à raconter ici de quelle façon se prépara, par la ruse, et se réalisa *manu militari* la conquête du Texas, première étape de cette seconde marche vers le Pacifique. Dès 1821, dès le moment où le Mexique, après onze années de lutte, finissait par se libérer du joug espagnol grâce à la victoire décisive de Tampico, bon nombre d'Américains des états du Sud: Mississipi, Louisiane, Missouri, s'infiltrèrent

au pays des *Tejas* (ou « amis ») avec l'intention secrète d'annexer ce vaste territoire à la République, au moment opportun. (Le « noyautage » n'est pas une invention du XXe siècle!) Lorsqu'ils se crurent assez forts, ces nouveaux venus prirent prétexte des troubles qui agitaient le Mexique pour refuser obéissance aux lois. Ce fut la guerre. Le président Santa Anna vainquit d'abord les rebelles, mais finit par succomber devant les troupes du général Sam Houston, à la bataille de San Jacinto. Le Texas, d'abord constitué en république indépendante, se hâta, selon le plan prévu, de demander son annexion aux États-Unis. Le nouvel état fut admis dans l'Union en 1845, sept ans après que le Canadien Michel Branamour Ménard, neveu de Pierre Ménard (le grand pionnier de l'Illinois) eût jeté les bases de la ville de Galveston au Texas. (Michel Ménard représenta plus tard son comté au Congrès.)

Un différend survenu, en 1846, entre Washington et Mexico au sujet des frontières occidentales du Texas, fournit le prétexte d'une nouvelle agression américaine, d'une nouvelle poussée vers le Pacifique. Cette fois, la lutte dura deux ans, elle fut rude et sanglante. Enfin, en 1848, l'armée du général Scott acheva sa victoire par la conquête définitive du Nouveau-Mexique. Pendant ce temps, le colonel Jean-Charles Frémont, en voyage d'exploration (?) en Californie, acceptait de diriger la lutte des colons de ce pays du littoral, en révolte contre le gouvernement mexicain. Il en résulta la facile conquête de la Californie qui devint en 1850, en même temps que le Nouveau-Mexique, un état de l'Union américaine. Le succès était complet. La marche vers l'Ouest avait atteint son ultime but: le drapeau étoilé flottait désormais d'une mer à l'autre, sur les deux océans qui baignent l'Amérique.

Un bonheur en accompagne parfois un autre. Il arriva ceci. A la fin de janvier 1848, quelques jours avant la signature du traité de Guadeloupe-Hidalgo qui confirmait la conquête du Nouveau-Mexique et de la Californie, un aide-

meunier américain, John Marshall, trouva accidentellement une pépite d'or dans l'eau du moulin de Coloma, dans la vallée de Sacramento en Californie, sur la terre de son maître le capitaine Sutter, pionnier d'origine suisse. On sait — disons-le en passant — que la découverte de Marshall ne fut pas précisément un « bonheur » pour son patron. Volé, pillé, ruiné par la nuée d'aventuriers qu'attira aussitôt le mirage de l'or, Sutter mourut pauvre, dépossédé de ses biens. Quant à Marshall, il perdit la raison. Le comté et le village de Sutter, cent milles au nord-est de San Francisco, évoquent ces dramatiques souvenirs.

Mais l'or est là quand même, le long du versant occidental de la Sierra Nevada (la *Chaîne Neigeuse*), dans le *Gold Belt* de la Californie, et non plus seulement en Sibérie ou en Australie. L'âpre course, la formidable ruée à la fortune se poursuit, devient implacable. « Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal », arrivent de tous les points de l'Amérique et de l'Europe, singuliers conquérants, des oiseaux de fortune et de pillage. Malheur aux faibles, malheur aux timorés! Ici règne, quelques années, la féroce loi de la jungle!

Cette heure de fièvre collective a laissé inscrits, dans les annales du Texas, du Nouveau-Mexique et de la Californie, des noms de voyageurs, d'explorateurs, de commerçants canadiens qui, en règle générale, voulurent tirer profit de l'aventure nouvelle sans, pour cela, faire litière de la conscience et de l'honneur. Ils se montrent braves, hardis, téméraires même, mais non pas vulgaires pillards ou assassins. Un souvenir géographique atteste la présence de pionniers canadiens très tôt, au Nouveau-Mexique: c'est la *rivière Canadienne*, cours d'eau considérable qui a sa source aux environs de Las Vegas (*les Plaines*), traverse le Texas septentrional et se joint à la rivière Arkansas pour couler au Mississipi. Elle évoque l'aventure de ce groupe d'employés de la compagnie de la baie d'Hudson: Charles Beaubien, Gervais Nolin, Pierre Lespérance, Pierre et Antoine Leroux,

avec des compagnons, qui s'égarèrent dans la forêt et finirent par tomber prisonniers aux mains des Mexicains. Soupçonnés d'espionnage, conduits au Mexique et traduits devant le gouverneur espagnol du temps, — c'était vers 1810,— il furent défendus et sauvés par l'éloquence d'un de leurs compagnons de courses, Manuel Alvarez, qui favorisa ensuite leur établissement dans le nord du Nouveau-Mexique. Certains d'entre deux, tel Charles Beaubien qui possédait un bon degré d'instruction, jouèrent un rôle considérable dans l'organisation des nouveaux territoires de l'Union américaine.

On connaît aussi la légendaire odyssée de François-Xavier Aubry, dit Francœur, qui, insoucieux des saisons comme des brigands, fit pendant des années la liaison, au moyen de caravanes de bœufs ou de chevaux transportant des masses de marchandises, entre Saint-Louis du Missouri et les nouveaux pays du Pacifique. C'est en 1845, à vingt et un ans, que ce hardi Canadien, né à Maskinongé, se rendit pour la première fois directement de Saint-Louis à Santa-Fé, au Nouveau-Mexique. Le nom d'Aubry est surtout resté célèbre aux États-Unis pour un fait unique dans les annales militaires de la République. En 1848, à la demande du major Easton qui commandait au fort Union (Nouveau-Mexique), il alla porter au bureau de poste le plus rapproché, qui se trouvait être Independence, sur le Missouri (près de Kansas City), à huit cents milles de distance, un message de grande importance. On lui avait promis mille dollars s'il délivrait le message en dix jours. Il galopa jour et nuit par des chemins impossibles, creva six chevaux, traversa plusieurs rivières à la nage, courut lui-même quand les chevaux manquèrent, mangea six fois et arriva au but le sixième jour. Mais il mourut à trente ans, en 1854, lâchement assassiné. Son nom survit dans la belle route: *Aubry Highway*, qui relie Saint-Louis à Santa-Fé.

Moins sensationnel peut-être, mais non moins honorable et utile fut le rôle joué sur la côte du Pacifique par le pionnier canadien dont le nom ouvre la présente étude. A coup sûr,

le nom de Prudent Beaudry mérite de survivre en Californie et particulièrement dans la ville moderne de Los Angeles dont il fut l'un des bâtisseurs, peu après le temps où Aubry étonnait par ses exploits les « ranchers » du Sud-Ouest.

Les précisions nous manquent sur la famille de Prudent Beaudry, fils de la paroisse de Sainte-Anne des Plaines, au comté de Terrebonne. Nous croyons qu'il se rattachait à la tige poitevine de Toussaint Beaudry, qui épousa Barbe Barbier à Montréal en 1670. Son frère Victor Beaudry, né à Sainte-Anne des Plaines en 1831, le précéda sur la côte du Pacifique qu'il atteignit dès 1849, au début de la grande ruée vers les mines d'or. Prudent Beaudry prit le même chemin, c'est-à-dire la route de Panama d'abord, au début de 1850. Les deux frères, logés sous la tente à San Francisco, comme le plus grand nombre des 2,000 habitants du lieu, tirèrent leur vie d'une petite industrie: la fabrication d'un sirop qu'ils écoulaient dans les camps de mineurs et dans les villages naissants, à l'intérieur du pays.

Mais ce n'était là que du temporaire. Vers la fin de 1850, chacun des deux prit sa route individuelle. Victor commença une série de grands voyages qui devaient le conduire en Amérique Centrale, à Washington pendant la guerre civile de 1861-65, puis au Missouri, pour le ramener enfin en Californie où il finit riche propriétaire d'une mine d'or, dans le comté d'Inyo. Quant à Prudent, d'humeur plus sédentaire peut-être, il séjourne d'abord deux ans à San Francisco, le temps d'étudier la situation et de se munir de quelque argent.

A cette époque, la population de la Californie tout entière ne dépasse guère 50,000 âmes. Mais le *rush* occasionné par la découverte de l'or y verse, de mois en mois, des immigrants comme ce Jean-Louis Vignes, nom prédestiné d'un Bordelais qui sera bientôt le premier à se livrer de façon « scientifique » à la viticulture en Californie (*Calor de forni:* chaleur de four). Tout un ensemble de ressources en puissance: pêcheries productives, fécondité du sol, variété et

abondance des fruits, vignobles qui se développent rapidement, mines précieuses, en attendant le pétrole, toutes ces gâteries de la nature en faveur d'un pays où la neige n'existe qu'au sommet des montagnes, promettent un brillant avenir à la terre conquise par Jean-Charles Frémont, fils d'un Québecois, vainqueur d'hier qui est élu, en 1850, premier sénateur de la Californie et qui deviendra gouverneur de l'Arizona en 1878.

Sans trop se laisser émouvoir par l'appât des placers de la vallée de Sacramento, Prudent Beaudry prit le parti de cultiver plutôt le mouvement de spéculation immobilière que déterminaient les nouvelles conditions de la vie au Pacifique. Au mois d'avril 1852, il passa de San Francisco à Los Angeles, — « la cité de la Reine des Anges », *el pueblo de la Reina de Los Angeles.* Cette petite ville mexicaine, aux mains des Américains depuis six ans, apparaissait merveilleusement située entre la Sierra Nevada et l'océan, parmi l'abondance verdoyante et parfumée des orangers, citronniers, pêchers, parmi les mille feuillages décoratifs d'une luxuriante nature, dans une atmosphère de joie et de santé. Un riche avenir s'y dessinait, même à cette époque où il eût été fou de songer à la fantasmagorie de Hollywood!

Beaudry arriva à Los Angeles avec un stock de marchandises valant environ mille dollars. Il sut en tirer si bon parti qu'un mois après, sa fortune naissante dépassait vingt mille dollars. Associé à un capitaliste américain, il continua d'arrondir sa « boule de neige », mais sans dessein arrêté de s'établir définitivement au Pacifique. En effet, en 1855, il revint à Montréal, fit un voyage de quelques mois en Europe, puis sembla vouloir se fixer dans la métropole canadienne. Soit déception, soit nostalgie des palmiers verts, il reprit le chemin de la Californie. Au mois de janvier 1862, il était de retour à Los Angeles, pour le reste de sa vie.

Engagé dans l'exploitation d'une mine, Beaudry dut d'abord subir une perte considérable. Loin de l'abattre,

cet insuccès ne fit qu'aiguiser son ambition en mûrissant son expérience. Délaissant les mines d'or déjà en voie d'épuisement, — c'est vers la Colombie canadienne et la rivière Fraser que se dirigent maintenant les prospecteurs,— l'homme de vision décide de s'intéresser uniquement à une chose fondamentale: la spéculation sur propriétés foncières. Il entrevoit un brillant avenir pour la ville de Los Angeles naissant à la vie moderne: tant d'avantages naturels sont là réunis! Il favorisera cette croissance, et le progrès de la ville fera sa propre fortune personnelle.

Prudent Beaudry prend donc le risque, il joue le tout pour le tout. Il consacre une bonne partie de ses économies à l'achat de vastes terrains sis hors des limites de la ville, en pleine campagne et parmi les collines en friche. Surprise, sourires de certains sages: jamais la ville n'atteindra ces collines, Beaudry va se ruiner!... Lui, silencieux et réfléchi, va son chemin et dévoile peu à peu ses projets. En 1868, il organise la compagnie d'aqueduc de Los Angeles et en garde la présidence. Nouveaux sourires, nouveaux avis de ruine éventuelle. Cependant, les terrains se vendent bien, et Beaudry encaisse de gros profits. Ainsi, le *Beaudry Tract* du Los Angeles d'aujourd'hui, quartier qui lui a coûté $417, il l'a revendu $26,000. En 1871, propriétaire de neuf cents acres de « terrains élevés » et fort d'un joli compte de banque, il commence à réaliser l'idée de construire à ses propres frais un aqueduc qui fournira d'eau tous les acheteurs de ces terrains, qui remplacera les barils pour l'arrosage quotidien des arbres fruitiers.

A cette fin, l'audacieux novateur achète, plus loin encore, des terrains vagues, sillonnés par d'abondantes et limpides sources qu'alimentent les neiges des sommets voisins. Il creuse un vaste réservoir, il installe une pompe d'une capacité de 50,000 gallons à l'heure et des conduits d'une longueur de 3,700 pieds. La dépense est énorme pour l'époque, c'est le plus grand risque qu'ait pris Prudent Beaudry. Deux années d'essais plus ou moins heureux blanchissent les che-

veux du capitaliste-ingénieur. Enfin, à l'automne de 1874, le succès devient assuré. C'est la plus belle réussite du Canadien que tout Los Angeles salue maintenant comme un grand bienfaiteur et qui est élu maire de la ville, en cette année 1874.

Ainsi s'accentuait, d'étape en étape, le progrès matériel et social de la région que baignent les flots du Pacifique, à l'extrémité sud-ouest des États-Unis. Progrès religieux aussi. Un premier évêque de la Californie, Mgr Moreno, un Franciscain, consacré en 1840, était venu mourir à Santa Barbara, près de Los Angeles, en 1846. Son successeur dominicain, Mgr Alemany, ayant été promu premier archevêque de San Francisco en 1853, le premier évêque en titre de Monterey et Los Angeles fut Mgr Amat, consacré en 1854, qui vécut jusqu'en 1878. Il fut témoin et bénéficiaire de l'essor d'une ville que Prudent Beaudry menait à la prospérité, associé évidemment à d'autres citoyens éclairés et actifs.

Cette remarquable croissance attirait l'attention. Un journaliste et auteur du Sud, Ben Truman, visita un jour les travaux et innovations dont tout le monde parlait. « Je suis allé », dit-il, « faire la promenade à travers cette partie des collines que contient la propriété Beaudry. A chaque pas se déroule un nouveau panorama aussi magnifique que varié. A trois points en particulier le regard s'étend jusqu'à l'Océan. La cité de Los Angeles, les rangées de montagnes qui l'environnent, les vastes plaines, parsemées de vergers, de champs de blé, de vignes et d'habitations, viennent tout à tour charmer l'œil du spectateur. M. Beaudry a dépensé des sommes considérables pour permettre aux habitants futurs d'améliorer le sol. Bien loin à l'est de la cité, au sud du ravin qui conduit au cimetière juif, il a construit un réservoir d'eau d'une capacité d'un million de gallons . . . Le jour ne saurait tarder où toutes ces collines seront couvertes de villas et de maisons. Des terrains que l'on peut acquérir aujourd'hui à des prix modérés, prendront bientôt une grande valeur . . . Je dois rendre hommage à la sagacité

et à l'esprit public de M. Beaudry. Par ses opérations à *Bellevue Terrace*, il a démontré la fertilité du sol, il a rendu un service public en guérissant la stérilité dont il semblait frappé. Une magnifique fortune sera le fruit de son esprit d'entreprise.» (Cf. *Les Canadiens de l'Ouest*, II, 254-255.)

Prudent Beaudry étendit plus loin encore sa sollicitude et son activité bienfaisante. En 1875, associé à trois autres capitalistes, il fonda *The Lake Vineyard Land and Water Association*, en vue d'alimenter d'eau cinq mille acres de terre sèche dans la vieille mission de Saint-Gabriel, à plusieurs milles de Los Angeles. Là encore, cette initiative marqua le point de départ d'une solide prospérité.

Lorsque, en 1868, Beaudry avait eu la pensée d'organiser un service d'aqueduc, le conseil de la ville avait exigé une redevance de quatre cents dollars par mois contre le droit de fournir l'eau aux citoyens. Trente ans plus tard, en 1898, la ville de Los Angeles n'hésita pas à verser à Beaudry et à ses associés la jolie somme de deux millions de dollars pour l'aqueduc.

Respecté et admiré, le pionnier d'autrefois coula en paix ses dernières années dans la ville dont il avait activé la croissance, dans le pays, maintenant fragmenté en plusieurs états, dont il avait entrevu la future prospérité. Cette prospérité, on sait qu'elle dépasse aujourd'hui les rêves les plus optimistes. Depuis 1939, la Californie a vu croître sa population dans une proportion de 40 pour cent. Cet état, qui comptait à peine 2,500,000 habitants avant la guerre de 1914-18, dépassse maintenant les 9,000,000. Il surclasse peut-être la Pennsylvanie, il touche au second rang, éclipsé seulement par l'état de New-York. Le grand déploiement des industries de guerre sur la côte du Pacifique a été le facteur principal de ce phénomène démographique, justifié d'ailleurs par tant d'avantages climatologiques et industriels.

On estime à quelque 320,000 âmes le chiffre de la population d'origine française dans l'état de Californie, dont 42,000

à San Francisco et 45,000 à Los Angeles. Le *Courrier du Pacifique* continue de paraître à San Francisco, soutenant une vie française de forme plutôt intellectuelle et culturelle qui trouve à l'université de Californie, dans la belle ville de Berkeley, un autre point d'appui.

La province ecclésiastique de San Francisco comprend six diocèses: San Francisco, Los Angeles et San Diego, Monterey-Fresno, Sacremento, Reno (Nevada) et Salt Lake (Utah). La liste des évêques présents et passés n'y montre guère de noms français. Par contre, l'archidiocèse voisin de Santa-Fé, au Nouveau-Mexique, fut longtemps dirigé par des prélats de langue française. Le premier évêque, Mgr Lamy, consacré en 1850, devint le premier archevêque en 1875. Ses successeurs furent Mgr Salpointe, Mgr Chapelle (archevêque de la Nouvelle-Orléans en 1897), Mgr Bourgade, Mgr Pitaval, démissionnaire en 1918. Le premier archevêque non français fut un Franciscain, Mgr Daeger, consacré en 1919. Dans le diocèse de Denver (Colorado), suffragant de Santa-Fé, on trouve comme premier évêque, en 1868, Mgr Machebeuf qui fournit une carrière épiscopale de vingt ans.

De toutes ces données s'ajoutant à l'histoire des pionniers canadiens tels que Prudent Beaudry et ses émules, on peut conclure, sans crainte d'erreur et sans fausse modestie, que la vie tant matérielle que spirituelle des pays américains du Sud-Ouest fut fortement imprégnée, dans ses origines et jusqu'à une époque assez récente, par le présence et le rayonnement du génie français.




**J.-B. Faribault**

# Jean-Baptiste Faribault

---

Parmi nos pionniers de l'Ouest, il est certains noms dominants qui symbolisent à eux seuls toute une ville, une région, un pays. Ainsi Beaubien, c'est Chicago; Juneau, c'est Milwaukee; Dubuque, c'est la ville de Dubuque et un peu tout l'Iowa; Langlade, c'est le Wisconsin; Pierre Ménard, c'est l'Illinois. De même nommer Jean-Baptiste Faribault, c'est évoquer le Minnesota, pays aux mille lacs et aux eaux jaillissantes, gardien des sources du Mississipi (le radical, en langage siou, signifie: *eaux d'azur*). Faribault en fut le premier défricheur dans la région des villes jumelles de Saint-Paul et Minneapolis. Son nom y reste attaché à une ville et à un comté. La ville de Faribault, cinquante milles au sud de Saint-Paul, se trouve une quarantaine de milles au nord-ouest de Rochester, la célèbre cité médicale des Mayo. Le comté de Faribault touche à la ligne frontière du sud, qui sépare les deux états du Minnesota et de l'Iowa.

Le nom de Faribault est relativement jeune au Canada. Celui qui l'y implanta, Barthélemy Faribault, naquit en 1713 à Montbizot, près du Mans. Il exerça pendant plusieurs années la profession de notaire royal à Paris. Venu à Québec en 1752, en qualité de secrétaire de l'armée sous les ordres du gouverneur Duquesne, il remplit cet office jusqu'à la capitulation de Montréal, en 1760. Résolu à demeurer au Canada, il épousa à Saint-François du Lac, l'année suivante, Catherine Véronneau, et s'établit à Berthier-en-Haut (Berthierville). Il se fit octroyer officiellement, en février 1763, la première commission de notaire sous le nouveau régime, et exerça sa profession jusqu'à sa mort, en 1801. Ce fut le curé Pouget, de Berthier, qui bénit la tombe du vieillard de quatre-vingt-huit ans, après avoir baptisé la plupart de ses dix enfants.

Plusieurs de ces enfants devaient figurer avec honneur dans les annales de la vie française au Canada. L'aîné, Barthélemy, notaire comme son père, compta parmi ses fils le pionnier de nos archives canadiennes. L'aînée des filles, Catherine, née à Berthier en 1764, mariée au notaire Antoine Joliette, fut la mère de Barthélemy Joliette, fondateur de la ville qui a gardé son nom. Jean-Baptiste, né à Berthier en 1775, était destiné à implanter le nom familial au lointain pays du Minnesota qui étend ses hauts plateaux, criblés de lacs, entre le lac Supérieur et le Dakota septentrional, et qui touche à l'ancien pays des Illinois, couvrant une superficie totale de 84,000 milles carrés: ce qui le place aujourd'hui, quant à l'étendue, au onzième rang des quarante-huit états de l'Union américaine.

Avant de pénétrer dans ce qui n'était alors qu'un vaste royaume des fourrures, Jean-Baptiste Faribault connut l'enfance paisible des riverains du Saint-Laurent dans une vieille paroisse québecoise. Sainte-Geneviève de Berthier avait reçu ses premiers colons dès 1674, au temps du seigneur-fondateur Alexandre Berthier, capitaine au régiment de Carignan. Après avoir été desservie de Sorel et de l'Ile-Dupas, elle jouissait depuis 1727 de la faveur d'un prêtre résidant, qui desservait aussi la « colonie » voisine de Lanoraie ou Dautray. Ce fut M. Basile Pepin qui baptisa Jean-Baptiste Faribault à Berthier en 1775, deux ans avant de céder son poste à M. Pouget. Celui-ci, un Montréalais qui dirigea la paroisse jusqu'en 1818, imprima de fortes convictions dans l'âme de son peuple. Nous en aurons une preuve dans les travaux du pionnier Jean-Baptiste Faribault au Minnesota.

Quelle forme, quelle somme d'instruction l'enfant reçut-il à Berthier ? Fut-il simplement l'élève de son père, à une époque où l'école commune naissait péniblement ? Quoi qu'il en soit, en 1791, à l'âge de seize ans, le jeune Faribault se crut capable d'avancer seul sur le chemin de la vie. Muni d'un petit bagage de grammaire et de chiffres, il gagna Qué-

bec où deux maisons de commerce l'employèrent successivement.

1791, c'était le moment où le duc de Kent, jeune homme de vingt-quatre ans, éloigné du palais royal (on ne sait pour quelle cause) par son père George III, arrivait à Québec sans plan de carrière bien défini. Il se créa aussitôt des relations amicales avec des fils de famille: Salaberry, Dénéchaud et autres, avec des membres du clergé comme le curé Pierre-Simon Renaud, de Beauport, avec la société élégante et cultivée de la capitale. Malgré son jeune âge, Jean-Baptiste Faribault, remarquable par sa belle éducation familiale et ses aptitudes d'artiste dessinateur, fit aussitôt partie de l'entourage du prince et gagna ses bonnes grâces. On lui fit, dit-on, l'offre d'une commission d'officier dans le régiment du futur père de la reine Victoria. Joseph Tassé, qui signale le fait, ajoute: « Faribault aurait accepté avec empressement l'offre inespérée d'entrer dans l'armée, sous de pareils auspices, mais sa famille s'opposa énergiquement à son départ. Ce n'est pas sans peine qu'il renonça à la brillante perspective que la proposition du prince lui faisait entrevoir. Aussi, lorsque dans sa vieillesse il rappelait cet incident de ses jeunes années, il ne manquait pas d'ajouter que le respect seul pour ses parents l'avait empêché d'embrasser l'état militaire.» (*Les Canadiens de l'Ouest*, I, 311.)

Cette déception influa sans doute sur la grande résolution que prit bientôt le jeune homme de s'éloigner du pays laurentien, mais en direction de l'ouest. La perspective d'une vie passée derrière un comptoir de marchandises ne lui inspirait guère d'enthousiasme. L'espace l'attirait, et le goût de l'aventure. Il n'était pas le seul, parmi les Canadiens, à trouver trop étroites les limites de la province de Québec! La Compagnie du Nord-Ouest, fondée à Montréal en 1784 et concurrente de la Compagnie de la baie d'Hudson, n'éprouvait aucune difficulté à recruter les « engagés » dont elle avait besoin pour récolter des millions dans le trafic des pelleteries, au profit des Frobisher, MacTavish, Grant, MacLeod,

Shaw, Mackenzie et autres bailleurs de fonds. (Voir, par exemple, dans les *Rapports* de l'archiviste de la province de Québec pour les années 1943-45, les longues listes d'engagés aux ordres de « McTavish, Frobisher and Co ».)

Faribault se mit en route à vingt et un ans, au printemps de 1796. Trois compagnons canadiens et deux agents de la Compagnie cheminaient ou canotaient avec lui. On atteignit en quinze jours le poste de Mackinac, à la tête du lac Michigan. Là, le jeune homme se vit attribuer, comme tâche d'essai à titre de commis, la direction d'un poste naissant sur la rivière Kankakee, au sud de ce lac. Il s'y rendit avec quelques Canadiens et présida à la cueillette des fourrures d'hiver, nouant avec les Indiens des relations cordiales. Le succès fut si encourageant que la promotion ne se fit pas attendre. L'agent-chef de Mackinac, M. Gillespie, chargea Faribault d'aller diriger, beaucoup plus à l'ouest, en pleine solitude, le poste important de Bâton-Rouge (le nom n'est pas resté) qui se trouvait sur la rivière des Moines, au centre de l'état actuel de l'Iowa.

Pénétrant ainsi en plein territoire des Iowas et des Sioux, Faribault traçait des sentiers neufs. Il laissait loin derrière lui les rives du Mississipi où Julien Dubuque, à la même époque, commençait l'exploitation de mines de plomb qui assurèrent le développement de la ville de Dubuque. Peu familier avec les coutumes des Sioux et ignorant leur dialecte, Faribault se fit accompagner d'un interprète nommé Debord. A Bâton-Rouge comme à Kankakee, les qualités de prudence, d'affabilité, de probité du jeune commis, jointes à son endurance physique, assurèrent le succès de l'entreprise. Faribault passa quatre ans dans cet avant-poste de la civilisation. Son traitement annuel de commis était de deux cents dollars, cependant que l'interprète en touchait cent cinquante, et le simple *voyageur* ou portefaix, cent. Avec les Indiens, il n'était pas question d'argent. Le système du troc prévalait. L'eau-de-vie était naturellement la « marchandise » la plus réclamée par ces enfants des bois, et

un commis sérieux, consciencieux, avait fort à faire pour réprimer les abus de ce côté. Surtout à la période des débuts, en l'absence de missionnaires et de toute direction religieuse. Profondément chrétien, se souvenant des leçons et de l'exemple du curé Pouget à Berthier, Faribault sut tenir la main ferme à ses subordonnés et empêcher les désordres trop graves.

Au bout de quatre ans, en 1801, son engagement terminé, Faribault, encore indécis quant à son avenir, se disposait à revenir au pays de Québec, lorsque lui parvint la douloureuse nouvelle de la mort de son père et de sa mère, à dix jours d'intervalle (en juin 1801). Ce coup inattendu brisa les liens qui le rattachaient de façon intime au pays natal. Il prit la résolution de faire sa vie dans l'Ouest, de s'y créer une seconde patrie; tout comme son père avait un jour tourné le dos à la brillante société de Paris pour s'incorporer à l'humble famille canadienne dont il était devenu, au lendemain de la Cession, l'un des guides écoutés.

Le pays du Minnesota, quadrilatère plus haut que large, est arrosé dans sa partie méridionale par la belle rivière Minnesota, que ses premiers explorateurs français avaient baptisée rivière Saint-Pierre. Elle longe aujourd'hui, entre autre comtés, ceux du Lac-Qui-Parle, de Renville (pour Rainville), de Nicollet (pour Nicolet), de Lesueur et de Hennepin. Autant de noms évocateurs d'histoire française, de hardiesse et de courage gaulois. Avant de venir se joindre au Missisipi dans la région des villes de Minneapolis et Saint-Paul, la rivière Minnesota, sortie du lac de la Grosse-Roche que l'on voit sur la frontière occidentale de l'état, décrit une courbe prononcée vers le sud, courbe dont le crochet final touche aux villes de Mankato et de Saint-Pierre.

Le poste de Saint-Pierre, sis à une soixantaine de milles au sud-ouest de Saint-Paul, fut de bonne heure fréquenté et habité par des voyageurs, des traiteurs canadiens. C'est dans ce coin de terre que naquit, en 1779, Joseph Rainville qui fut l'un des pionniers actifs du Minnesota et que nous

verrons bientôt associé aux travaux de Jean-Baptiste Faribault (le comté de Renville perpétue sa mémoire). Résolu à demeurer dans l'Ouest, Faribault accepta, en 1801, le poste de traite des Petits-Rapides, non loin de Saint-Pierre. Il y passa plusieurs années tranquilles, fructueuses quant à sa carrière. C'est là qu'il épousa Pélagie Hanse, fille d'un surintendant américain des Affaires indiennes, âgée de vingt-deux ans, que certains liens de parenté rattachaient aux Sioux.— Notons en passant qu'un commis pouvait ajouter, à son traitement annuel de deux cents dollars, le profit qu'il lui était loisible de réaliser sur les échanges de marchandises avec les Indiens. La nature, le volume des ces échanges tenait, dans une large mesure, au degré de sympathie que le dit commis inspirait aux tribus.

En 1805, un explorateur américain de grand mérite, le colonel Montgomery Pike, à la recherche des sources du Mississipi, se présenta au pays de Saint-Pierre du Minnesota. Lancé sur les traces d'autres grands voyageurs qui se nomment La Vérendrye, Carver, Henry, Pond, le lieutenant Pike était de plus chargé par le gouvernement américain de choisir l'emplacement d'un fort à bâtir sur la rivière Minnesota. Ses interprètes auprès des Indiens étaient des Canadiens: Pierre Rousseau, Joseph Rainville, Alexandre Roy. L'officier américain fit la connaissance de Jean-Baptiste Faribault; il se lia d'amitié avec ce Canadien distingué, instruit, respecté de tout le monde dans son milieu si fruste, si primitif. L'ouvrage que publia ensuite l'explorateur: *Voyage to the Sources of Mississipi*, mentionne le pionnier mais en estropiant son nom qu'il déforme en *Fénébault*.

En 1806, après dix années de loyal labeur au service de la Compagnie du Nord-Ouest, Faribault, désormais chargé du soin et de l'avenir d'une famille, décida de tirer un profit personnel de son expérience de la traite, de l'ascendant qu'il avait sur les Indiens, loin à la ronde. A cet effet, et en vue d'éviter les tracasseries toujours possibles de ses anciens patrons, il crut bon de changer de domicile, de terrain de commerce.

Il descendit la rivière Minnesota, puis le Mississipi jusqu'à l'embouchure de la Wisconsin. Ici se trouvait le poste déjà ancien de la Prairie-du-Chien, poste important où venait précisément de s'installer un ancien philosophe du séminaire de Québec, Joseph Rolette. Faribault planta sa tente sur ce pré fertile qui avait vu, en 1673, Joliette et Marquette déboucher, découvreurs triomphants, dans les grandes eaux du Mississipi. Le fils aîné de Jean-Baptiste Faribault, Alexandre, qui sera un jour le fondateur de la ville de Faribault, au Minnesota, naquit à la Prairie-du-Chien le 22 juin 1806. La cérémonie du baptême fut simple, car il n'y avait pas encore de prêtre dans l'établissement, et les missionnaires jésuites avaient disparu du pays des Grands-Lacs et du Haut-Mississipi depuis longtemps déjà.

A cette époque, le pionnier Julien Dubuque exploitait avec succès les mines de plomb et de zinc qui ont fait la fortune de la ville de Dubuque, une cinquantaine de milles au-dessous de la Prairie-du-Chien, mais sur la rive occidentale du Mississipi. Faribault fut l'ami et le collaborateur de Dubuque jusqu'à la mort prématurée de ce « minéralogiste », en 1810. Il pratiqua avec lui le troc des fourrures et de diverses marchandises contre du minerai que de solides barges transportaient à Saint-Louis, en quinze jours de descente prudente. Les profits réalisés s'avéraient considérables pour les deux Canadiens. Auguste Chouteau, à Saint-Louis, était aussi personnellement intéressé dans l'exploitation de ces mines, ayant acheté de Dubuque la moitié de sa propriété, en 1804.

La vie coulait paisible et prometteuse dans les pays de l'Ouest, loin des complications des grandes villes, loin de l'Europe bouleversée par Napoléon, lorsque soudain, en 1812, des événements inattendus firent jaillir l'étincelle de la guerre jusque sur les bords du Mississipi. Dès les premières menaces, le gouvernement britannique du Canada mit tout en œuvre pour pousser... les autres à l'action. Il fallait surtout dresser contre les Américains les tribus indiennes de

l'Ouest. Pour y arriver, pas de moyen à la fois plus sûr et plus facile que de se servir des traiteurs les plus influents parmi les Canadiens établis là-bas: les Rolette, Faribault, Porlier, Langlade, Queret, Rainville et leurs émules. On leur offrit à chacun une commission d'officier, garantie d'avantages présents et futurs. Forte tentation, qui eut son effet. Tous les principaux traiteurs canadiens acceptèrent, tous sauf deux: Louis Provençal, établi au Minnesota, et Jean-Baptiste Faribault, paisible commerçant de la Prairie-du-Chien.

A quoi attribuer l'attitude de ce dernier ? Rappelons-nous que son père, pas très longtemps auparavant, avait agi comme secrétaire d'une armée en lutte désespérée contre un agresseur anglais. Ces impressions passent dans le sang. De plus, en se fixant dans l'Ouest, Jean-Baptiste Faribault avait choisi l'allégeance américaine par un mariage qui le rapprochait des fonctionnaires publics de Washington. Conséquence: pendant que Langlade et Rolette mettaient au service de l'Angleterre les tribus des Grands-Lacs, pendant que Rainville, en collaboration avec le colonel Robert Dickson, organisait en bandes armées les Sioux du Minnesota, le paisible commerçant de la Prairie-du-Chien se contenta d'attendre la suite des événements.

Une désagréable surprise lui advint. Une offensive anglo-canadienne surprit le poste de la Prairie-du-Chien gardé par une faible garnison, et il fut fait prisonnier. Voici quelques détails fournis par Joseph Tassé, qui jettent de la lumière sur l'événement ainsi que sur la personnalité, la trempe de caractère de Jean-Baptiste Faribault:

« Le colonel McCall, ayant été informé du refus de Faribault de servir sous le drapeau anglais, le fit arrêter et amener prisonnier à bord d'une canonnière, commandée par le capitaine Anderson, laquelle transportait à la Prairie-du-Chien un corps de troupes chargé d'en déloger la garnison américaine. On voulut forcer Faribault à prendre les rames à son tour, mais il répondit qu'un gentilhomme comme lui ne de-

vait pas condescendre à faire le service d'un simple matelot. Le capitaine Anderson ayant fait part au colonel McCall de cette fière réponse, ce dernier, au lieu de punir Faribault de son refus d'obéissance, admira son courage et sa fermeté, le reçut à bord de son propre bateau et le traita avec tous les égards possibles.» (*Les Canadiens de l'Ouest*, I, 320).

Après trois jours d'énergique résistance, la garnison américaine dut rendre les armes et se constituer prisonnière. Deux cents soldats anglais la remplacèrent au fort, à la suite d'une capitulation qui stipulait, entre autres clauses, la mise en liberté, sur parole, des civils arrêtés. Jean-Baptiste Faribault put réintégrer son domaine. Hélas! ce ne fut que pour constater sa ruine totale. Durant le siège, des Indiens du nord, les Winnepigons, qui n'avaient jamais eu l'occasion de traiter avec lui, avaient brûlé sa maison, pillé ses entrepôts, enlevé ou tué ses bestiaux. Une perte totale d'au moins quinze mille dollars. Du moins, le pire avait été évité. Sa femme et ses enfants, avec d'autres familles, avaient pu s'enfuir avant l'apparition des maraudeurs. Des Sioux amis leur avait procuré un asile sûr à Winona, dans l'extrême sud-est du Minnesota, sur la rive occidentale du Mississipi.

La fortune des armes rendit, en mai 1814, le poste de la Prairie-du-Chien aux troupes américaines conduites par le gouverneur Clark, du Missouri. La place retomba aux mains des Anglo-Canadiens le 19 juillet suivant. Ce ne fut qu'après le traité de Gand, signé le 24 décembre 1814, que le drapeau étoilé flotta de nouveau à l'embouchure de la Wisconsin, sur de nouveaux remparts construits, au printemps de 1815, pour remplacer le fort que le commandant anglais avait brûlé avant de quitter les lieux. Il fut pénible à l'amour-propre britannique, l'abandon final des immenses territoires de l'Ouest américain! On sait que même la Chambre des représentants à Washington fut livrée aux flammes par les troupes anglaises du général Ross, en 1814.

La paix une fois conclue, Jean-Baptiste Faribault, plus attaché que jamais aux institutions américaines, se fit natu-

raliser et accepta de collaborer à l'organisation d'une compagnie de milice dont il devint le premier lieutenant. Il tenta de refaire sa vie à la Prairie-du-Chien où sa famille le rejoignit. Comme conséquence de la guerre, la Compagnie du Nord-Ouest, dirigée par des sociétaires anglo-canadiens, s'était vu interdire l'accès du territoire américain. Une compagnie américaine des pelleteries avait recueilli cette part d'héritage et avait aussitôt pris à son service, comme agent général, le vétéran canadien Joseph Rolette à qui on pardonnait facilement l'aide qu'il avait donnée à la cause de l'Angleterre: l'avenir importait plus que le passé! C'est avec Rolette que Faribault s'entendit pour amorcer une reprise de son commerce personnel.

Pendant trois ans, le « colonel » Faribault tenta de retrouver son ancienne prospérité à la Prairie-du-Chien. Mais les conditions de la traite avaient changé. De plus en plus, les tribus indiennes s'éloignaient vers l'ouest, et la fortune des traiteurs prenait nécessairement la même direction. Une circonstance particulière vint s'ajouter aux raisons d'intérêt matériel pour inciter Faribault à retourner au Minnesota, pays qu'il n'avait jamais oublié. Le colonel Leavenworth, qui commandait une garnison du côté de la rivière Minnesota, renseigné sur la longue expérience du traiteur canadien et sur l'attachement que lui témoignaient les Sioux, l'engagea fortement à venir s'établir à côté de lui, ajoutant à son invitation la promesse d'un solide appui.

Faribault avait jusqu'alors vécu de traite, mais par nécessité plus que par goût. Son inclination naturelle le portait plutôt vers la culture du sol, l'exploitation agricole. Ce fut là un autre motif de son retour aux bords intouchés, très fertiles de la rivière Minnesota. Il y transporta sa famille en 1817. D'accord avec le colonel Leavenworth, il se fixa dans l'île Pike, près du fort Snelling, au confluent de la Minnesota et du Mississipi. Cet endroit marque le sommet de la courbe que dessine le Mississipi entre les villes modernes de Minneapolis et Saint-Paul. Faribault fut le premier défri-

cheur, le premier agriculteur de cette région et de tout le territoire américain situé à l'ouest du Mississipi et au nord de la rivière Des Moines. Il fit venir de Saint-Louis des instruments aratoires et réussit à intéresser au travail agricole les moins fainéants des Indiens.

Aucun traité final n'avait encore été signé par les Indiens en vue de l'abandon au gouvernement américain de leur domaine ancestral, en bloc. Il fallait, en attendant, user de prudence. Afin de protéger les travaux entrepris par Faribault, le colonel Leavenworth réunit un grand conseil de la tribu des Sioux, en 1820. Il fit sanctionner la cession d'une étendue de terrain de neuf milles carrés, qui renfermait l'île Pike et le domaine de Faribault. Dès lors, celui-ci put sans crainte poursuivre son œuvre de pionnier. Notons qu'au moment de son passage de la Prairie-du-Chien à la rivière Minnesota, en 1817, il avait eu la consolation de rencontrer un prêtre, peut-être M. Gabriel Richard, le curé sulpicien de Détroit; ce missionnaire avait donné une tardive bénédiction au mariage contracté une douzaine d'années plus tôt, il avait suppléé au baptême des enfants.

Deux inondations du Mississipi, en 1822 et en 1826, ayant endommagé les bâtiments du propriétaire foncier, il crut bon de fixer sa demeure à quelque distance du fleuve, sur le site actuel de Mendota, toujours dans le secteur moderne de Saint-Paul et Minneapolis et dans le voisinage des belles chutes Saint-Antoine, source de future prospérité.

La vie s'écoula ensuite sans grande aventure pour le pionnier aux cheveux grisonnants. A l'automne de 1832, il vit avec joie arriver sans encombre à Mendota quatre barges de marchandises emballées à Montréal, parties le 5 mai précédent, confiées aux soins de Vital Guérin, au nom de la « Compagnie du Pacifique » et de son agent de Montréal, Gabriel Franchère. (Le président de cette compagnie était John Jacob Astor, de New-York). Le fait est rapporté comme suit par Joseph Tassé: « Il n'y avait pas moins de cent trente-

quatre hommes à bord des barges. Comme la vapeur n'était pas encore découverte, il fallut de longues semaines pour franchir cette distance à force de rames lorsque le vent ne gonflait pas les voiles. Les *voyageurs* se rendaient utiles à la manœuvre dans le jour, et ils consacraient leurs veillées à causer de leurs exploits, de leurs aventures, à chanter des chansons... Les forêts du Minnesota commençaient à se couvrir de frimas lorsque les bateaux atteignirent Mendota.» (*Les Canadiens de l'Ouest, II*, 4.) Ajoutons que Vital Guérin, futur pionnier de la ville de Saint-Paul au Minnesota, était en 1832 un tout jeune homme, né à Saint-Remi de Napierville en 1812.

Jean-Baptiste Faribault eut Guérin à son service, ainsi que plusieurs autres fondateurs des deux villes centrales du Minnesota: en particulier Pierre Gervais, Pierre Parent, Denis Cherrier, Charles Rousseau, Pierre Crevier, Guillaume Beaumette, Benjamin Gervais, Louis Robert. Un fils de ce dernier, Basile Robert, fut le premier enfant blanc né à Saint-Paul, en 1839. La colonie de Saint-Paul et de Minneapolis s'accrut, à cette époque, d'un certain nombre de Canadiens et d'Ecossais qui avaient d'abord tenté un établissement du côté de la Rivière-Rouge (Manitoba), sur les domaines ouverts à la colonisation par lord Selkirk. Les inondations fréquentes de la Rivière-Rouge, jointes aux désastreuses invasions de sauterelles, rendaient difficiles les débuts de l'agriculture au futur Manitoba. Et le glissement aux Etats-Unis était déjà si facile... On espérait trouver là une nature plus clémente, des saisons plus régulières.

On trouvait là, de plus, un service religieux en voie d'organisation, ce qui comptait aux yeux d'anciens paroissiens des rives du Saint-Laurent. Et un service religieux fait en français! Le diocèse de Dubuque, érigé en 1837, embrassait alors, avec l'Iowa, toute la partie du Minnesota située à l'ouest du Mississipi. Son premier évêque était un Lyonnais, Mgr Loras, très appliqué à satisfaire les besoins spirituels des paroisses naissantes. Au lendemain de sa consécra-

tion, il avait recruté en France de nouveaux missionnaires, en particulier les abbés Crétin, Pelamourges, Ravoux et Galtier. Ce dernier fut chargé, en 1840, des missions en voie de croissance au confluent de la Minnesota et du Mississipi. Grande fut la joie de Jean-Baptiste Faribault qui, toute sa vie, avait souffert de l'absence du prêtre. La Providence lui donnait cette consolation, à soixante-cinq ans, de retrouver l'atmosphère religieuse de son enfance à Berthier! Il prit l'abbé Galtier chez lui, le réconforta de ses soins empressés, lui procura pendant quatre ans la plus généreuse hospitalité. De plus, Faribault fit construire à ses frais une petite chapelle, la première église catholique du Minnesota.

Un témoignage écrit, irrécusable, nous reste de l'esprit de foi de Jean-Baptiste Faribault. Il est de la plume de l'abbé Ravoux, successeur de M. Galtier, qui écrivait à Joseph Tassé vers 1875: « Il y a trente ans environ que j'ai connu Jean-Baptiste Faribault et Alexandre, son fils. Je les ai toujours considérés comme mes amis, et ils le méritaient. L'un et l'autre se sont constamment montrés amis généreux de la religion catholique et de ses ministres. Jean-Baptiste Faribault, qui est décédé depuis quelques années, était réellement un homme d'une piété exemplaire.» (*Les Canadiens de l'Ouest*, I, 329.)

L'abbé Galtier, protégé de Jean-Baptiste Faribault, reste dans l'histoire le fondateur de l'église de Saint-Paul, destinée à un glorieux avenir. Lui-même a raconté les débuts de l'œuvre: « Saint-Paul n'était alors qu'un désert... Les occupants du sol étaient Joseph Rondeau, Vital Guérin, Pierre Bottineau, les frères Gervais, etc. Je crus de mon devoir de visiter ces familles de temps en temps et de chercher un emplacement convenable pour y construire une église... J'acceptai la partie extrême est du terrain de M. Guérin, et l'extrême ouest de la propriété de M. Benjamin Gervais, deux bons et paisibles colons... Au mois d'octobre 1841, je fis préparer des pièces de bois grossières, et je fis construire une église, si pauvre qu'elle me rappelait bien l'étable de Beth-

léem... J'exprimai le désir que l'établissement portât le nom de Saint-Paul.» (*Les Canadiens de l'Ouest,* II, 21-22.)

Voilà des travaux, voilà des dévouements de base que l'histoire se doit, en toute justice, de garder présents à la mémoire des générations successives, au pays du Minnesota! Voilà de quoi inspirer une légitime fierté aux quelque 140,000 descendants français disséminés aujourd'hui dans l'archidiocèse de Saint-Paul. La langue française s'est effritée avec le temps, mais le souvenir français, qui porte ici le beau nom de reconnaissance, mérite de survivre intact! La foi catholique ne s'en trouvera que mieux. Au Minnesota comme en beaucoup d'autres régions de l'Amérique du Nord, ce sont des missionnaires français qui, selon le mot de Chateaubriand, ont réchauffé, fécondé de leurs sueurs et souvent de leur sang les « sillons glacés » ouverts dans la forêt primitive!

L'abbé Galtier prolongea jusqu'à son dernier soupir, en 1866, son dévouement en faveur des missions du Minnesota. Son compagnon et émule, l'abbé Ravoux, lui survécut plusieurs années et s'occupa particulièrement des œuvres de la paroisse de Saint-Paul, qui devint siège épiscopal en 1850. Le premier évêque fut Mgr Crétin, l'une des recrues amenées de France par Mgr Loras et qui avait surtout travaillé du côté de la Prairie-du-Chien. Consacré en janvier 1851, Mgr Crétin revint de France à Saint-Paul en juillet suivant, accompagné de deux prêtres et de trois séminaristes. Il fit de M. Ravoux son Vicaire général et lui laissa le soin de construire cathédrale et évêché, sur un vaste terrain vendu à un prix nominal par Vital Guérin. Usé par le travail, le premier évêque de Saint-Paul mourut prématurément, en 1858. Il fut le seul pasteur français à occuper ce siège. Un Dominicain, Mgr Grace, lui succéda en 1859, lui-même remplacé en 1884 par le célèbre Mgr John Ireland, qui devint premier archevêque de Saint-Paul en 1888.

A la fin du tome second de son ouvrage: *Les Canadiens de l'Ouest* (page 381), Joseph Tassé nous fournit les noms des quelque quatre-vingts pionniers canadiens-français de la

ville de Saint-Paul en 1850, à l'heure où Mgr Crétin y commençait son œuvre épiscopale. La liste est d'un grand intérêt aux yeux de qui recherche les liens de parenté existant entre les vieilles paroisses du Saint-Laurent et la première couche de population française au Minnesota.

Vétéran d'un demi-siècle aux pays de l'Ouest, Jean-Baptiste Faribault fut témoin de ces progrès, de ce rapide affermissement des œuvres catholiques au Minnesota. Il y contribua de toute la mesure de ses ressources. Pendant ce temps, gardait-il contact, par une correspondance occasionnelle, avec sa parenté du Québec ? S'intéressait-il aux travaux de défrichement poursuivis par son neveu Barthélemy Joliette, fils de sa sœur Catherine, devenu fondateur de ville au pied des Laurentides ? Etait-il au courant des travaux de défrichement entrepris dans un autre domaine, celui de la bibliographie et des archives canadiennes, par un autre neveu, Georges-Barthélemy Faribault, véritable pionnier de nos archives, que l'incendie de la bibliothèque du Parlement à Montréal, en 1849, ne réussit pas à décourager ? De toute façon, il semble que le pionnier du Minnesota ne revit jamais le pays natal. Les visions de son départ, en 1796, restèrent les dernières images qu'il conserva de la patrie canadienne.

Jean-Baptiste Faribault avait perdu, en 1847, sa compagne très dévouée, digne mère de plusieurs enfants dont trois survécurent. Emilie devint la femme du major Fowler, de Saint-Paul. David se fit agriculteur et y trouva la fortune. Quant à l'aîné, Alexandre, nous savons déjà que la ville de Faribault, au sud de Saint-Paul, perpétue sa mémoire. Il en fut le fondateur et l'animateur. Il se fit le bienfaiteur de l'église catholique que, dès 1855, l'abbé Georges Keller y bâtit. Alexandre Faribault occupa, à partir de 1850, le poste de commissaire des Indiens et fut élu, l'année suivante, à la Législature du Minnesota. Il se montra toute sa vie le digne imitateur des vertus familiales et civiques de son père.

Vieillard de 85 ans, entouré de l'affection de sa famille et de tous ses concitoyens, Jean-Baptiste Faribault mourut le 20

août 1860. Il reste, depuis un siècle, le prototype du pionnier canadien aux pays de l'Ouest: robuste, hardi, courageux dans l'adversité, tenace dans la réalisation de ses projets, dévoué au bien commun, fidèle à Dieu et à la Patrie. Puisse sa mémoire demeurer vivante dans la terre qu'il défricha, en dépit des ombres qui tendent à recouvrir, de plus en plus, tant de choses estimables du passé!

Dans quelle mesure les 140,000 descendants français du Minnesota tiennent-ils à leurs origines ? Que reste-t-il aujourd'hui de vie française dans cet état qui célèbre présentement le centenaire de son entrée, comme territoire, dans l'Union américaine ?

La réponse à ces questions pourra éclairer à la fois la situation présente au Minnesota et celle qui existe dans les autres états de l'Ouest américain dont les origines se rattachent aux travaux de Canadiens français.

Voici un premier fait. En 1883, le désir de sauvegarder l'héritage français était assez fort pour provoquer la fondation, à Minneapolis, d'un journal français: *L'Echo de l'Ouest.* Il vécut quarante-cinq ans et fit de la « bonne besogne ». Il est disparu, cependant, et cette éclipse suffit à indiquer la force du mouvement d'américanisation totale qui enveloppe la grande république. A Minneapolis, ville cosmopolite de 500,000 âmes, nos 20,000 Canadiens français ont encore leurs sociétés et leurs clubs, avec une église franco-américaine sur un total de trente-sept paroisses. Trouve-t-on là une véritable vie paroissiale franco-américaine ? Le *Guide Franco-Américain* (édition de 1946) semble en douter. Après avoir dressé la liste des Polonais avec quatre paroisses de clergé polonais, des Italiens avec une paroisse de clergé italien, des Allemands avec deux paroisses de clergé allemand, de Slovaques, de Maronites et de Bohémiens avec leurs paroisses nationales, l'auteur note que les Franco-Américains ont une seule paroisse où, sur trois prêtres, on trouve un vicaire de nom français. Là même où le Père Hennepin célébra, en

1680, la première messe qui se soit dite au Minnesota, se dresse la basilique de St. Mary, sur l'avenue Hennepin, église où jamais ne résonne une syllabe française.

La situation n'est pas meilleure dans la ville capitale de Saint-Paul, qui compte une population française de 23,000 sur un total de 280,000 âmes. On se souvient sans doute, ici, que le site des principaux édifices religieux, même le site du Capitole, furent des terrains donnés par deux pionniers canadiens, Vital Guérin et Benjamin Gervais. On se souvient que le premier évêque fut Mgr Crétin. Mais prêtons maintenant la plume au rédacteur du *Guide*: « Les Allemands de Saint-Paul ont six paroisses avec clergé allemand. Les Italiens ont deux paroisses. Les Polonais ont deux paroisses avec prêtres polonais. Les Syriens Maronites ont leur paroisse avec clergé national. Les Bohémiens ont une paroisse avec clergé de leur langue. Les Franco-Américains ont une paroisse, l'église Saint-Louis. Les prêtres qui desservent cette église sont. . . » — Après avoir fourni une liste de cinq noms irlandais ou anglais, le *Guide* ajoute: « Il y a plusieurs prêtres franco-américains dans Saint-Paul; ils exercent leur ministère dans des paroisses de langue anglaise.» (page 748.) A chacun de conclure. . . .

La ville de Duluth, avec une population qui dépasse les 100,000 âmes, compte dix-huit paroisses dont une franco-américaine, la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, dirigée par des Oblats de langue française. « Les nôtres y sont heureux de leur sort,» déclare le rédacteur du *Guide*. Heureuse exception!

A quoi tient cette situation regrettable de l'élément français, à qui se trouvent souvent déniés des droits ou des privilèges dont jouissent largement les éléments de population immigrés d'Europe? La réponse ne se peut formuler en quelques lignes, et elle est plutôt délicate à rédiger. On nous permettra de terminer cette étude sur le pionnier du Minnesota en reproduisant une page écrite par une Fran-

çaise « de France », au lendemain d'une visite qu'elle fit, à titre d'interprète de la chanson française, au pays des Faribault. Voici ce que publiait, en 1920, France Ariel dans son livre *Canadiens et Américains chez eux:*

« Demain, 15 mars 1918, nous serons reçus par l'*Alliance* de Saint-Paul. Les pères Maristes, qui ont charge des deux paroisses canadiennes (de Saint-Paul), nous ont accueillis fort aimablement... Ici, les Canadiens sont mal groupés et cela me fait de la peine. Ils sout disséminés aux quatre coins de la ville, et ils n'hésitent point à aller entendre la messe dans les églises irlandaises ou même allemandes, selon que cela leur est un peu plus commode. Certains ne se gênent pas pour envoyer leurs enfants aux écoles protestantes, au risque de leur langue et de leur foi.

« A quoi tient cet état de choses ?

« Peut-être à ce qu'ils n'ont pas des curés canadiens ? Avec les prêtres de leur nationalité, en effet, ils se sentent plus à l'aise, plus chez eux. Le clergé français, si éclairé, si dévoué à son troupeau, n'a pas le sens de la lutte, comme le clergé du Canada. C'est très compréhensible du reste. Nos prêtres formés au ministère de chez nous, ne sont pas préparés aux conditions de l'apostolat dans l'Amérique du Nord. Ils ne savent pas que pour le Canadien, le curé est non seulement le pasteur, mais l'ami, le conseiller, le compatriote. Nous avons remarqué bien souvent que le Français, qu'il soit prêtre ou laïque, s'américanise trop facilement. Il ne songe qu'à apprendre l'anglais dès qu'il le peut. Il se laisse entraîner par le courant. Il ne résiste pas à la formidable puissance d'assimilation des Etats-Unis. Dans les familles, l'usage de notre langue se perd souvent au bout de la deuxième génération et presque certainement au bout de la troisième.

« Pourquoi ? Parce que les Français ne sont pas des tenants de la langue française comme sont les Canadiens; parfois même ils font, contre ceux-ci, œuvre commune avec les anglicisateurs.

« Pourtant, il est d'un intérêt vital pour la France que nos familles gardent et perpétuent sur le sol américain nos traditions et notre langue. Le seul moyen que nous ayons pour atteindre ce but, c'est d'envoyer nos fils et nos filles étudier dans des collèges bilingues où ils apprendront à la fois l'anglais et le français. Ces enfants n'en deviendront pas moins de bons Américains, mais ils garderont les avantages d'une éducation vraiment française. » (pages 225-226).

Voilà un aspect de la question. Voilà une cause — il y en a d'autres — du recul occasionnel de la vie française aux Etats-Unis. Ce que France Ariel a observé du côté du Minnesota, et si franchement exprimé dans son livre, d'autres l'ont constaté dans l'Ouest canadien, dans l'Ontario, en Nouvelle-Angleterre et jusqu'en Louisiane. Il y a la faiblesse et l'apathie des uns, il y a l'agressivité intéressée, dominatrice, des autres. Mais ne désespérons pas. Reprenons plutôt le mot que le cardinal Villeneuve laissait un jour à ses auditeurs de Boston: « La langue française fut le héraut de la lumière en ce nouveau monde, c'est elle qui a baptisé l'Amérique. On peut bien lui souhaiter: *Esto perpetua!* »

Et travaillons pour qu'il en soit ainsi. Travaillons, car la cause est digne de l'effort d'une vie!

C'est en vue d'activer cet effort, de lui assurer à la fois l'organisation et le rayonnement, que le Comité de la Survivance Française en Amérique a multiplié, depuis 1937, ses démarches, ses campagnes, ses œuvres de propagande. *Survivance française en Amérique.* Le terme s'applique à tout un continent. Il donne au mot Survivance, qui peut paraître modeste en soi, une extension, une portée qui le transforme en un mot ambitieux. Quelle belle et noble chose serait une véritable survivance de la pensée, de l'esprit français dans l'immense empire parcouru jadis par nos Pionniers de l'Ouest !

Puisse y contribuer le petit livre que voilà !

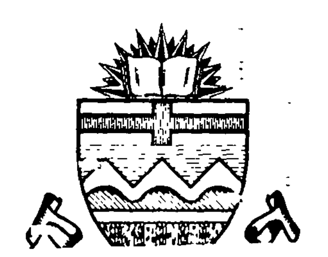
# *TABLE DES MATIÈRES*



# *ILLUSTRATIONS*

*Achevé d'imprimer, en décembre 1949,*
*aux ateliers de l'ACTION CATHOLIQUE*
*à Québec.*

Date Due



IMPRIMÉ AU CANADA

Des ateliers de L'ACTION CATHOLIQUE, Québec.